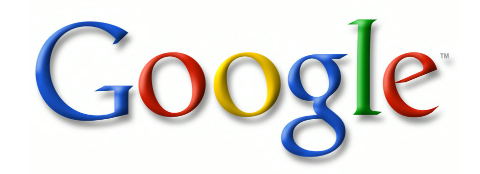





EX LIBRIS
MAX SALOMON
1029
O-ME 2


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA


EX LIBRIS
MAX SALOMON
1029
O-ME 2
SEQUUNT·NON·SAEVIUNT


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

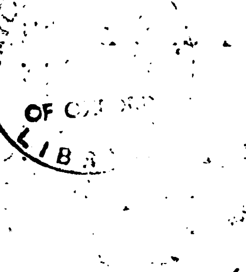
CONTES CHINOIS OU LES AVANTURES MERVEILLEUSES DU MANDARIN FUM-HOAM.

TOME II.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE & Compagnie.

M. DCCXXVIII.



CONTES CHINOIS

OU

LES AVANTURES MERVEILLEUSES DU MANDARIN FUM-HOAM.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE

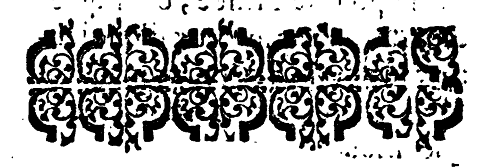
Du Vizir Houssain Ben-San.

VOus n'ignorez pas, mon cher Banou-Rassid, me dit le Vizir, que mon pe-

re étoit le Favori de Facreddin à qui le Sultan Mouza Cazem qui regne aujourd'hui doit la naissance ; mais vous ne sçavez peut-être pas que ce Monarque avoit deux fils, Mouza-Cazem qui étoit le Cadet, & Alacou qui étoit l'aisné dont depuis trente ans & plus l'on n'a aucune nouvelle : le premier m'aimoit extrêmement & m'aime encore puisqu'il m'a élevé dans le poste où je suis depuis qu'il est sur le Trône, le second jaloux de l'amitié que son frere avoit pour moi, s'appercevoit avec peine du peu de complaisance que j'avois pour lui quoiqu'il fut l'aîné : nous ne sommes apparemment pas les maistres de nos simpathies & de nos antipathies, puisque quelque effort que je fisse pour me vaincre, je ne pus jamais gagner sur moi de faire ma cour à Alacou ; ce qui augmenta même ma hai-

haine pour le Prince, c'est qu'étant devenu amoureux d'une jeune veuve, il devint mon Rival & fut traité plus favorablement que moi.





XXIII. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire du Vizir Hous-san Ben-san.

JE parlai un peu haut, continua le Visir, sans songer à la distance qu'il y avoit du Prince à moi, & Alacou en ayant porté ses plaintes à Facreddin, j'eus ordre de m'éloigner de soixante lieuës d'Astracan, & de ne me point presenter à la Cour de six mois: cette punition me mit la rage dans le cœur, j'étois incapable d'écouter la raison ni les remontrances de mon pere, je ne voulus pas même faire la moindre excuse au Prince qui ne demandoit pas mieux que de les re-

cevoir ; & mon pere eut tant de chagrin de ma mauvaise conduite qu'il en tomba malade, & qu'après une fievre qui le minât peu à peu, il remit son ame entre les mains de l'Ange de la mort.

Le prince Mouzacasem dans une conjoncture aussi triste, obtint mon retour du Sultan & de son frere, je me mis en possession tous les biens de mon pere, & comme il m'avoit laissé une sœur d'une beauté achevée, je souhaitai avec une extrême passion que le Sultan Mouzacasem pût en devenir amoureux, & en faire sa femme ; pour en venir à bout, je feignis d'estre malade il eut la bonté de me rendre visite, & comme j'en fus averti, j'ordonnai à l'aimable Pehrizad, [a] c'est ainsi que se nommoit ma

[a] C'est-à-dire, née d'une Fée, pour marquer la perfection de la personne qui porte ce nom.

ma sœur, de se tenir à costé de mon lit; & sans Voille, lorsque le jeune Prince se rendoit dans ma chambre; je ne m'attendois pas, mon cher ami, qu'Alacoui seroit en la compagnie de son frere. Ce Prince pour faire connoitre qu'il oublioit entierement mes extravagances, voulut bien me donner cette marque de la bonté; quelqu'aversion que j'eusse pour lui je dois rendre justice à la verité, il faut avoüer qu'il avoit un merite distingué, il n'étoit pas grand, mais c'étoit la taille la mieux prise de tout Astracan, & son visage étoit d'une beauté si reguliere qu'il étoit difficile de le voir sans l'aimer: je fus aussi étonné qu'on puisse l'être de sa visite; si j'avois été prévenu de l'honneur qu'il me fit, je me serois bien gardé d'exposer Pehrizad à ses yeux, mais la
faute

fante étoit faite, & il falut faire bonne contenance, quoique dans le fond de l'ame je fusse au desespoir ; la beauté de ma sœur fit un effet contraire à mes intentions ; Moutzacasem la vit avec indifference, & Alacou ne la regarda qu'avec des transports qui me percerent le cœur, & ma douleur fut d'autant plus vive, que je crûs lire dans les yeux de Pehrizad que la passion de ce Prince lui causoit autant de vanité que de plaisir : je sçus pourtant me contraindre, & je feignis de ne me pas appercevoir de ce qui se passoit entre ces nouveaux amants.

Je redoublai mes attentions, pour faire garder exactement ma sœur, je me remis du soin de sa côduite à une vieille esclave que je croyois incorruptible, mais de quoi l'or & les presents ne viennent-ils pas à bout? Alacou sous

pretexte de passer des semaines entieres à la chasse, se tenoit enfermé dans l'appartement de ma sœur, il lui avoit promis de l'épouser sitost qu'il seroit monté sur le Trône ; & Pehrizad sensible à la passion d'un Prince aussi aimable n'avoit pû lui refuser de satisfaire à ses impatients desirs. Que vous dirai-je, mon cher Benou-Rassid ? J'ignorois absolument ce commerce secret, mais la noire furie qui m'agitoit sans cesse, & qui reveilloit à tous momens ma haine pour Alacou, m'envoya un rêve qui fut la cause de tous mes malheurs : je m'imaginai qu'en traversant une Forest j'entendois des cris affreux, je crus reconnoistre le son de la voix de ma sœur, je courus à elle, je la trouvai entre les griffes d'un Lion terrible, & le Prince Alacou le Sabre à la main qui accouroit à son secours ; ce rêve m'inquieta,

je m'éveillai en sursaut, je me rendis à l'appartement de Pehri-zad sans sçavoir pourquoi. Que devins-je en l'apercevant endormie entre les bras du Prince? je ne fus pas le maistre de mon premier mouvement; penetré de rage, je perçai ce Prince de vingt coups de poignard, j'en fis autant à la vieille esclave, & reveillant alors ma soeur je lui montrai les terribles effets de ma vengeance; elle poussa des cris affreux à cette veuë, & comme je craignois qu'ils n'éveillassent mes esclaves, je lui mis un mouchoir dans la bouche, & l'ayant enfermée dans une grande caisse de Sapin, & Alacou & la vieille dans une autre je les fis porter pendant la nuit par quatre esclaves à une petite maison que j'ai aux portes d'Astracan, sans qu'ils sçûssent de quoi ils étoient porteurs, je leur ordonnai ensuite de

retourner à Astracan, & ouvrant la caisse où étoit Pehrizad, je me disposois à l'envoyer tenir compagnie à son amant, lorsqu'elle se jetta à mes genoux : Barbare, me dit-elle, avant que de me priver de la vie, permets du moins que je la donne à un enfant malheureux que je porte dans mon sein, il auroit peut-estre un jour été ton maistre sans les effets de ta cruauté ; laisse-moi du moins la consolation de sçavoir qu'après ma mort, je laisse un heritier de tous mes malheurs: je n'ai pas besoin de te recommander de lui cacher sa naissance, si tu as assez de pitié pour le laisser vivre, ton propre interest te l'ordonne.

Je me laissai attendrir par les larmes de Pehrizad, dont une violente émotion avança les couches, comme je m'apperçûs qu'elle avoit besoin de secours je donnai

nai ordre à deux esclaves qui demeuroient toûjours dans cette maison d'aller promptement me chercher une Sage-femme & de me l'amener sans qu'elle sçût où on la conduisoit ; mes ordres furent executez, la Sage-femme vint au bout d'une heure, & ma sœur avec son aide accoucha à sept mois au plus d'un garçon : ma premiere intention avoit été d'abord de remettre cet enfant à la Sage-femme avec une bourse d'or, suffisante pour le faire élever, mais malheureusement ayant jetté la vûë sur cet enfant, je lui trouvai des traits si semblables à ceux du Prince Alacou, que je sentis renaître toute ma haine qui n'étoit pas encore assouvie, je voulus forcer sa mere à le poignarder, elle eut horreur d'une proposition aussi cruelle, elle s'évanoüit ; O barbarie sans exemple! je lui mis moi-même le poi-

gnard à

gnard à la main, je l'appuyai sur la gorge de son fils, & revenuë de son évanoüissement, elle ne s'apperçût pas plutôt du crime involontaire que je lui avois fait commettre, qu'elle s'ôta la vie avec le même poignard. La Sage-femme effrayée voulut crier, je lui fis voler la tête de dessus les épaules, & avec l'aide de mes deux esclaves j'enterrai tous ces corps dans le jardin de ma petite maison; ensuite pour n'avoir point de témoins de tant de crimes, je tuai mes esclaves, & leur donnai la sepulture à côté des autres.

Je retournai le lendemain dans Astracan, je fis courir le bruit que ma sœur avoit été enlevée; l'absence du Prince Alacou fit croire que c'étoit lui qui me deshonnoroit, j'en portai mes plaintes au Sultan, il en fut dans une colere épouventable, d'autant plus

que

que Mouzacasem l'assura que son frere étoit passionnement amoureux de Pelirizad; il se passa plusieurs années sans que l'on apprit aucunes nouvelles de ces malheureux Amants que l'on croyoit errans par le monde, & Fareddin ayant payé le tribut ordinaire à la nature, Mouzacasem monta sur le Trône dont je lui avois frayé le chemin par le meurtre du Sultan son frere.

Ce Monarque qui m'avoit toûjours donné des témoignages extraordinaires de bonté, me nomma aussitôt son premier Visin j'ocupe, mon cher ami, cette place depuis plus de vingt ans, mais je n'en suis pas plus heureux: bourrelé sans cesse par les remords de mes crimes, j'ai tâché par toutes sortes de bonnes actions de fléchir la colere du grand Prophete: J'ai fondé deux Bataven-serails pour les Pelerins de la Meque,

que, j'ai fait bâtir trois Mosquées où l'on nourrit tous les jours quarante pauvres, j'ai fait faire des prieres par tous les Imans de ce Royaume, rien n'a pû chasser la noire mélancolie qui me devore; tous mes voeux ont été rejettez: à la fin accablé de tant d'horreurs dont le secret de ma vie est noirci, j'ai demandé par grace au Prophete qu'il m'ôtât de ce monde, voilà la seule de mes prieres qu'il paroisse vouloir exaucer; il m'a envoyé une fievre des plus ardentes, la fureur en precede les accès, & je sens que je n'ai plus que quelques moments à vivre; vous trouverez dans cette cassete de bois de sandal que vous remettrez au Sultan, toutes mes pierreries avec mon testament; j'y ai joint un détail encore plus exact de tous mes crimes; je lui en demande mille pardons, il aura ma memoire

moire en execration, ah, je ne le merite que trop, je me regarde comme un monstre qui n'est pas digne de voir le jour ; mais cependant obligez moi, mon cher Banou-Raslid, de ne porter cette Cassette à Mouzacasem qu'après ma mort.



XXVI.



XXIV. SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire du Visir Houssan Ben-San, & suite & conclusion de l'Histoire du Medecin Banou-Rassid.

JE quittai le Visir, continua le Mandarin, après m'être chargé de sa Cassette ; mais à peine eus-je mis le pied hors de sa chambre, que tombant dans de nouvelles fureurs, il fut attaqué de convulsions si violentes que malgré la force de mes remedes, il fut suffoqué.

Suite

Suite de l'Histoire du Medecin Ba-nou-Rassid.

JAmais surprise ne fut égale à celle du Sultan à la lecture du Memoire du Visir, que je lui presentai; il pleura tendrement l'infortuné Alacou, & ayant assemblé son Conseil secret pour lui communiquer les pieces que je venois de lui remettre, on y delibera de rendre ce Memoire public, & de s'emparer de tous les biens du Visir qui les leguoit à Mouzacasem, le suppliant seulement d'avoir soin d'une fille unique qu'il laissoit qui se nommoit Semaché: je fus chargé de cette cōmission, je fis transporter au Serail tous les ri-

ches meubles du Visir, & j'y conduisis aussi sa fille ; elle avoit à peine seize ans, mais, Madame, que de charmes étoiét repandus sur son visage, & que ses larmes me toucherent ! J'attribuai d'abord à la compassion ce qui étoit l'effét de l'amour le plus violent, & je n'eus garde de m'imaginer que cette belle fille eut fait sur mon cœur une si forte impression, je la presentai donc au Sultan Mouzacasem ; & je ne démêlai bien mes veritables sentimés que lorsque je m'aperçûs de la surprise avec laquelle il la regardoit, & que je l'entendis s'écrier qu'il n'avoit jamais rien vû de si parfait dans la nature que la charmante Semaché : je connus en ce moment tout mon malheur ; je sentis dans mon cœur des mouvemens jaloux qui me firent haïr le Sultan, je fis de vains efforts pour surmonter une passion naissante ;

sante, que je voïois qui me feroit funeste, l'amour triompha, & malgré toutes mes resolutions je succombai, & je ne pus voir entrer Semaché dans le Serail sans penser mourir de douleur.

Mouzacasem étoit bien fait & d'un temperemment impetueux, il ne tarda guere à faire connoître à Semaché toute la violence de sa passion, l'ambition & peut-être l'amour tarirent ses pleurs en peu de jours & j'appris bientost qu'elle alloit se rendre aux volontez du Sultan ; je reçûs cette nouvelle avec des transports extraordinires de fureur, je m'exalai en reproches outrageans contre Mouzacasem, comme s'il m'eut enlevé ma maistresse ; je traittai Semaché de perfide, & d'ingrate, comme si elle eut pris quelqu'engagemēt avec moi ; enfin, Madame, je perdis tellement le jugement que l'on fut obligé

de me garder à vûë, Mouzacassem surpris d'une maladie si prompte & si extraordinaire me fit amener en sa presence pour être lui-même temoin de l'état dans lequel j'étois : Semaché étoit avec lui, lorsque j'arrivai dans son cabinet, sa presence rappella dans mon esprit alієné mille idées extravagantes, je me jettai à ses pieds, je lui declarai mon amour, & je le fis apparemment dans des termes si singuliers & si vifs, qu'ils allerent jusqu'au cœur de cette belle Sultane ; elle comprit en un moment quelle devoit être la violence de ma passion puisqu'elle m'avoit reduit dans un état si pitoyable, & la comparant sans doute avec celle du Sultan qui n'avoit fait paroistre auprès d'elle qu'un pouvoir absolu, auquel elle étoit prête de succomber, elle s'abandonna sur le champ

à une si profõde mélancolie, que Mouzacasem en fut étonné; quelqu'effort qu'il fit pour l'en tirer, il ne put en venir à bout, cette belle personne se trouva bien-tôt dans le même état que moi; on ne lui entendit plus nommer que le tendre Banou-Rassid, en un mot elle devint en peu d'heures aussi folle que j'étois fol.

Cette avanture aussi extraordinaire qu'il s'en voye, mortifia extrêmement le Sultan. Il aimoit tendrement la belle Semaché, mais il étoit delicat en amour, & la situation dans laquelle elle estoit ne lui permettoit pas d'en faire une Sultane favorite, quand même il auroit eu moins de delicatesse: il fit essayer sur nous pendant plusieurs jours tous les remedes ordinaires, & voyant que l'art de la medecine n'operoit en aucune maniere, il voulut en tenter un auquel ses Medecins n'auroient jamais pensé,

& qui fut de sa seule Ordonnance ; il envoya appeller le Cady, & nous ayant fait amener Semaché & moi en sa presence, Bainou Rassid, me dit-il en m'embrassant, je veux remporter sur moi-même une grande victoire ; j'adore la charmante Semaché, mais comme je suis persuadé que vous estes nés l'un pour l'autre je t'en fais present ; vivez heureux ensemble. Alors le Cady fit le contrat, nous le signâmes sans sçavoir trop ce que nous faisions : le Sultan nous fit conduire chez moi ; l'on y servit par son ordre un repas superbe auquel il me fit l'honneur d'assister; après le repas, l'on nous coucha dans le même lit; & chacun se retira.

Nos esprits étoient trop dérangez pour que je puisse vous dire, Madame, de quelle maniere ils se remirent dans leur assiette natu-

relle ; il y a apparence que la possession de la belle Semaché n'y contribua pas peu, je sçai seulement qu'à mesure que la raison me revint: ma charmante Epouse recouvra la sienne, & que le Sultan se sçût un gré infini de nous avoir fourni un remede aussi simple & aussi naturel que celui qui nous conduisit à une parfaite guerison.

Tant de bontez ne suffisoient pas au grand coeur de Mouzacasem, il rendit encore à Semaché tous les biens de son pere, & me fit son premier Visir, je vêcus avec mon Epouse dans une union parfaite, j'en eus nombre d'enfans, & ce ne fut que dans une extrême vieillesse que je quitai ce corps caduc pour passer dans un nouveau monde inconnu jusqu'alors au reste des hommes.

JE vous avoüe, dit alors Gulchenraz, que je trouve fort plaisant le dénoüement de votre Histoire, c'est à dire, votre guerison & celle de Semaché, & qu'il m'a bien dédommagé du recit des avantures de la malheureuse Pehrizad, dont la fin est si tragique : toute la Medecine ensemble ne se seroit jamais avisée d'un expedient pareil, & je croy que l'on pourroit ainsi dans les commencements, remedier à tous les genres de folies, par des remedes proportiõnez à la cause qui les a fait naistre : mais continuez, je vous prie, vos avantures, & m'apprenez ce que vous fites dans cette partie du monde, dont sans doute vous ne sçavez pas le nom, puisque vous ne me l'avez pas nommé.

AVAN-

AVANTURES

Du Sauvage Kolao.

J'Animai un jeune Sauvage appellé Kolao & qui demeuroit dans une Isle nommée Misamichis, (a) à cause d'une riviere à la-

[a] Par le recit du Sauvage Kolao, il y a toute apparence qu'il est né dans le Canada vers l'embouchure du fleuve de S. Laurent : le pere Chrétien le Clerc Recollet Missionaire, dit que dans le voisinage de Quebec est un pays appellé Gaspé situé dans des montagnes, des bois & des Rochers près la riviere de Mizamichiche habité par des Sauvages appellez Porte Croix, parcequ'ils furent gueris d'une maladie pestilentielle par le respect qu'ils porterent à la Croix, qu'un homme beau par excellence leur presenta pendant leur sommeil, & qui leur ordonna de porter à la main, sur la chair, ou sur leurs habits, ce signe de leur salut.

laquelle mes ancêtres avoiét donné ce nom ; mais je ne puis, Madame, vous dire dans quelle partie du monde elle est située, je n'ai presque point d'idée de la Religion que nous suivions, je sçai seulement que nous adorions le Soleil à son lever, & que tous les matins en tournant le visage vers son Orient nous le saluyons en criant trois fois de toutes nos forces ho ! ho ! ho ! après quoi faisant de profondes inclinations, nous demandions qu'il conservât nos femmes & nos enfans ; qu'il nous donnât la force de vaincre nos ennemis, & qu'il nous accordât une chasse & une pesche abondante.

Vous pouvez aisément vous imaginer, Madame, poursuivit Fum-Hoam, de quelle maniere les premieres années d'une vie aussi simple se passerent ; l'on m'apprit à tirer de l'arc, & quand

j'eus atteint dix huit ans, je me choisis une femme, je l'aimai tendrement & j'en eus six filles & un garçon : mes filles ne furent pas plûtost en âge qu'elles trouverent des maris, & mon fils dont la bravoure étoit respectée dans toute l'Isle, alloit aussi prendre une femme lorsqu'une maladie très-violente l'emporta en quatre jours : je fus penetré d'une si profonde douleur de cette perte qu'après avoir fait plusieurs extravagances, j'allois me percer le cœur d'une de mes flêches, lorsqu'un de mes camarades m'arrêta le bras : pour quoi veux-tu mourir, Kolao, me dit-il, pendant qu'il y a encore du remede à tes maux, écoutes-moi seulement avec attention. J'ai oüi dire à mon pere qu'un de nos anciens des plus considerables de cette nation fut un jour dangeresement malade, il perdit l'usage de tous les sens

& tomba dans des convulsions si violentes qu'on le crut mort pendant un assez long espace de temps ; il revint pourtant à lui, & étant interrogé par ceux qui étoient dans sa cabane, où il avoit été si long temps pendant qu'il s'étoit trouvé sans aucun sentiment, il répondit qu'il venoit du pays des ames ; que par une faveur extraordinaire qui n'avoit jamais été accordée qu'à lui, le Souverain de ce Royaume qui s'appelloit Pat Koot-Parout lui avoit permis de retourner dans son Isle, pour apporter des nouvelles d'une region qui jusqu'alors leur avoit été inconnue, qu'au reste ce pays n'étoit éloigné d'eux que de cent lieuës, qu'on pouvoit y aller par le Septentrion de l'Isle, & qu'après avoir traversé à gué & à la nage un grand étang de quarante lieuës de largeur rempli de Joncs marins, on

on arrivoit dans le pays de Pat-Koot Parout ; que s'il agréoit les presents qu'il falloit lui porter, on pouvoit avec sa permission entretenir les ames de ses anciens amis, & même ramener celles que l'on voudroit, pourvû que leurs corps n'eussent pas encore souffert de corruption.



XXV. SOIRE'E.

Suite & conclusion des avantures du Sauvage Kolao.

VOilà, me dit mon camarade ce que notre ancien raconta à ceux qui étoiēt dans sa cabane: il leur auroit fait un recit plus detaillé, & rapporté les conversations qu'il eut avec les ames de ses amis; si la mort notre plus cruelle ennemie ne lui eût fermé les yeux en ce moment: elle fut sans doute jalouse des bontez de Pat-Koot-Parout, & craignit que notre ancien n'entreprît de lui ravir un jour quelques-uns de ses parents; voilà la raison pour laquelle elle l'enleva d'entre nous si precipitament.

Ton

Ton fils ne vient que de mourir ; te ſens-tu aſſez de courage pour entreprendre un voyage auſſi difficile que celui du pays des ames ; Je t'y tiendrai compagnie, & nous ramenerons l'ame de ton fils, ou nous mourrons à la peine. J'acceptai cette propoſition avec beaucoup de joye, trois de nos camarades ſe joignirent à nous, & après avoir fait un grand feſtin à tous nos amis, nous prîmes nos Arcs & nos Flêches, des coliers de corail, & du petun pour preſenter au Pat-koot-patout, & nous nous mîmes en chemin à la pointe du jour : en marchant toûjours du côté du Septentrion, nous parvînmes en peu de jours à l'étang deſigné par notre ancien, & ayant coupé des perches pour ſonder le gué, nous nous mîmes à l'eau & nous marchâmes à grands pas & avec beaucoup de fatigue ;

le soir étant venu, nous piquâmes nos perches dans le fond de l'eau, nous y attachâmes des filets de cotton qui formoient un espece de lit, & nous y dormîmes jusqu'au lever du Soleil; après deux jours d'une pareille marche nous nous trouvâmes de l'autre côté de l'étang, nous abordâmes dans ce païs tant desiré & nous fûmes agréablement surpris à notre arrivée d'y voir une infinité d'Esprits, d'Arcs, de Fleches & de Massuës qui voltigeoient à nos yeux, comme de petits nuages, & qui par je ne sçai quel langage inconnu, nous firent comprendre qu'ils étoient au service de nos peres & de nos camarades; mais un moment après nous pensâmes mourir de frayeur, lorsqu'approchant d'une cabane semblable à celles de notre Isle, à l'exception qu'elle étoit d'une hauteur prodigieuse,
nous

nous y apperçûmes un homme ou plûtost un geant armé d'un Arc & d'une Massuë terrible ; il jetta sur nous des regards étceincelants de colere & nous parla dans ces termes : Qui que vous „ soyez , disposez-vous à mourir „ puisque vous avez eu la temerité de passer ce trajet & de „ venir dans le pays des morts ; „ je suis Pat-Koot-Parour le gar„dien , le maistre , le Gouver„neur de toutes les ames.

Le geant avoit déja sa massuë levée pour nous assommer tous, lorsque me jettant à ses pieds je le conjurai autant par mes larmes que par mes discours , d'excuser la temerité de mon entreprise qui meritoit toute sa colere: „ Decoche contre nous , lui dis„ je , toutes les Fleches de ton „ Carquois , ou écrase-nous de „ la chute de ta Massue , voilà „ nos estomacs & nos testes , tu

„ es l'arbitre souverain de notre
„ vie, ou de notre mort ; mais
„ s'il te reste encore quelque
„ sentiment de compassion, par-
„ donne-nous notre hardiesse,
„ en consideration d'un malheu-
„ reux pere qui n'est coupable
„ envers toi que par sa trop gran-
„ de tendresse pour un fils uni-
„ que qu'il vient de perdre ;
„ daigne agréer les presents que
„ nous t'apportons du pays des
„ vivants, & nous recevoir au
„ nombre de tes amis.

Ces paroles si soumises toucherent le cœur de Pat-Kootparout ; il parut sensible à ma douleur, reçut mes presents, me dit de prendre courage, & pour me combler de graces & de consolation, il m'assura qu'avant mon départ, il me rendroit l'ame de mon fils ; mais qu'en attendant cette faveur extraordinaire il vouloit me regaler ainsi

ainsi que mes camarades, d'une liqueur excellente qu'il nous presenta dans sa cabane ; nous en bûmes tous avec un plaisir d'autant plus grand qu'il nous rétablit en un moment les forces que nous avions perduës par la fatigue d'un voyage aussi penible.

Pendant que nous nous rejouissions avec lui, l'ame de mon fils arriva, je reconnus sa voix, j'en pensai mourir de joye, & suppliant le geant de me la donner pour la reporter dans son corps, elle devint dans un instant grosse comme une pomme, il la prit entre se mains & l'ayant enfermée bien étroitement dans un petit sac de cuir, qu'il lia d'une ficelle, il me le pendit au col, & nous donna notre audiance de congé avec ordre en arrivant dans notre Isle, d'étendre le corps de mon fils dans une cabane toute neuve, d'ouvrir ce petit sac sur

sa

ſa bouche, d'y remettre ſon ame, & de prendre bien garde que le ſac ne fût ouvert avant ce temps, de crainte que l'ame de mon fils n'en ſortît auſſitoſt & ne revînt dans ſon païs qu'elle ne quittoit qu'avec repugnance.

Après avoir reçû le ſac avec des tranſports de joïe inconcevables, l'on nous montra par l'ordre de PAT-KOOT PAROUT, le lieu tenebreux où étoient retenuës les ames des mechants, il n'étoit couvert que de branches de ſapin ſeches & mal rangées, au lieu que les cabanes des ames vertueuſes étoient ornées d'une infinité de feuillages toûjours verds par dedans & par dehors, & que le Soleil venoit tous les jours les viſiter, & renouveller les branches de ſapin, & de cedre ſur leſquelles elles ſe repoſoient & que l'on voyoit autour de ces cabanes les eſprits de leurs Arcs, de

de leurs Fleches & de leurs Massues, avec lesquels ils prenoient le même plaisir que dans le pays des vivants.

Après avoir consideré ces choses avec admiration, nous bûmes encore chacun deux coups de la même liqueur que l'on nous avoit déja presentée, nous nous remîmes ensuite en chemin, nous entrâmes dans l'étang, nous piquâmes nos perches, nous y attachâmes nos lits, & nous nous y endormîmes profondement : mais soit que ce fût la volonté du grand PAT KOOT-PATOUT, soit que ce fût par l'effet de la liqueur que nous avions bûë, nous nous retrouvâmes tous à notre reveil dans notre Isle, à cent pas de ma cabane.

On peut facilement juger de la joye que nos camarades eurent de nous revoir, & de l'admiration dans laquelle ils furent au re-

recit merveilleux que nous leur fimes de notre voyage & de notre retour: ils ne pouvoient croire que j'eusse réellement l'ame de mon fils enfermée dans le sac de cuir qui me pendoit au col, & ils atendoient avec une très-grande impatience, que rentrée dans son corps, elle leur confirmât la verité de ce que nous leur racontions : pour y parvenir, nous fîmes promptement une cabane toute neuve, & nous y portâmes le corps de mon fils : pendant notre voyage sa mere & trois autres femmes l'avoient conservé fraîchement en éloignât les mouches avec de grands évantails de plumes, & je me preparois à executer les ordres de Pat-Koot-Parout, lorsque par un accident auquel je ne m'attendois pas, je fus penetré de la douleur la plus cruelle.

Pendant que j'avois travaillé

à

à faire la cabane neuve, j'avois remis à ma femme le sac dans lequel étoit enfermée l'ame de mon fils, elle avoit été presente au recit de l'Histoire de notre voyage, la deffense d'ouvrir ce sac excita sa curiosité, quoique je lui eusse bien recommandé encore de n'en rien faire ; elle delia la ficelle, & l'ame de mon fils étant retournée subitement au pays d'où nous l'avions été chercher avec tant de peine, je trouvai le sac vuide ; non Madame, continua le Mandarin, ma rage & ma fureur ne peuvent s'exprimer, dans mon premier transport je dechargeai un si furieux coup de bâton sur la tête de ma femme, que je lui fis voller la cervelle en l'air, ensuite tirant d'une espece de guaine, un coûteau dont la pointe & le tranchant étoient faits de pierre à feu, je me l'enfonçay dans le
cœur,

cœur, & tombai roide mort sur le corps de mon fils, laissant mes camarades très affligez d'une catastrophe aussi triste, & qui les privoit du plaisir d'apprendre avec encore plus de certitude des nouvelles du pays des ames, & dans quelle classe étoient celles de leurs peres & de leurs freres.

EFfectivement ces pauvres miserables perdoient beaucoup, dit en riant la Reine de la Chine, ce jeune garçon leur eût fait de jolis contes. Mais au sortir de ce corps que devintes vous ? Je passai dans celui d'une esclave appellée Iloul, qui fut vendue à la fille du premier Medecin du grand Mogol qui faisoit sa residence à Agra, poursuivit le Mandarin : il ne m'arriva dans cet état aucun évenement singulier qui me regarde personnellement,

ma vie fut des plus ſimples & des plus unies, mais ceux auſquels ma jeune maîtreſſe eut part, où dont j'ai entendu faire le recit étant à ſon ſervice peuvent amuſer quelques momens voſtre Majeſté : vous me ferez donc plaiſir de me les raconter, reprit Gulchenraz; cela étant, Madame, continua le Mandarin, je vais ſatisfaire votre curioſité.





AVANTURES

De Dardok racontées par son Esclave Iloul.

MA jeune maitresse se nommoit Dardok, sa phisionomie fine & spirituelle plaisoit infiniment, & à quinze ans elle étoit si superieure à toutes les filles de son âge par les graces de sa personne & par le brillant de son esprit, qu'on ne pouvoit la regarder sans admiration.

Takfur, premier Medecin du Prince Filu Sultan des Indes, avoit fait plusieurs voyages à Agra, il y avoit lié une amitié très é-

troite avec le pere de ma maitresſe, & ſe perſuadant qu'il ſeroit heureux avec une perſonne auſſi aimable, d'un eſprit auſſi delicat, il la demanda, l'obtint pour ſon épouſe, & la conduiſit à Mazulipatan, où le Sultan ſon maiſtre avoit établi ſon ſejour ordinaire. Tendrement cheri de ſa nouvelle épouſe; aimé du Sultan qui lui temoignoit une confiance extrême, rien ne manquoit à ſon bonheur, lorſqu'un Fakir appellé Barzalu, qui par tous les degrez de la fortune étoit parvenu à eſtre premier Viſir de ce Monarque, devint jaloux de l'amitié qu'il lui portoit. Comme il avoit ſignalé par quelque inſigne fourberie tous les pas qu'il avoit faits vers le Viſirat, vous jugez bien, Madame, qu'il en inventa de nouvelles pour éloigner mon nouveau maiſtre; car j'avois ſuivi Dardok dans les Indes; mais,

Madame, pour-vous faire connoiſtre le caractere du Viſir, il eſt neceſſaire de remonter juſqu'à ſon origine.





XXVI. SOIRE'E.

Suite des avantures de Dardok.

BArzalü, né aux environs de Cabul [a] étoit d'une extraction très-basse, son premier emploi fut d'estre Cuisinier; mais se lassant bientost d'un état aussi peu convenable à son genie, il le quitta pour se faire Fakir: [b] après avoir couru pendant toute la journée les ruës de

(a) Ville & Royaume dans les Estats du grand Mogol, elle est très-voisine de la Perse & du Zagathay & a le Royaume de Cachemire au Levant.

[b] C'est le nom que l'on donne aux pauvres de profession dans les Etats du grand Mogol.

de Cabul, il se retiroit le soir dans une petite cahute qu'il s'étoit faite dans les Fauxbourgs attenant une Mosquée ; un jour que Barzalu étoit entré dans le lieu où logeoit le Prince Mesdouen qui voyageoit dans le Mogolistan, ce Prince ayant pitié de sa misere lui jetta quelques pieces d'or & ordonna à ses esclaves de le retenir à dîner : le Fakir qui avoit apétit entra dans la Cuisine, il y trouva de quoi soulager sa faim, & se ressouvenant de son ancien métier, il aida les Officiers du Prince à preparer le repas.

Mesdoüen qui aimoit la bonne chere s'aperçût bientost que les ragoûts qu'on lui servit & sur tout un excellent plat de Perdrix aux choux, n'étoit pas de la façon de son Cuisinier ordinaire ; il le fit appeller, & ayant appris que

c'étoit le Fakir qui avoit travillé à son dîner, il lui proposa d'entrer à son service : Barzalu déja las de la profession de Fakir, accepta la proposition du Prince, & comme il ne manquoit pas d'esprit, il s'insinua en si peu de temps dans ses bonnes graces, qu'il étoit de tous ses plaisirs, & que même il étoit quelquefois admis à sa table : Seigneur, lui dit-il un jour, je ne borne pas mes seuls talents à la Cuisine, je suis propre à quelque chose de plus relevé ; voici un traité de politique de ma composition, lisez-le je vous prie, vous m'en direz votre avis, le Prince eut la complaisance de lire le manuscrit du Fakir, il en trouva les maximes excellentes, quoique souvent dangereuses, & approfondissant tous les jours la capacité de Barzalu, il ne fut pas

plûtost arrivé à Mazulipatan, * que le presentant au Sultan des Indes dont il étoit proche parent il le lui recommanda comme un homme d'un excellent merite : le Sultan le goûta fort, & lui trouvant un genie superieur, il l'éleva de degrez en degrez jusqu'à celui de premier Visir, & lui confia aveuglément toute l'administration de son Royaume.

Autant que Barzalu avoit été soumis & rampant avant que d'estre élevé à ce poste, autant devint-il fier & arrogant, quand il se vit le Favori du Sultan des Indes : il oublia bientost sa naissance & son bienfaiteur, qui pour se venger, ne manquoit jamais en toute occasion, de lui rappel-ler

* Mazulipatan Ville du Royaume de Golconde dans la presque-Isle de l'Inde en deçà du Golphe de Bengal, c'est de là que partent les Vaisseaux pour le Pegu, pour Arracan, pour Bengale, pour la Cochinchine, pour la Meque & pour Ormuz.

ler l'avanture des perdrix aux choux : ces reproches mortifioient extrêmement l'insolent Visir, mais dissimulant sa rage, il devint si souple envers ce Prince, que l'on s'imaginoit dans sa maison le voir encore dans son premier état de Fakir : Mesdoüen y fut lui-même trompé ; il oublia les maximes de Barzalu & eut l'imprudence de se livrer sans reserve à ce traître ; ils firent ensemble plusieurs fois la débauche; & au sortir d'un repas qui avoit duré dix ou douze heures, Mesdoüen fut attaqué d'une colique si violente que l'on traita d'indigestion, qu'il en mourut au bout de deux jours, sans que les Medecins pussent lui apporter aucun secours : Barzalu temoigna publiquement une extrême affliction de la mort du Prince, & devenu plus puissant que jamais auprés du Sultan, il obsedoit tel-

lement l'esprit de ce Monarque que personne n'avoit accès auprès de lui que par son canal.

Dans ces dispositions, vous pouvez juger, Madame, poursuivit Fum-Hoam, s'il vit de bon œil la nouvelle faveur de Takfur; resolu par toute sorte de raisons de le perdre, il n'en étoit empêché que par la passion qu'il avoit conçûe pour Dardok qu'il avoit vû faire assiduement sa Cour à la Sultane Reine; il ne sçavoit de quelle maniere lui declarer son amour, il la connoissoit très-vertueuse, & craignoit comme elle avoit beaucoup d'esprit, qu'elle ne le tournât en ridicule; il eut plusieurs conversations particulieres avec elle, il affectoit de lui faire des confidences de ce qui se passoit au Divan, la consultoit même sur la politique, & voyant que Dardok l'écoûtoit avec plaisir, mais qu'elle ne lui par-

parloit pas suivant ses intentions, il lui fit entrevoir qu'étant maître absolu des volontez du Sultan des Indes, il n'y avoit pas de poste plus à souhaiter dans le monde que celui d'estre maîtresse de son cœur; qu'il étoit en état de pretendre aux faveurs des plus belles femmes de Mazulipatan; mais qu'insensible à toutes leurs minauderies, il n'y avoit qu'une seule personne dans toutes les Indes qui put aspirer à ce bonheur: Ma jeune maîtresse qui avoit toûjours gardé son serieux avec Barzasu, ne put s'empêcher d'éclater de rire à la conclusion de ce discours, ce vain Ministre se sentit très-choqué de cette imprudence vous ne seriez donc pas d'humeur belle Dardok, lui dit-il, à écoûter les propositions d'un homme qui vous adoreroit dans la place où je suis: non vraiment, Seigneur, lui dit-elle en riant en-

core plus fort qu'auparavant, il n'y a que mon époux qui ait droit sur mon cœur, il est à lui seul & je ne connois personne dans quelque degré d'élevation qu'il soit, assez hardi pour me perdre impunément le respect, je sçaurois bien m'en venger sur le champ: & que lui feriez vous, repliqua le Visir avec émotion? Outre qu'il y seroit fort mal reçu, repondit Dardok d'un ton très-serieux, je publierois aussi tost son extravagance par tout Mazulipatan, & je demanderois justice de cette insulte au Sultan même, ce vertueux Monarque est trop ennemi de la seduction & de l'adultere, pour ne pas faire punir sur le champ celui qui auroit eu cette insolence.

Le sang monta au visage de Barzalu en ce moment, il se mordit plus d'une fois les levres pour s'empêcher d'éclater, & ce grand

po-

politique démonté par la fierté & l'air goguenard de ma jeune maîtresse, la quitta brusquement, & prenant pretexte qu'il étoit l'heure de se trouver au Divan, il sortit outré de rage, d'une conversation dont il esperoit un autre succès ; il dissimula pendant quelque mois le chagrin qu'il avoit ressenti de cet affront, mais le Sultan s'étant trouvé incommodé d'une Medecine que Takfur lui avoit ordonné, ce lasche Ministre eut l'ame assez basse pour lui insinuer que ses ennemis pourroient bien avoir gagné son Medecin, que ce poste dont dependoit la vie de son maître ne devoit point estre confié à un étranger, car, Madame, Takfur étoit né dans le Mogolistan, & il tint ensuite quelques discours remplis de tant de malignité que Filu qui avoit une confiance aveugle en lui, fit ordonner à

son Medecin de sortir dans vingt-quatre heures de Mazulipatan, & de ses Etats dans un mois.



XXVII.



XXVII. SOIRE'E.

Suite des Avantures de Dardok.

UN coup de foudre tombé sur Takfur l'auroit moins surpris qu'un ordre aussi positif, il étoit avec Dardok, lorsqu'un Visir de ses amis lui vint annoncer sa disgrace, il en fut accablé d'abord: qu'ai-je donc fait, s'écria-t'il, pour être traité avec autant de rigueur? Le Sultan me témoignoit encore hier mille bontez; à l'ombre de sa faveur je vivois respecté dans Mazulipatan: l'opulence, & la tranquilité regnoient dans ma maison, il retire sa main bienfaisante de dessus

ma tête, je ne suis plus qu'un foible roseau que le moindre vent fera bientost plier jusqu'à terre.

Dardok étoit presente à ces plaintes, elle n'eut pas plûtost vû sortir l'Envoyé du Sultan, qu'embrassant son époux avec tendresse, lumiere de ma vie, lui dit-elle, pourquoi vous affliger de si peu de chose, ne sçavez-vous pas que la faveur des Princes est aussi inconstante que la Mer; & que les Courtisants y font ce que les vents les plus furieux ont coûtume de faire sur cet élement perfide: les Vaisseaux les mieux construits, sont-ils à l'abri des orages? Croyez-moi, mon cher Takfur, loin de vous chagriner de votre disgrace, louez-en plûtôt le grand Prophete qui a inspiré à notre ennemi secret de se contenter de votre exil, je connois la main dont part la fleche empoisonnée qui vous

vous perce le cœur : l'indigne Barzalu se venge des vains efforts qu'il a faits pour attenter à votre honneur, mais ses violences ne peuvent manquer de lui attirer bientost l'indignation du Sultan des Indes, ce Monarque ouvrira quelque jour les yeux, & il chassera avec honte le miserable Fakir qui cause aujourd'hui tous nos chagrins ; Takfur écouta les conseils de Dardok, ils rétablirent la tranquilité dans son ame : partons donc, chere matiere de ma vie, lui dit-il, vous me tenez lieu de tout, nous avons assez de biens à Agra pour nous passer des honneurs & des dignitez que l'on vient de m'oster sans aucun sujet : le Sultan qui connoistra un jour mon innocence sera fâché de m'avoir traité avec tant de rigueur.

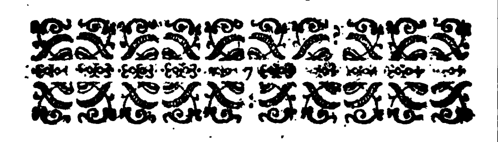
Après avoir mis fin à leurs plaintes, Takfur & Dardok monte-

terent dans leurs Palanquins escortez de leurs esclaves; dont j'étois du nombre, nous traversâmes avec beaucoup de fatigue les hautes Montagnes qui sont entre Mazulipatan & Golconde & nous étions arrivez dans une Vallée charmante du Royaume * d'Orixa, lorsque nous y apercûmes plus de mille tentes tirées au cordeau qui formoient plusieurs ruës; l'on voyoit un mouvement extrême dans ce petit camp; la joye étoit peinte sur le visage de tous les Soldats, & nous étant approchez d'un grand Pavillon de Velours bleu garni de franges d'or, autour duquel étoient rangez quarante Gardes vêtus de satin bleu brodé d'or, nous mîmes pied à terre pour admirer de

* Cette Ville située sur une Montagne est dans l'Inde au-deçà du Gange, elle donne son nom à un Royaume dans celui de Golconde qui a aussi été appellé le Royaume d'Orixa.

de plus près un ſpectacle auſſi brillant. Celui qui paroiſſoit commander à ces Gardes s'étant avancé vers nous, il pria Dardok d'entrer avec ſon époux dans une Tente très-propre, où aprés leur avoir preſenté toute ſorte de rafraichiſſemens, il adreſſa la parole à ma maitreſſe à peu près dans ces termes.



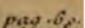


HISTOIRE

De Corcud & de ses quatre Fils.

VOus me paroissez étonnée de la magnificence que vous voyez dans cette campagne; aprenez, Madame, que la belle Mouasak, Princesse d'Orixa & fille unique du Sultan Mohærdin vient d'épouser un de mes fils nommé Amrou, & que c'est pour celebrer cette illustre journée destinée à une brillante feste, que ces Soldats & ces peuples sont assẽblez. Pour moi l'on m'appelle Corcud, & par la grace du saint Prophete la fortune lassée de me persecu-





ter vient de se declarer en ma faveur, puisque j'ay l'honneur d'entrer dans l'alliance du Sultan mon maistre. Avant cet heureux jour il n'y avoit aucun habitant de ce Royaume plus infortuné que moi, je m'étois interessé sur plusieurs Vaisseaux, ils avoient tous fait naufrage; si je joüois j'étois sûr de perdre mon argent; si j'achetois des marchandises elles déperissoient faute de debit, & j'étois obligé de les donner à perte; si je devenois amoureux, mes rivaux quoiqu'inferieurs en merite, m'étoient preferez, ou j'étois trahis par mes maistresses; enfin il suffisoit que j'entreprisse quelqu'affaire pour que le sort me fût contraire. Sous quelle malheureuse planete suis-je donc né, m'écriai je un jour? Eternellement en bute aux plus cruels traits de la fortune, est-il écrit sur la table de lumiere que je ne reussirai

jamais dans mes projets ?

Accablé de ces tristes reflexions je m'endormis sur un Sopha, & j'y eus un rêve assez singulier : un petit Vieillard vêtu de blanc m'apparut en songe ; Corcud, me dit-il, je veux faire cesser ta misere, prends ce panier, parts pour la Montagne de Gerahem, * & passes-y une nuit dans la grotte d'Evé, tu y trouveras le soulagement de tous tes chagrins : je me reveillai l'esprit rempli de ce rêve, & dans une surprise étonnante, de me trouver effectivement à la main un panier d'une grandeur raisonnable : j'obéis au vieillard vêtu de blanc ; je m'embarquai sur l'Ocean Indien, & après avoir passé le detroit de Babel Mandel, j'entrai dans la Mer rouge, & j'arrivai à la Meque, d'où je me

transf-

* Cette Montagne est à une lieue & demie de la Meque.

transportai à la grotte de Geraham dans laquelle j'obtins la permission de coucher. Comme je commençois à vouloir sommeiller, le même Vieillard parut une seconde fois, tu te plains de ta misere, me dit-il; regarde, Corcud, quelle fut la demeure de la femme du Sultan Adam, après qu'elle eut désobei à Dieu; ta maison n'est-elle pas plus riante & plus commode qu'une grotte comme celle-ci? Cependant n'es-tu pas content, l'homme n'est jamais satisfait de son sort, hé bien je veux soulager tes maux, suis-moi: j'obéis au Vieillard, il me conduisit dans un coin de la grotte, & ayant tiré de sa poche un livre dont il prononça quelques oraisons cabalistiques, je vis dans le moment même une porte s'ouvrir & j'apperçus à l'entrée d'un escalier de marbre noir orné d'une rampe d'or, un jeune enfant

fant qui tenoit à la main un flambeau de bois d'Aloës, il nous éclaira pendant que nous descendimes plus de trois cens marches; nous entrâmes ensuite dans une salle toute brillante de Rubis, & nous y trouvâmes sur une table faite d'une seule Emeraude une petite Statuë de femme, tenant en sa main un anneau qu'elle sembloit me présenter; prends cette bague, Corcud, me dit le Vieillard, elle est de six metaux differents, & elle a été fabriquée sous des constellations si favorables, que tout succede à celui qui en sera le possesseur; tant que tu l'auras à ton doigt, les malheurs s'éloigneront de ta maison & personne ne pourra te nuire: mais tu ne joüiras du bonheur qui y est attaché, qu'à une condition; lorsque tu auras une fois fait choix d'une femme, il ne te sera plus permis d'en connoistre d'autre

tant qu'elle vivra, si tu ne veux dans le moment même estre privé de ton anneau ; ton bonheur dépend à present de toi-même, fais bien attention à cet article, & prens garde de te replonger par ta faute dans la misere dont tu vas sortir.

Je remerciai le Vieillard avec toute la reconnoissance possible, je pris la bague que je mis à mon doigt, & suivant son conseil, après avoir rempli mon panier de pieces d'or qu'il tira d'un grand vase d'agathe, & m'estre chargé de plusieurs diamants d'une extrême beauté, je fus transporté en un instant à Orixa devant la porte de ma maison.

Le jour commençoit à baisser, je heurtai assez fort, une vieille esclave que j'avois laissée chez moi, m'ouvrit la porte, j'entrai dans une salle basse, & pendant qu'elle m'alla preparer

à manger, je vuidai mon panier qui étoit d'une pesanteur extrême, & j'enfermai soigneusement mes nouvelles richesses : je me fis habiller le lendemain très-proprement, je vendis mes diamans, je recommençai mon commerce, & j'y gagnai des biens si considerables, en moins de trois ans, qu'à peine moi-même j'en sçavois le compte : toutes les filles qui m'avoient rejetté dans ma mediocrité me rechercherent alors avec empressement, je les meprisai à mon tour, & ayant fait choix d'une personne de quinze ans appellée Zobeyad, qui étoit d'une beauté parfaite, & dont les mœurs étoient d'une regularité exemplaire, je l'épousai.

Jamais je n'avois trouvé dans le commerce que j'avois eu avec d'autres filles autant d'agremens que j'en avois avec ma nouvelle épouse ; la possession de la belle Zo-

Zobeyad ne fit qu'augmenter mon amour, & je passai dix neuf ans avec elle dans une satisfaction si parfaite, que la condition qui m'avoit été si recommandée par le petit Vieillard ne me fit aucune peine : j'avois quatre garçons d'une beauté singuliere, & je les voyois s'élever chez moi comme de jeunes Cedres qui devoient porter leurs têtes jusques dans les nuës : l'aîné se nommoit Manmoun, le second Amrou, le troisiéme Caraguz, parce qu'il avoit de grands yeux noirs, & le quatriéme Gedi (a) à cause de sa legereté : une si heureuse fecondité redoubloit ma tendresse pour mon épouse, & jamais ces Amans illustres si celebrez dans tous les Romans Persiens, pour la constance & la fidelité, Megenoun (b) & Leilah, Khos-

(a) Gedi signifie un petit Chevreau.

(b) L'Histoire de ces Amants est écrite en vers.

rou, & Schirin, Gemil & Schambah ne se sont aimez avec tant d'ardeur, que Zobeyad & moi nous en ressentions l'un pour l'autre: l'on ne parloit dans tout ce Royaume que de notre union parfaite & j'aurois juré qu'elle devoit être éternelle, quand mon malheur me conduisit un jour à la porte des bains publics d'Orixa.

Vers Persiens, elle nous aprend qu'ils étoient Arabes de nation, & qu'ils vivoient sous le regne d'Abdalmalek, Caliphe de la race des Ommiades.



XXVIII.



XXVIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Corcud, & de ses quatre fils.

Un soir que je passois devant les bains sans penser à l'accident qui me menaçoit, je fus arrêté par une vieille femme qui avoit esté ma nourrice, parce que ma mere s'estoit trouvée trop delicate pour me fournir son lait : Corcud ne reconnoit plus sa bien aimée Mohiar, me dit elle, il passe devant elle sans seulemét la regarder : ah ma chere Mohiar, lui dis-je en l'embrassant, que je suis charmé de vous rencontrer ! je ne vous voyois pas ; pourquoi ne venez-vous pas chez moi ?

Vous ne devez point ignorer que je suis depuis long-temps dans l'opulence. Je suis persuadée, mon cher fils, me répondit-elle, que vous avez pour moi les mêmes bontez que par le passé, mais je suis attachée à une condition que je ne quitterois pas pour toute chose, c'est moi qui ai le soin des femmes & des filles qui viennent ici se baigner, & puisque vous connoissez mon humeur folâtre, vous devez savoir que je suis dans mõ centre, en effet vous ne sauriés vous imaginer toutes les folies qui se font & qui se disét dans cette maison, c'est ici que les femmes les plus reservées abandonnant pour quelques heures cette farouche pudeur dont elles font parade chez elles, se rejouissent la plûpart du temps aux dépens de leurs maris dont elles font les meilleurs contes; non il ne se peut rien de plus plaisant que ces conversations

Les

Les discours de Mohiar exciterent ma curiosité, je lui temoignai un extrême desir de voir & d'oüir des choses si singulieres ; & quelque peril qu'il y eût pour moi, si j'avois été surpris dans ce lieu je gagnai tellement cette bonne femme, qu'elle me promit de m'introduire dans le bain, pourvû que je voulusse me deguiser en Juive, & que j'apportasse une boëte remplie de curiositez & de bagatelles que les Dames étoient dans l'usage d'acheter. Je suivis son conseil, & sous ce deguisement j'entrai le lendemain dans le lieu où l'on se baignoit.

Mohiar ne m'avoit rien dit qui ne fût vrai, jamais en ma vie je n'eus tant de plaisir, mais que cette curiosité me coûta cher ! La maudite vieille ne se contenta pas de me procurer ce divertissement, elle m'en presenta un autre qui fut la source de tous mes

malheurs : Aminc, me dit-elle, (c'étoit le nom que je m'étois donné) venez je vous prie m'aider à servir cette jeune personne qui sort du bain, je n'osai refuser sa priere, j'entrai dans une petite chambre, où elle exposa à mes yeux la plus charmante fille que j'eusse jamais vûë; je le jure, Madame, continua Corcud par le Chameau qui porte à la Meque le livre (a) de gloire; les filles [b] du Paradis d'Eden ne peuvent jamais être plus parfaites que l'adorable Barud : elle avoit à peine seize ans : la vûë de tant de beautez enyvra tous mes sens, j'oubliai en ce moment Zobeyad, & je ne me ressouvins plus du salutaire conseil du vieillard de la grotte de Gerahem.

Aprés estre sorti du bain, je m'informai de Mohiar, quelle étoit

(a) L'Alcoran.

(b) Les Houris.

étoit la condition de cette jeune fille, j'appris que c'estoit une Cachemirienne qui apartenoit à un Marchand d'esclaves, je courus promptement chez lui, & lui ayant donné de Barud tout ce qu'il me demanda, je la conduisis sur le champ à une petite maison que j'avois aux portes d'Orixa, où ma femme n'alloit jamais, & je satisfis l'extrême passion que j'avois pour cette divine personne; mais, Madame, à peine eus-je contrevenu à l'ordre du Vieillard que ma bague se cassant à mon doigt, les morceaux en disparurent, quelque peine que je me donnasse pour les chercher.

Cet évenement me chagrina d'abord, mais prenant bientost après mon parti en esprit fort, je n'y fis plus aucune attention & je passai cinq mois entiers avec Barud plongé dans les plai-

ſirs les plus doux, & ſans m'appercevoir de l'effet des menaces du Vieillard.

Je riois en moi-même de la credulité que j'avois eu pour cette prediction, lorſque ma femme tomba dangereuſement malade, je lui en temoignois toute la douleur imaginable, lorſqu'elle me parla en ces termes ; vous ne m'aimez plus, mon cher époux, il y a long-temps que je m'en apperçois ; j'ai cherché vainement en quoi j'ai eu le malheur de vous déplaire, le Ciel m'eſt temoin que vous n'avez jamais ceſſé un moment de m'eſtre cher, & c'eſt cette tendreſſe mal recompenſée qui me va donner la mort. Azrail [a] eſt au chevet de mon lit, je l'entends qui m'appelle, adieu, je ſoubaite que Barud ſoit plus heureuſe que moi, & qu'elle ne ſoit

[a] L'Ange de la mort.

soit pas si sensible à vos infidelitez ; vous voyez que je n'ignore point vos nouvelles amours, je ne vous en ai jamais parlé de peur de vous chagriner ; vous estiez le maistre de me donner des compagnes, je ne devois pas trouver à redire à un usage établi dans tout l'Orient, mais mon cœur trop sensible n'a pû souffrir ce partage ; ma delicatesse me coûte la vie.

Voilà, Madame, les dernieres paroles de bon sens que prononça Zobeyade ; elle tomba quelques moments après dans un delire extrême, & succombant bientost à la violence de ses maux ; elle mourut entre mes bras.

Ce ne fut que dans ce moment que je commençai à faire de serieuses reflexions, sur la maniere dont je vivois avec Barud : que l'homme est foible, m'écriai-je fondant en larmes ! Oh Ciel, faut

faut-il que mő infidelité ait causé la mort de ma chere Zobeyad! Une femme d'un merite si rare devoit estre immortelle. Ah, malheureux, voilà le commencement des afflictions que la fortune te prepare, & que tu t'es attiré par ta mauvaise conduite. Que vous dirai-je, Madame, continua Corcu? Je fis des extravagances si outrées qu'on fut obligé de me lier pendant quatre jours; mais quel fut le redoublement de ma douleur, après estre revenu dans un état plus tranquile, lorsque j'appris que l'ingrate Barud avoit un amant qu'elle avoit fait pendant la maladie de ma femme, qu'elle m'avoit emporté une boëte remplie de pierreries d'un prix très-considerable! Cette nouvelle pensa me coûter la vie; je devins comme un furieux, & sans mes amis qui ne me quitterent point je me serois mille fois poignardé. De-

puis ce jour, Madame, je me vis de moment en moment accabler par quelque revers de la fortune qui jusqu'alors m'avoit regardé de si bon œil ; mes debiteurs firent banqueroute, mes Vaisseaux perirent par le naufrage ; le feu prit à mon Magazin & à ma maison, & en moins d'un an, de toutes les richesses que j'avois amassées sans peine, il ne me resta que ma petite-maison où j'avois conduit Barud, & mes quatre enfans dont le plus jeune n'avoit que quatorze ans.

Penetré de la plus vive douleur, je ne cessois de verser des larmes, lorsqu'un jour mes enfans me parlerent ainsi par la bouche de leur frere aîné : Seigneur, me dit-il, nous vous sommes à charge, vous n'avez tout au plus que ce qu'il vous faut pour vivre : souffrez que nous allions chercher fortune ; nous revien-

 drons

drons en ces lieux d'aujourd'hui en un an, & nous esperons vous faire part des biens qui nous seront survenus : je n'eus pas la force de leur refuser ce qu'ils me demandoient, je les embrassai les yeux noyez de larmes : partez, mes chers enfans, leur dis-je, puisque notre separation vous paroist necessaire, mais dans quelque situation que vous vous trouviez, ayez toûjours la crainte de Dieu devant les yeux ; que rien n'altere jamais votre foy, & ne laissez passer aucune occasion de soulager les miserables ; *un bienfait n'est jamais perdu.*

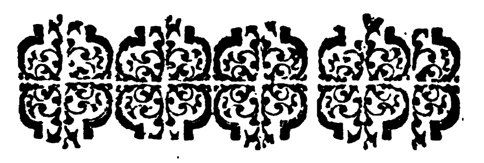
Mes fils partirent, Madame, & pendant leur absence je demandois tous les jours au saint Prophete qu'il leur fût favorable, & qu'ils ne fussent pas chargez de mes iniquitez; enfin le terme de leur retour approchoit, j'étois agité cruellement entre l'es-

perance

perance & la crainte : ah ! disois-je souvent, je ne suis pas assez heureux pour revoir encore mes fils, ils auront sans doute peri de misere, & je suis la seule cause de tous leurs malheurs. Que n'ai-je crû les conseils du Vieillard de la grote de Gerahem ! Pendant que je me tourmentois ainsi, le jour qu'ils devoient revenir arriva, & l'aurore à peine commençoit à paroistre que je sortis dans la ruë, je m'assis sur un banc de pierre qui étoit à ma porte, & je ne voyois aprocher personne de ma maison que je ne courusse au devant de lui, m'imaginant que c'estoit quelqu'un de mes enfans, j'attendis vainement tout le jour ; la priere du soir arriva, & ne les voyant point venir, j'entrai chez moi penetré de la plus vive douleur : je me livrois à un desespoir qui m'auroit peut être esté funeste, lorsque

que j'entendis heurter à ma porte j'y courus avec precipitation, ah, Madame, imaginez-vous qu'elle fut ma joïe d'y voir mes quatre fils parfaitement bien vêtus & en bonne santé.





XXIX. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Corcud, & de ses quatre fils.

LA veue de mes enfans rafraîchit entierement mon foye qui estoit desseiché par le chagrin que m'avoit causé leur absence ; je fus plus d'une heure pendu à leur col, sans pouvoir prononcer une seule parole, je m'évanoüis plusieurs fois, & leur ayant demandé ensuite s'ils étoient contents de leur voyage; Mammoun prit le premier la parole & me parla en ces termes.

Il y avoit, Seigneur, près de six mois que je courois le monde sans trop sçavoir où je portois

trois mes pas, lorſqu'un jour au bord d'une petite riviere je trouvai un Soldat pourſuivant une Couleuvre qui ſembloit implorer mon aſſiſtance, je m'oppoſai vainement aux intentions de cet homme, il la coupa en quatre parties avec ſon Sabre, & en jetta un mourceau dans la riviere: frappé de vos dernieres paroles: *un bienfait n'eſt jamais perdu.*

Voyons, dis-je en moi-même, ſi celui-ci aura ſa recompenſe, je raprochai les trois tronçons de la Couleuvre l'un près de l'autre, je les vis avec plaiſir ſe reprendre, & me depouillant auſſitoſt, je me jettai à l'eau dans laquelle aprés avoir plongé pluſieurs fois, je trouvai la queue de cet animal qui ſe rejoignit au reſte de ſon corps: la Couleuvre ne fut pas plûtoſt en cet état que ſe jettant dans la riviere j'en vis un moment après ſortir une femme d'u-

ne

ne rare beauté; Mammoun, me dit-elle, je te dois la vie; sans ton secours, j'allois estre exposée à la mort, je veux reconnoistre ce service & te prouver qu'*un bienfait n'est jamais perdu*; de même que tu m'as vu rejoindre étant Couleuvre, sans qu'il ait paru aucune division à mon corps, tu pourras en prononçant seulement mon nom rejoindre tout ce qui dans la nature aura esté divisé ou brisé; je m'appelle la Fée Gialout, & lorsque tu auras besoin de moi, tu me trouveras toûjours prompte à te rendre service; en effet, Seigneur, depuis ce temps j'ai sans cesse éprouvé les bontez de Gialout: tous mes souhaits sont remplis pourvû qu'ils soient raisonnables, & pour vous en convaincre voilà une bourse qui toutes les semaines me fournit cent pieces d'or.

Mammoun n'eut pas plûtost fini

fini son recit qu'Amrou parla à son tour, il me raconta qu'en traversant une Forest il avoit trouvé une biche blanche prête à expirer d'une Fleche qui lui traversoit le gozier, que lui ayant arraché cette Fleche, & bandé la playe avec la toille de son Turban, il l'avoit conduite avec peine dans le fort du bois, & qu'ayant passé la nuit auprès d'elle sur un lit de feuille, il avoit esté surpris à son reveil de trouver à ses costez une vieille Fée d'un air majestueux, qui pour le remercier de sa pitié lui avoit accordé la legereté d'un Cerf, & outre cela le don de deviner ; qu'avec ces talents dans les differentes cours où il avoit passé, il avoit gagné tout ce qu'il avoit voulu, & qu'il avoit converti son argent en diamants, en effet il tira de son sein un petit sac de cuir, & il exposa à
nos

nos yeux des pierreries pour plus de vingt mille pieces d'or.

J'étois transporté de joye à un recit aussi extraordinaire, lorsque Caraguz nous aprit, qu'un soir qu'il s'estoit retiré en pleine campagne dans une mazure pour y passer la nuit : il avoit esté surpris & éfrayé d'y entendre des cris très-lugubres ; qu'à la pointe du jour il avoit reconnu qu'ils provenoient d'un hibou pris dans un piege, qu'ayant compassion de cet animal il lui avoit donné la liberté, mais qu'aussitost que le hibou s'étoit vu libre, il l'avoit appellé par son nom, & lui avoit ordonné de descendre dans une cave de cette mazure ; qu'ayant suivi ses ordres il avoit trouvé dans la cave une trape qu'il avoit levée ; qu'étant descendu avec le hibou dans un grotte toute incrustée d'or, au milieu de laquelle il y avoit une cuve de

bronze

bronze pleine d'eau rose ; cet oiseau s'y étoit precipité, & qu'il en estoit resorti un instant aprés un venerable vieillard appellé Morg, que ce Vieillard l'avoit doüé, en prononçant une certaine parole cabalistique, d'avoir les yeux si brillants pendant la nuit, qu'il dissiperoit l'obscurité à un quart de lieuë aux environs du lieu où il seroit, & que par dessus ce don il lui avoit encore donné le pouvoir de découvrir tous les tresors cachez ; qu'il avoit plusieurs fois éprouvé ces talents, & qu'il estoit en estat d'enrichir lui seul les plus puissants Monarques du monde.

Gedy avoit écouté ses freres avec étonnement, je ne suis pas si puissant que vous l'estes, leur dit-il, mais comme il y a apparence que vous ne me laisserez manquer de rien, je me contente du seul talent que j'ai receu dans

mon

mon voyage, je revenois ici assez mal satisfait de ma fortune & sans qu'il me fût arrivé rien de singulier, lorsqu'un jour étant entré chez un paysan pour lui demander de l'eau, non seulemẽt il m'en donna, mais il me pria de passer dans son jardin pour y manger des figues excellentes; je fis ce qu'il voulut, & je prenois congé de lui, lorsque j'apperçus dans sa cuisine une ratiere dans laquelle il y avoit un gros rat, je lui demandai ce qu'il en vouloit faire; j'allois, me dit-il, le brûler tout vif, lorsque vous estes entré chez moi; ce vilain animal depuis huit jours fait un tel degast de mes figues, que c'est la moindre peine que je puisse lui faire souffrir: hé de grace, mon frere, lui dis-je, faites-moi present de ce rat: qu'en voulez-vous faire me repliqua-t-il? je veux lui donner la vie, ajoûtai-je,

un bienfait n'est jamais perdu, je le porterai si loin qu'il ne vous fera plus aucun tort ; le paysan se mit à rire de ma demande, je ne veux pas vous refuser si peu de choses, me dit-il, prenez le rat & la ratiere, mais ne lui donnez la liberté que fort éloigné de ce Village : j'executai les intentions du paysan, je portai cette ratiere un jour & demi, & ayant ensuite mis le rat en liberté, je continuai mon chemin ; la nuit me surprit dans la campagne, & j'allois me coucher au pied d'un arbre lorsque j'apperçûs de la lumiere à un Chasteau qui n'estoit pas éloigné de cent pas, j'allai heurter à la porte, on me l'ouvrit & je fus introduit dans un sallon magnifique où le souper estoit tout prest : un jeune homme d'une beauté singuliere m'aborda en ce moment, Gedy, me dit-il, *un bienfait n'est*

jamais perdu : je suis le sage Zulzul à qui sous la figure d'un rat vous avez sauvé la vie que le paysan vouloit m'ôter ; voilà deux poignards dont je vous fais present, il n'y aura point d'arbre si haut sur lequel vous ne puissiez monter avec leur secours, ni de Tour si droite que vous n'escaladiez ; de plus je vous doue d'estre invulnerable tous les jours pendant deux heures à vôtre choix.

J'avois peine, Madame, à adjoûter foi au recit de mes enfans; la bourse & les diamants me faisoient seulement connoître qu'il leur estoit arrivé quelqu'avanture extraordinaire ; je pris trois pieces d'or avec lesquelles je leur preparai un grand repas, & aprés avoir passé une partie de la nuit à table, la conversation estant tombée sur les talents que chacun d'eux avoit, je leur temoi-

gnai que je ne pouvois croire ce qu'ils m'avoient raconté, à moins que je n'en fusse convaincu par mes propres yeux. Pour vous prouver, me dit alors Amrou, que je ne vous ai rien avancé que de vrai, je devine qu'une pie qui a fait son nid sur le grand arbre qui est au bout de votre Jardin, y a ce matin pondu un œuf qu'elle ne couve pas actuellement; bon, dit alors Gedy, pourvû que mon frere Caraguz me fournisse la lumiere qu'il assure sortir de ses yeux, je vais dans le moment grimper sur cet arbre, & je vous apporterai l'œuf de la pie.

Je les pris au mot, nous passâmes dans le Jardin que Caraguz ayant éclairé d'une maniere fort singuliere, Gedy avec l'aide de ses deux poignards grimpa comme un rat jusqu'au sommet de l'arbre qui avoit plus de cent

pieds de haut ; il prit l'œuf & nous l'apportoit, lorsqu'ayant malheureusement appuyé le pied sur une branche pourie, il tomba à terre si rudement que je le crus mort, je fis un cri épouvantable à cette chute, je m'évanois, mais comme en ce moment il estoit invulnerable, il se releva sur ses pieds & m'ayant fait connoistre qu'il ne s'estoit fait aucun mal, il me redonna une extrême joye : pour l'œuf il estoit cassé en plus de vingt morceaux, mais Mammoun ayant aussitost prononcé le nom de Giallout, les pieces de l'œuf se rassemblerent, sans qu'il y parut la moindre fessure, il se trouva plein, & Gedy l'ayant reporté dans le nid, il ne manqua pas d'éclore au bout du temps prescrit.

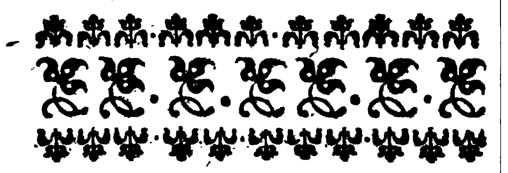
Je vous avouë que je ressentis une joye sans égale à la vûë de

tant de merveilles, l'abondance fut bientost rétablie dans ma maison, & je ne m'apperçus plus des malheurs qui m'avoient persecuté jusqu'à ce jour : il y avoit plus d'un an que mes fils & moi vivions dans une grande tranquilité, lorsqu'il arriva un évenement assez extraordinaire à la Cour d'Orixa.

Notre Sultan Mohaedin étoit un jour à la chasse avec la belle Moüarrakh sa fille, il faisoit le plus beau temps que l'on pût souhaiter, quand tout d'un coup l'air fut obscurci, il s'éleva un tourbillon effroyable; les éclairs éblouirent tous les chasseurs, & le Tonnere gronda avec tant de fureur, que la Princesse extrêmement effrayée descendit de cheval, & s'alla jetter entre les bras de son pere, la violence de l'orage avoit écarté toute sa suite & Moüarrakh se croyoit un peu

plus en sûreté auprès du Sultan, lorsqu'elle s'aperçut avec une surprise capable de la faire mourir de frayeur, qu'elle estoit entre les mains d'un petit Vieillard presque nud & velu comme un Ours, qui l'emporta à travers de l'air malgré les cris & les menaces de Mohaedin, qui en ce moment se trouva attaché à un arbre les mains liées derriere le dos.

Les Chasseurs que l'orage avoit dispersez estant revenus à la voix de leur Roy, ils le trouverent dans une affliction inconcevable, le delierent & le conduisirent à son Palais dans un état à faire pitié aux plus insensibles.



XXX. SOIRE'E.

Suite & Conclusion de l'Histoire de Corcud & de ses quatre Fils.

LE Sultan Mohaedin s'abandonnoit au desespoir le plus affreux, lorsque son premier Visir lui conseilla de faire publier par tout le Royaume d'Orixa & dans les Indes, la perte qu'il venoit de faire de sa fille & de promettre cette Princesse pour épouse à quiconque pourroit l'arracher des mains de l'affreux Magicien qui la lui avoit enlevé ; & qu'au cas que la Princesse ne voulût pas tenir cette promesse,

il

il partageroit ſon Royaume avec ſon liberateur.

Une telle nouvelle ne fut pas plutoſt parvenue juſqu'aux oreilles de mon fils, continua Corcud, qu'il en penſa mourir de joye ; mon pere, me dit il ; je ſçai où eſt la Princeſſe, & ſi mes freres veulent m'aider, je la remettrai entre les mains du Roy ſon pere ; Gedy, Mammoun & Caraguz aſſurerent Amrou qu'ils ne l'abandonneroient jamais, & s'étant fait preſenter au Sultan Mohaedin, Amrou lui apprit que Moüarrakh eſtoit au pouvoir d'un Magicien appellé Marzouk ; que pendant un an il ne pouvoit attenter à ſon honneur ; mais qu'elle feroit ſoumiſe à ſes infâmes deſirs, ſi elle n'eſtoit tirée de ſes mains avant que ce temps fût expiré : il aſſura enſuite ce Monarque, qu'il ſçavoit où eſtoit la Princeſſe ſa fil-

le, & qu'il la lui rameneroit avant qu'il fût six mois. Mohaeddin transporté de joye à cette nouvelle, embrassa Amrou & ses freres, il leur fournit ce qu'ils demanderent, & mes enfans après avoir traversé plus de cent cinquante lieuës arriverent au Golphe de Cambaye, où ils monterent un Vaisseau, que le Sultan d'Oriza avoit donné ordre qu'on leur tint tout prêt; alors le Pilote, suivant les ordres d'Amrou, cotoya le Golphe de l'Inde, & ayant passé devant Ormuz, il entra dans la Mer de Balsora, & jetta l'Ancre derriere des Rochers affreux qui bordoient une petite Isle, appellée l'Isle bleüe; c'étoit auprès de cette Isle que le Magicien Marzouk avoit construit par la force de son art une Tour toute d'acier de deux cent pieds de haut, où il n'y avoit ni porte ni fenestre; si ce n'étoit dans le donjon,

& dont le pied donnoit dans la mer ; il y avoit enfermé Mouatak & cette belle Princesse y passoit les jours & les nuits à verser des torrents de larmes, lorsque le Vaisseau de mes enfans aborda ce rivage ; ils tinrent conseil pendant quelque tems, & ayant appris d'Amrou que Matsouk n'estoit pas le maître de passer la nuit dans la Tour, ils resolurent de prendre ce temps pour leur expedition ; en effet pendant la plus grande obscurité s'étant approché sans bruit de la prison de Mourak, Caraguz ne fournit à Gedy qu'autant de lumiere qu'il lui en falloit pour monter jusqu'au haut de la Tour ; alors mon fils avec le secours de ses deux poignards étant parvenu jusqu'au donjon dans un très grand silence, il surprit un Dragon, qu'Amrou lui avoit dit estre endormi, quoiqu'il fût commis

à la garde de la Princesse, & lui porta sur la teste un si furieux coup de sabre qu'il la lui abbatit; mais à peine le Dragon fut-il mort, qu'il sembla que la destruction du monde entier dépendit de sa vie; le Ciel fut tout en feu, les éclairs parurent vouloir embrazer l'Univers, & un furieux coup de Tonnere brisa en mille pieces le Vaisseau où étoient mes enfans, sans qu'aucun de ceux qui étoient dessus fût blessé; ce fut dans ce moment que le secret de Mammoun lui fut très-necessaire; il ne fit que prononcer le nom de la Fée Gialout, toutes les pieces de son Vaisseau se rassemblerent sans qu'il y parût la moindre fraction, ceux qui faisoient la manœuvre se retrouverent à leur poste, & mes enfans virent avec un plaisir infini le Tonnerre & les éclairs faire place à une nuit tranquile. Gedy profita de ce temps

temps pour entrer dans le donjon qui renfermoit la Princeſſe, il lui aprit en peu de mots l'execution de ſes deſſeins, & ayant tiré du Vaiſſeau avec une corde dont il avoit porté le bout au haut de la Tour, un Cable & une poulie, il deſcendit Mouarrak dans un panier de jonc juſques dans le Vaiſſeau, où elle fut reçûë avec une très-grande joye; pendant que l'on faiſoit à la Princeſſe tous les honneurs qui lui étoient dûs, Gedy parcourut les appartemens de la Tour, & ayant trouvé une petite lame d'or ſur laquelle étoient gravez pluſieurs caracteres inconnus, attachée dans le donjon, il jugea que ce devoit être le taliſman par la vertu duquel cette Tour avoit eſté conſtruite; il deſcendit promptement dans le Vaiſſeau, & ayant apris d'Amrou que la vie de l'infame Marſouk dépendoit de cette plaque

d'or, il remonta sur la Tour & ayant detaché ce talisman il y attendit la pointe du jour pendant que le Vaisseau se retira derriere les Rochers où il s'étoit d'abord mis à l'abri.

A peine l'aurore commença-t'elle à paroistre que le Magicien entra dans le donjon ; mais mon fils qui s'étoit caché derriere la porte en dehors ne l'eut pas plûtôt poussée, & brisé le talisman qu'il jetta dans la Mer, que la Tour d'acier s'abisma avec le Magicien qui y étoit enfermé, & Gedy s'étant mis à la nage, lorsqu'il vit qu'elle étoit presqu'à fleur d'eau, il fût reçû dans le Vaisseau de ses freres qui fit aussitost voisle pour Cambaye, d'où ils revinrent à Orixa avec la Princesse, sans aucun danger.

Vous ne sçauriez concevoir la joye du Sultan Mohaedin, quand il revit sa chere Mouarrakh :

Am-

Amrou qui estoit fort bien fait avoit appris à cette Princesse les promesses du Roy son pere, elle ne temoigna aucune repugnance pour épouser un homme à qui elle avoit tant d'obligations, & notre illustre Sultan vient de tenir sa parole à mon fils. C'est en ce lieu que par mille festes galantes ses Sujets doivent celebrer la joye qu'ils ont du retour de la Princesse & de son mariage avec mon fils; jugez à present, Madame, si j'ai lieu d'estre content de mon sort, Amrou est destiné pour le Trône, le Sultan m'a donné la Charge de son grand Visir qui est mort depuis huit jours, & mes trois fils ont les premiers Emplois de l'Etat.

APeine Corcud eut-il achevé l'avanture de ses enfans que l'on entendit un bruit éclatant de trompetes, qui annonçoient

l'arrivée du Sultan Mohaedin, & des nouveaux mariez : tous les Soldats se mirent alors sous les armes, & ils traverserent le Camp au milieu des applaudissemens de tout le peuple d'Orixa qui étoit accouru pour voir ce spectacle : on n'entendoit que des cris de joye de toute part, & l'air retentissoit des noms du Sultan, d'Amrou & de Mouarrakh à qui l'on donnoit mille benedictions: Les nouveaux mariez furent conduits sous le pavillon de Velours bleu ; où le Sultan lui-même les plaça sur un Trône d'or massif, ils y reçûrent les respects des principaux du Royaume, & ensuite on les fit passer dans un autre Tente à côté, où l'on servit un repas très-somptueux.

Corcud avoit pris le soin de nous recommander à un Officier du Sultan, nous fumes parfaitement bien placez pour voir cet-

re ceremonie ; ensuite les tables ayant esté levées, les Sujets du Sultan firent paroître leur adresse par mille courses differentes à pied ou à cheval, & cette grande journée fût terminée par une Comedie qui rejoüit d'autant plus Mohaeddin & la Princesse qu'on y presenta naïvement toutes les avantures de la belle Mouarrak avec le Magicien Marsouk ; & la maniere dont elle avoit esté delivrée par les enfants de Corcud.

Aprés avoir passé une partie de la nuit dans tous les divertissements, Takfur & Dardok se retirerent dans une Tente que Corcud leur avoit fait preparer ; pendant huit jours nous fûmes temoins de toutes les magnificences qui furent faites pour

les nopces d'Auron & de Nourarrakh, & nous reprîmes ensuite la route d'Agra où nous arrivâmes après un assez long voyage : ce fut dans un magnifique Chasteau aux environs de cette Ville que Takfur fit sa residence, il y goûta avec la spirituelle Dardok dans ce lieu choisi, la tranquilité qu'il n'avoit point eüe à Mazulipatan, & je trouvois ma servitude si douce avec eux que ne m'apercevant presque point de mon esclavage je refusai la liberté qu'ils m'ofrirent plusieurs fois, & je ne les voulus quitter qu'en cessant de vivre, ce qui arriva cinq ou six ans après estre revenuë dans le Mogolistan.

Je vous avoüe, illustre Fum-Hoam, dit alors Gulchenraz, que ces avantures m'ont donné beaucoup de plaisir, & que je ne me lasse point de vous entendre;

puisque cela est ainsi, reprit le Mandarin, je vais donc, Madame, raconter à votre Majesté ce que je devins ensuite.



AVAN-

AVANTURES

D'Ala-Bedin.

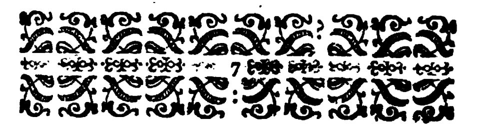
AU sortir du corps de l'esclave je passai dans celui d'un des plus honnestes hommes de l'Armenie ; je naquis à Erzerum, [a] fils du Cady de cette Ville, & l'on m'appella Ala Bedin ; peu fier de la dignité de mon pere, je tâchai par ma bravoure & par mes belles actions de me pousser, & je fus si heureux dans mon entreprise que je devins Favori du Sultan Uram qui regnoit alors en Armenie : avant que de m'estre fait connoistre à ce Monarque

(a) Capitale d'Armenie.

narque, je paſſois quelquefois mes moments perdus à l'audiance de mon pere ; un jour il y vint une vieille Marchande de Figues qui tenoit par la main un jeune homme tremblant, qui ne paroiſſoit pas plus de ſeize ans, mais d'une beauté charmante ; Seigneur, je vous demande juſtice de cet affronteur, dit elle à mon pere, voyez ſi j'ai raiſon : il eſt venu ce matin ſçavoir combien je voulois lui vendre les Figues qu'il pouroit manger dans la journée ; j'ai fait mon calcul ; on en peut manger un cent, ou un cent & demi au plus, me ſuis-je dit à moi-même, hé bien, mon bel enfant vous me donnerez un Sultanin d'argent, le marché conclu il a commencé par en avaler en ma preſence une ſoixantaine ; j'ai fremi à cette vûë, mais quel a été mon étonnement environ deux heures après de le voir

voir revenir & de lui voir dévorer près d'un cent des plus belles; je croyois rêver, cependant persuadée qu'il ne reviendroit pas davantage, j'étois tranquillement dans ma boutique lorsqu'il a paru une troisiéme fois, & qu'il a englouti le reste de mon panier en m'ordonnant de lui en aller chercher d'autres, & en me disant qu'il reviendroit dans une demie heure; j'estois si surprise que je n'ai pû lui repondre, il est parti & je n'étois pas encore sorti d'étonnement, que le voilà de retour qui veut absolument que je lui fournisse des Figues..





XXXI. SOIRE'E.

Suite des Avantures d'Ala-Bedin.

LE Cady ne put s'empêcher de rire au recit de la Vieille; pourquoi voulez-vous tromper cette bonne féme, dit il au jeune homme? N'estes vous pas content d'avoir vuidé à vous seul son panier de Figues, sans vouloir encore l'obliger à vous en fournir de nouvelles, il n'y a pas de justice à ce procedé; le jeune homme ne repondoit rien, il estoit si interdit qu'il sembloit un criminel qu'on alloit mener au suplice, cela fit que mon pere prit un ton serieux avec lui: je vois

vois bien, ajoûta t-il, par votre ſilence que vous eſtes de ces vagabons qui ne cherchent qu'à faire piece à l'un & à l'autre, & à troubler la tranquilité du public; pour vous apprendre à vivre, je vais vous faire donner cinquante coups de bâton ſur la plante des pieds : ah, Seigneur, s'écria le jeune homme, en entendant prononcer cette Sentence, je ne ſuis point ce que vous penſez : je vous prie de ſuſpendre l'execution de vos ordres, & de permettre que je puiſſe vous parler en particulier, je ſuis perſuadé que vous revoquerez bientôt un arrêt ſi rigoureux.

Mon pere qui n'avoit eu intention que d'épouventer ce jeune homme le fit paſſer dans ſon cabinet, j'y entrai avec lui, & nous fûmes l'un & lautre dans une ſurpriſe extrême d'aprendre que ſous des habits d'homme, il

il cachoit la plus belle fille d'Erzerum : & que son pere étoit Visir : Seigneur, dit elle au Cady, je suis bien payée de ma curiosité ; j'ai deux freres jumeaux parfaitement ressemblants, & sans estre venue au monde en même temps qu'eux, l'on assure que j'ai tous leurs traits ; l'un d'eux pour se rejouir & desesperer cette vieille femme, a fait avec elle le marché dont elle vous a parlé, ils se sont relayez l'un & l'autre pour manger les Figues sans qu'elle s'en soit apperçûe, & ainsi alternativement ils lui ont vuidé son panier : j'ai voulu être aussi spectatrice de cette farce, j'ay prié mon frere de me prêter ses habits, il y a consenti, je suis venue chez la Marchande de Figues, elle m'a pris pour lui & me rejouissant à la chagriner, j'ai poussé les choses à un point qu'elle a émeu la populace ; & qu'el-

qu'elle m'a conduite chez vous, Seigneur, pour avoir raison de la tromperie qu'elle s'imagine que je lui ay faite; je ne crois pas à present que vous vouliez me faire subir la peine que vous m'avez imposée, & je vous supplie, Seigneur, de permettre que je me retire au plus vîte, de crainte que mon absence ne soit sçûë de ma famille.

Ma belle, lui dit mon pere, je ne serai pas si rigoureux à votre égard, mais que votre curiosité ne vous fasse pas une autre fois entreprendre trop legerement quelque avanture dont vous ne sortiriez pas si aisément: n'est-ce pas cette maudite curiosité qui a perdu notre premiere mere? retournez chez vous, & de peur d'accident, voilà mon fils qui vous accompagnera jusqu'à votre maison.

Vous ne sçauriez concevoir

Ma-

Madame, poursuivit le Mandarin; quelle joye je ressentis de cette avanture, je trouvai cette jeune personne si charmante, que je ne balançai pas un moment à lui donner mon cœur; mais comme elle étoit d'une condition fort au dessus de la mienne, je crus ne devoir lui marquer que par mes regards & par mes respects la vive passion que je ressentois pour elle; je puis dire que par la suite cette belle qui s'appelloit Zaleg ne parut pas indifferente à mes vœux, & qu'elle laissa échaper malgré elle quelques soûpirs qui me firent connoitre qu'elle n'avoit pas le cœur insensible: cela m'enhardit à lui declarer tout ce que je sentois pour elle, & j'eus le plaisir de voir qu'elle ne desaprouva pas ma passion, & qu'elle me permit de tout employer pour l'obtenir de son pere qui pour lors estoit allé avec un de ses a-

mis faire un petit voyage de trente ou quarante lieues; mais quelle fut ma douleur à sou retour d'apprendre qu'il avoit disposé de sa fille en faveur du fils de son ami; Zaleg malgré la repugnance qu'elle avoit pour son époux futur fut obligée d'obéir, & je ressentis un chagrin si violent de cette perte que je ne pus davantage demeurer à Erzerum; le Sultan d'Armenie étoit en guerre avec un puissant Roi de ses voisins, j'allai lui demander de l'employ, il eut la bonté de m'en donner, & mes Officiers superieurs lui rapporterent tant de choses avantageuses de moi, qu'au bout de deux ans, il m'èleva à la dignité de Visir, & que j'eus tout lieu d'estre content de ma fortune; je n'avois point oublié Zaleg, je soupirois toûjours de la sçavoir entre les bras d'un autre, & ayant à l'armée fait confidence de mes chagrins à un

jeune Armenien fort brave qui étoit un de mes Aydes de Camp: Seigneur, me dit il, puisque Zaleg ne peut estre à vous, il faut tâcher de l'oublier, j'ai une sœur à Erzerum d'une beauté parfaite, elle n'a pas plus de dix-sept ans, & si vous voulez m'honorer de votre alliance, je ne doute point que mon pere ne vous l'accorde avec joye: ce jeune homme me fit un recit si avantageux du merite de sa sœur qu'il excita ma curiosité; la campagne étoit finie à l'avantage de notre Sultan, je repris la route d'Erzerum, où étant arrivé j'allai droit avec mon Aide-de-Camp chez son pere, mais j'appris avec une vive douleur qu'il y avoit huit jours qu'il avoit marié sa fille à un Vieillard très-riche & ruiné de santé, mais d'un temperamment si amoureux qu'il avoit toûjours chez lui trois femmes legitimes avec plusieurs concubines.



XXXII. SOIRÉE.

Conclusion des avantures d'Ali Bedin.

REbuté d'avoir ainsi manqué les deux plus belles filles d'Armenie, je resolus de ne me jamais marier : Zeinabi, c'étoit le nom de la sœur de mon Ayde de Camp, apprit avec un vrai chagrin la cause de mon voyage, elle se seroit estimée beaucoup plus heureuse avec moi qu'avec son vieux mari ; & comme son frere lui donna plusieurs fois occasion de me voir, elle sentit naistre dans son cœur cette douce simpatie qui fait que l'on s'aime

me dès le premier abord : comme son mari étoit très âgé, elle voyoit bien qu'il n'avoit pas encore longtems à vivre, & les excès dans lesquels ce Vieillard se plongeoit à tous moments ayant rempli son attente, elle ne fut pas plûtost veuve que son frere accourut m'en annoncer la nouvelle. Quelques resolutiõs que j'eusse prises de ne me point engager, je ne pus refuser à Zeinabi de lui rendre une visite, & je la trouvai si belle que toutes mes protestations s'évanoüirent ; je l'aurois épousée à l'instant même de crainte d'estre encore prevenu par quelque heureux rival, mais le veuvage des femmes estant limité à quatre mois & dix jours, j'attendis avec beaucoup d'impatience que ce terme fût expiré : ce n'étoit pas le plus grand obstacle à mon mariage. Zeinabi me fit voir d'autres diffi-

cultez qui penserent me rebuter : mon époux, me dit-elle, nous laisse trois jeunes veuves qui ne voulons pas nous separer, vous estes riche & bienfait, il faut que vous nous épousiez toutes trois, il y en a une que j'aime parce qu'elle me consoloit des chagrins du mariage, & une autre que je hais, parce qu'elle irritoit quelquefois mon vieil époux contre moi, je serai bien aise d'avoir la consolation de voir celle que j'aime, & de me venger de celle que je hais & qui ne repugnera pas à demeurer avec moi, puisque je lui ai toûjours caché mon aversion pour elle.

La proposition de prendre trois femmes m'étourdit, j'eus beau protester à Zeinabi qu'elle seule me tiendroit lieu des plus belles femmes, & que je voudrois en avoir dix pour les lui sacrifier, elle s'opiniâtra dans son dessein,

je veux confondre, dit-elle, la fierté de ma rivalle, elle a osé me dire un jour que tous les hommes du monde me quitteroient pour aller à elle, & je vaux bien peu de chose, si je ne merite pas que vous m'accordiez en sa presence mille marques d'amour pour la braver; vaincu par ses charmes je pris le parti qu'elle vouloit, & je me preparai à faire le cruel avec la veuve inconnue que je ne voulus pas même voir ainsi que l'autre, avant que de les avoir épousées. Ce jour arriva enfin, & je ne fus jamais plus étonné que de reconnoistre dans l'objet de la haine de Zeinabi la charmante Zaleg qui veuve de son premier mari avoit été épousée par le vieux mari de Zeinabi. Cette avanture m'étonna & me fit un plaisir extrême, notre amour reprit de nouvelles forces, de sorte que mes premie-

res pensées ne se conformerent point aux intentions de la vindicative sœur de mon Aide-de-Camp; je n'eus garde de reveler à Zaleg le piège que sa compagne lui avoit dressé, & je loüai le Prophete qui trompant ses desseins là suscitoit elle-même à me mettre en main tant de bônes fortunes à la fois; car la troisieme veuve étoit aussi fort aimable, je m'étois proposé de les loger dans trois appartemens differents de mon serail, car depuis que j'étois devenu Visir & favori, je faisois fort grosse figure, mais l'injuste Zeinabi pour estre témoin des mépris qu'elle pretendoit que j'eusse pour Zaleg, ne voulut jamais permettre que j'éloignasse sa rivale de dessous ses yeux. J'étois trop sensible à mes premiers feux & trop amoureux de mon repos, pour que Zaleg dût apprehender de moi la moindre

dre froideur, aussi n'en ressentit-elle jamais les effets, & j'usai toûjours de toute mon adresse pour engager mes trois femmes à bien vivre ensemble; j'eus assez de peine un jour à étouffer un petit different entre elles; Zaleg avoit toûjours esté trés-curieuse d'être bien vêtue, c'estoit sa passion, elle se fit faire un habit d'un brocard si beau & si riche qu'il n'eut pas esté possible d'en trouver un pareil dans Erzerum. Je previs bien la douleur qu'en auroit la jalouse Zeinabi: comme elle vouloit estre distinguée de ses deux compagnes, il ne lui falloit pas des égalitez mais des preferences; elle fut inconsolable, quand elle vit sa rivale dans cet habit magnifique & m'en fit les reproches fort vifs, j'eus beau lui dire que c'étoit la mere de Zaleg qui lui avoit fait ce present, il fallut trouver un autre

expedient pour la satisfaire, je tirai en particulier Zaleg: vous ne sçauriez croire, lui dis-je, la joye que j'ai de voir le dépit que votre habit a donné à Zeinabi, sa fierté me deplaist, & si vous m'en croyez vous la braverez de plus d'une maniere, & vous vous servirez d'une malicieuse generosité pour en mieux triompher, envoyez lui cet habit aprés lequel elle soupire, pour voir si elle aura le cœur assez bas pour se parer de vos restes, imaginez-vous pour votre gloire & pour sa honte, que ce sont de vieux ornemens que vous quittez & que vous lui donnez à porter par mépris.

Zaleg charmée que je flatasse sa vanité offrit l'habit avec joye, & assuré d'elle, je vins trouver Zeinabi & lui parlai en ces termes: je ne sçaurois souffrir, ma chere Sultane, qu'une si magnifi-
que

que parure augmente la fierté de votre rivale, elle fait connoistre par là qu'elle n'a point d'autres agrémens que ceux qu'elle emprunte de ses habits; cependant je veux le lui ôter; & voir à ses propres yeux l'effet admirable qu'il fera sur vous, elle en mourra de dépit & de honte. Zeinabi charmée de ces discours s'imagina que j'agissois selon les protestations que je lui avois faites de méprisser Zaleg pour l'amour d'elle; peut-estre qu'une autre en sa place auroit eu des sentimens plus delicats; mais enfin le soir même l'habit fut envoyé par Zaleg à Zeinabi, comme un miserable rebut de sa garderobe, & reçû pourtant comme une conqueste. Je vous ennuyerois, Madame, continua le Mandarin, si je vous racontois toutes les ruses dont je me servis pour garder un temperament d'honneteté

nesteté avec ses fieres rivales, je trouvai le secret de les faire bien vivre ensemble en apparence, & cette conduite dura jusqu'au moment que sept à huit ans après je fus tué à la teste de l'armée du Roi d'Armenie.

Il faut estre bien adroit, dit la Reine de la Chine, pour entretenir si long-temps l'union entre deux rivales qui demeurent dans la même maison, j'en vins pourtant à bout, reprit Fum-Hoam, & je fus également regreté de mes trois femmes comme si chacune d'elles n'avoit eu qu'un seul mari.



XXXIII. SOIRE'E.

Avantures du Derviche Assir-kan.

APrès avoir quitté le corps du Visir, j'entrai dans celui d'un jeune homme appellé Assirkan qui ayant passé les premieres années de sa vie dans le libertinage, se jetta dans un Couvent de Derviches à Candahar. Si le temps de mon noviciat fut rude à passer je m'en recompensai bien avec usure quand je fus parvenu aux dignitez de cet ordre; l'étude à laquelle je m'appliquai sans relâche me donna des lumieres qui me distinguerent

de mes camarades & qui m'éleverent à la dignité de superieur du Couvent, de sorte qu'il ne s'y faisoit plus rien que par mes ordres qui étoient respectez autant que les decrets du Ciel.

Un jour que je me promenois devant la porte du Couvent, je fus abordé par un jeune homme d'une phisionomie très heureuse: saint Dervische, me dit-il d'un air gracieux, que vous avez l'air content! Je le suis aussi, lui repliquai-je, libres des chagrins attachez aux personnes du monde, nous vivons ici dans une tranquilité que les passions ne troublent point; nous n'allons point à la Cour; notre maison est exempte de procès, les femmes n'approchent point de notre Couvent; & nous nous contentons de peu, que voudriez-vous qui pût troubler notre repos? Voilà je croi les écüeils contre lesquels échouent

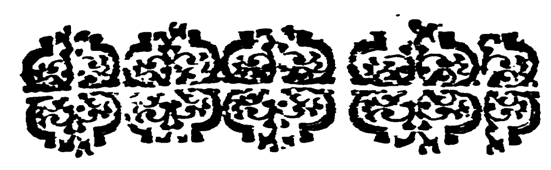
tient la plûpart des hommes du monde : que vous estes heureux, me dit ce jeune homme en soupirant ! Et tous vos Derviches jouissent-ils du même bonheur ? Je le crois, repliquai-je, du moins je ne m'apperçois pas depuis près de quinze ans que je suis à leur teste, qu'il y en ait aucun qui se repente d'avoir embrassé un état aussi saint. Ah ! que n'ai-je pris ce parti, s'écria l'étranger, ma vie n'auroit pas été semée de toutes les amertumes qui m'ont tant de fois coûté mon repos ! Il est encore temps, lui répondis-je, venez dans cette maison enterrer tous vos chagrins ; ils n'osent se trouver sous l'habit que je porte : ah ! me répondit-il les larmes aux yeux, il faut avoir le cœur libre pour cela, & je l'ai percé des traits les plus cruels depuis près de trente ans errant par le monde.

monde. Comment depuis trente ans, repris je en riant, vous n'en paroissez pas vingt-cinq ; les apparences vous trompent, repondit l'étranger: quelque jeune que je paroisse, vous serez surpris quand je vous dirai que j'ai vû plus d'un siecle, mais vous cesseriez de l'estre si je vous apprenois qui je suis ; ah ! de grace repliquai-je, ne differez pas à m'en instruire, vous excitez ma curiosité par des traits si singuliers que je donnerois toute chose au monde pour la satisfaire, daignez entrer dans ce Couvent nous y serons en liberté dans ma chambre, & je vous jure par le saint Prophete que je vous garderai un secret inviolable, si vous l'exigez de moi : l'étranger me regarda fixement en ce moment: quelque danger qu'il y ait pour moi de vous apprendre les avantures de ma vie, me dit-il, je veux

veux bien, Derviche, prendre confiance en votre serment; alors il entra dans le Couvent, & delà dans ma chambre, où s'étant assis sur un Sopha de canne: voici à peu près, Madame, de quelle maniere il me parla.



AVAN-



AVANTURES

D'Ab dal Moal.

IL y a un peu plus d'un siecle que je naquis sujet du Roy d'Ormuz, j'étois officier dans ses Gardes du corps, lorsqu'il passa dans cette Cour un Philosophe qui avoit non seulement le secret de transmuer les metaux en or, mais qui possedoit encore un Elixir qui renfermoit la medecine universelle, puisqu'elle avoit le même pouvoir que l'eau de la Fontaine d'Elie : [a] le nom de ce

[a] C'est la Fontaine d'immortalité ou de Jouvence celebre dans les Romants Orientaux, & qu'ils placent dans la region tenebreuse.



ce Philosophe étoit aussi mistérieux que le grand œuvre ; (il se disoit habitant de toute la terre, il y voyageoit sans interprete,) & il estoit aussi sçavant que le Sultan Salomon dans la connoissance de la nature : avec de pareils talens ce grand homme n'avoit pas besoin de faire sa cour aux Rois, il leur étoit superieur, mais entraîné par sa destinée qui le conduisit à Ormuz, y il remplit tellement cette Ville de sa reputation & de ses cures merveilleuses, que le Sultan l'envoya chercher : il se rendit au Palais, & ayant eu l'honneur de l'entretenir pendant plus de deux heures ; ce Monarque fut si charmé de sa conversation, & des merveilles qu'il fit en sa presence, qu'il lui donna un diamant d'un prix considerable.

XXXIV. SOIRE'E

Suite des Avantures d'Abdal-Moal.

Comme la Cour est ordinairement le sejour de l'envie, le premier Visir du Roi d'Ormuz ne put voir sans jalousie les bontez de son maître pour le Philosophe. Sire, lui dit il, quand il put l'entretenir en particulier, mefiez-vous de cet homme misterieux, je crains bien qu'il n'y ait plus d'imposture que de capacité dans son fait, ses pareils sont ordinairement de grands fourbes, & plus votre Majesté aura de confiance en lui, plus elle s'exposera à des perils dõt la suite est à craindre;

dre ; qui vous assurera, Seigneur, que ce pretendu Philosophe n'est point un émissaire de quelqu'un de vos ennemis qui ne cherche que le moment favorable pour vous empoisonner, ou vous poignarder ? ah ! Sire, ne souffrez pas que de tels inconnus approchent ainsi de votre Majesté, que deviendrions-nous, que deviendroient nos femmes & nos enfans, si par un attentat dont l'idée seule me fait fremir, nous allions vous perdre ?

Le Roi d'Ormuz se sentit émeu au discours de ce perfide Visir dont il voyoit couler les larmes seduisantes, tu as raison, lui dit-il, examine toi-même les demarches de cet homme, & s'il y en a quelques-unes qui te paroissent équivoques, fais-le sur le champ conduire à la Tour où l'on enferme les prisonniers d'Estat : c'étoit justement ce que demandoit

le

le Visir. Il rendit en peu de jours la conduite du Philosophe si odieuse, que je reçûs ordre de la bouche du Roy d'aller l'arrêter ; j'executai ses commandemens avec ponctualité, & jamais homme ne fut plus indigné que mon prisonnier, lorsque je lui appris où je le conduisois, il s'imaginoit que le Roi le faisoit enfermer pour l'obliger à travailler au grand œuvre, mais il fut bien surpris quand le Visir l'aborda en le menaçant de lui faire souffrir les supplices les plus rigoureux, s'il ne lui communiquoit pas le secret de faire l'or. Les menaces & les tortures les plus cruelles ne purent ébranler le Philosophe ; & il fut intrepide au milieu des tourmens dont je ne pouvois estre spectateur sans fremir, comme j'estois commis à sa garde, continua Abdal-Moal ; je tâchois d'adoucir ses maux par tou-

toutes les consolations que je pouvois lui apporter, & la plûpart du tems j'executois assez mal les ordres du cruel Visir qui m'enjoignoit de ne lui pas laisser un moment de repos. Abdal-Moal, me dit un jour le Philosophe, je vois que vous avez pitié de l'estat où je suis, mon corps n'est qu'une playe; mes membres sont tous disloquez, mais est-il bien possible que ce soit par ordre du Roi que l'on me traite avec tant de cruauté? Ah! mon cher ami, je ne puis le croire, je n'atribuë mes malheurs qu'à l'insatiable avarice du Visir, mais vainement il employe la violence & les tourments, je me couperois plûtost la langue que de reveler à ce mõstre le moindre de mes secrets: Seigneur, repris-je aussi-tost, quoiqu'il y aille de ma vie à vous parler comme je vais faire, je suis trop sensible à vos maux pour n'y
pas

pas apporter remede si je le puis, dites-moi ce qu'il faut que je fasse, je suis prêt à l'executer : Abdal-Moal, me dit le Philosophe, procurez moi la liberté, vous le pouvez, soyez seur que je n'en serai point ingrat, mais comment fuir, repliquai-je ? Vous ne pouvez-vous soutenir sur vos jambes : qu'importe, me dit-il, je trouverai bien le moyen de vous suivre ; enfin après avoir concerté ensemble, voici de quelle maniere je travaillai à la liberté du Philosophe. J'avois un esclave à peu près de sa taille qui étoit tombé très-dangereusement malade, il mourut, je profitai de cette conjoncture, & ayant fait à son corps mort les mêmes playes qui étoient sur celui de mon prisonnier, j'enivrai les Gardes qui m'étoient subordonnez, & profitant de leur yvresse, je portai moi-même pendant la nuit le

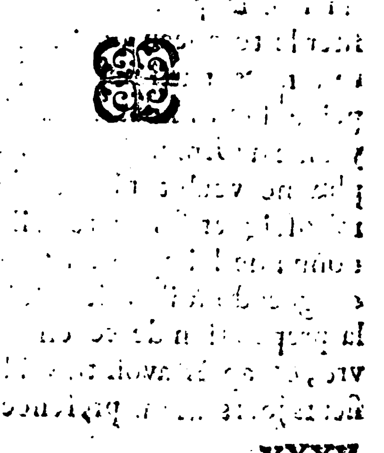
corps

corps de mon esclave dans la prison ; je le revetis des habits du Philosophe que je chargeai sur mes épaules & que j'apportai jusque chez moi, sans que qui que ce soit se fût apperçû du troc que je venois de faire. Comme les Gardes avoient tous fait la débauche, & que j'étois presumé l'avoir faite avec eux, nous n'entrâmes le lendemain que fort tard dans le cachot de notre prisonnier ; je feignis de croire qu'il dormoit, & le poussant rudement du pied comme pour l'éveiller, je parus d'une surprise extrême de le trouver mort, j'en envoyai sur le champ avertir le Visir, il se transporta dans la prison sans perdre un moment, & après avoir jetté les yeux sur ce miserable corps defiguré & tout couvert de playes, qu'il prit pour celui du Philosophe, il parut très-mortifié d'avoir par sa cruauté perdu l'oc-

casion d'apprendre les secrets de son prisonnier, mais comme il n'y paroissoit pas de remede, il se consola & courut apprendre au Roi la mort de ce grand homme en lui faisant accroire qu'il s'étoit cassé la teste contre les murailles de sa prison, pour éviter le châtiment de ses crimes.

Pendant que le Visir regretoit la perte du Philosophe, je le faisois panser dans un apartement secret de ma maison, où il ne cessoit de me remercier de lui avoir sauvé la vie; au bout de huit ou dix jours qu'il eut un peu repris ses forces, Abdal-Moal, me dit-il en m'embrassant tendrement, ce que je n'ai jamais voulu accorder au Visir dás les tortures les plus cruelles, je le ferai pour vous dans peu, vous serés du nombre des adeptes, mais profitez de la faute que j'ai faite en me produisant trop à la Cour du Roy d'Ormuz, & comme ni

vous ni moi ne sommes pas trop en sûreté dans ces lieux, achetez un Chameau sur lequel vous me ferez mettre, dans un berceau couvert pareil à celui où l'on enferme les femmes en voyage, j'en prendrai les habits, & vous feindrez que nous allons ensemble en pelerinage à la Meque.



XXXV. SOIRÉE.

Suite des avantures d'Ab-dal Moal.

J'Executai les volontez du Philosophe, tout fut prest au bout de huit jours, & ayant obtenu du Roi la permission d'aller visiter le tombeau du St. Prophete, nous partîmes aussitost : à peine fûmes-nous hors du Royaume d'Ormuz que le Philosophe ne voulut plus differer de m'enseigner ses secrets; il m'ordonna de lui apporter toutes les drogues dont il avoit besoin pour la preparation de ce chef-d'œuvre, & aprés avoir travaillé plusieurs jours en ma presence sur la veri-

veritable matiere que si peu de gens connoissent, il me convainquit que dans le mercure (a) des Philosophes, sont renfermez les quatre élements, quoique lui-même ne soit pas un élement; que c'est un esprit, qu'il est neanmoins revêtu d'un corps; qu'il est masle & fait l'office de femme, que c'est un enfant, & qu'il porte les armes d'un homme, que c'est un venin des plus subtils, & qu'il guerit la lepre la plus enracinée; qu'il est la vie, qu'il tue neanmoins toute chose; qu'il est Roy, qu'un autre possede son Royaume, qu'il s'enfuit au feu, & que le feu est tiré de lui, que c'est une eau, mais que cette eau ne moüille pas, qu'il est

(a) Ces discours misterieux & intelligibles sont la plûpart du temps dans la bouche de ceux qui pretendent avoir le secret de la pierre philosophale.

eſt air enfin & qu'il vit cependant de l'eau.

Voilà, pourſuivit Ab-dal-Moal, ce que le Philoſophe me démontra ſi viſiblement qu'en peu d'heures, je compris tout le ſecret du grand œuvre, & je fis des operations ſi miraculeuſes que j'avois moi-même peine à les croire: la tranſmutation des métaux étoit la moindre de ces merveilles; la medecine univerſelle, & l'Elixir de vie, c'eſt à-dire, l'eau de Jouvence dont il m'apprit la compoſition, eſtoient bien d'un autre merite: que vous dirai-je, bon Derviche, je ne quittai point ce grand homme tant qu'il vêcut. Quoique l'Elixir de ſanté lui eût rendu toute la vigueur d'un jeune homme, il étoit tellement reſté eſtropié de tous ſes membres par la cruelle torture que lui avoit fait donner le Viſir, qu'il s'ennuya bien-tôt de

la vie languiſſante qu'il menoit & ne prenant plus de ce beaume ſi ſalutaire, il ceſſa de vivre au bout de dix ou douze ans, parce qu'il le voulut bien, & par ſa mort il me laiſſa accablé de la douleur la plus vive.

Avec quelque naïveté & de quelque air de verité qu'Abdal-Moal m'eût raconté cette partie de ſes avantures, j'avois peine à y ajoûter foi, continua le Mandarin Fum-Hoam ; quoi il eſt poſſible, lui dis-je, qu'avec le ſecours de votre Elixir, vous ayez pû compter un ſiecle ? Je vous avouë que je ſerois curieux de voir cette experience ; il eſt facile de vous contenter, reprit Abdal-Moal ; ſi vous avez dans ce Couvent quelqu'animal caſſé de vieilleſſe, je le rajeunirai en votre preſence : nous avons, pourſuivis-je, un Aſne qui peut à peine ſe ſoutenir : par un principe de

charité on le nourrit ici depuis deux ans sans qu'il travaille, parce qu'il y en a plus de vingt qu'il est dans la maison, faites sur lui cette épreuve si singuliere. Je le veux bien, dit Abdal Moal; nous descendimes alors dans l'Ecurie, ajoûta le Mandarin, il lui fit avaller dans un verre d'eau dix ou douze goutes de son Elixir, je fermai bien la porte dont je pris la clef, & nous retournâmes à ma chambre, où après une legere collation je priai Abdal Moal de continuer le recit de ses avantures, ce qu'il fit ainsi.

Je donnai à la douleur les premiers jours, après lesquels je perdis mon cher Philosophe, je me proposai ensuite de voyager en faisant de l'or à mesure que j'en aurois besoin, & aprés avoir traversé differens Pays, j'arrivai à Damas, (a) où je trouvai le peuple

(a) Ville grande & bien située proche

ple dans une extrême consternation : le Sultan qui y regnoit venoit de mourir sans enfans d'une fievre maligne, & la Reine son épouse à qui appartenoit le Trosne étoit à l'extrêmité de la même maladie ; les Medecins avoient employé vainement tous leurs remedes, & l'Ange (a) à vingt mains alloit s'emparer de son ame, lorsque je demandai qu'il me fût permis de voir Sa Majesté : comme l'on comptoit qu'il n'y avoit plus d'esperance de lui rendre la vie, on n'hesita pas à m'introduire dans son appartement ; & ayant obtenu la permission de lui faire avaller quelques goutes de mon Elixir, il fit un effet si prompt

du Mont-Liban, ses raisins & ses prunes, ses eaux de senteur, & l'acier qu'on y travaille en perfection, y font faire un grand commerce à ses habitans.

(a) L'Ange de la mort.

prompt que la Reine qui estoit environnée des horreurs de la mort, vit en un moment se dissiper les nuages qui entouroient son lit : sa vûë d'égarée qu'elle estoit devint tranquille, elle reconnut toutes ses femmes, & ses Medecins, & ayant appris que c'estoit à moi à qui elle avoit obligation de la vie, elle me presenta sa main à baiser ; faveur inoüie jusqu'alors, & qui fit croire qu'elle ne borneroit pas là sa reconnoissance ; une heure aprés je lui donnay une seconde dose de mon remede, & je vis avec une joye extrême qu'il chassa entierement la maglinité de la fievre, que son poux commença à se regler, & qu'au bout de quatre jours elle fut dans une santé parfaite.

XXXVI.



XXXVI. SOIRE'E.

Suite des avantures d'Ab-dal-Moal.

J'Estois regardé dans la Ville de Damas avec admiration, & la Reine m'ayant engagé par les caresses les plus touchantes à lui declarer qui j'étois, & quelle étoit la nature de mon remede, je ne pus refuser de satisfaire sa curiosité, quoique j'eusse toûjours devant mes yeux l'avanture de mon Philosophe : mais heureusement il en arriva tout autrement, elle n'eut pas plutôt esté instruite de mes talents, qu'elle resolut de ne pas laisser échaper l'occasion de rendre son Royaume le plus flo-

rissant de toute la Sirie : comme elle estoit jeune & parfaitement belle, elle ne douta point qu'elle ne me touchât le cœur si elle vouloit s'en donner la peine; en effet je fus si penetré de ses bontez, & ses charmes firent une telle impression sur mon ame, qu'elle ne fut pas long temps sans s'en appercevoir; que vous dirai-je, bon Dervische; Elle me couronna Roi de Damas; & malgré l'envie de quelques principaux Seigneurs de son Royaume, je sçûs me maintenir sur le Trône, & m'y faire aimer de mes Sujets : comme j'étois le maistre de tous les Trésors du monde, puisque l'or croissoit dans mes mains, & que je pouvois en faire tous les jours sans crainte, je remis au peuple tous les impôts dont il étoit chargé, je comblai de presents les Seigneurs, j'enrichis le peuple, j'ornai la Ville de Damas d'Edi-

fices

fices, & de Mosquées superbes, & je me fis autant craindre des ennemis de l'Estat, qu'adorer de mes peuples qui n'avoient jamais esté si heureux que sous mon Regne.

Je vivois content avec la Reine sans vieillir l'un & l'autre par le moyen de mon Elixir; & je vis renouveller tout mon Royaume de Sujets sans craindre le même sort par maladie; la Reine étoit parfaitement belle, & il y avoit plus de quatre-vingt ans que je l'aimois, sans lui faire aucune infidelité, lorsqu'un jour m'estant égaré à la chasse à quelques lieuës de Damas, je me trouvai au pied du Mont Liban seul, & abbattu d'une soif pressante : j'apperçûs une petite maison assez basse & y étant arrivé, je mis pied à terre, j'attachai mon Cheval à la porte, & l'ayant ensuite poussée, j'apperçûs le maistre de ce logis dans

ſa cour aſſis à l'ombre d'un gros arbre avec ſa femme & trois de leurs enfans, dont deux fils paroiſſoient âgez d'environ vingt ans, & une fille à peu près de quinze : ſitoſt que je parus, la mere & la fille ſe ſauverent dans l'appartement ſecret du logis ; alors ayant demandé de l'eau fraiche pour éteindre l'ardeur qui me brûloit les entrailles, un des fils de la maiſon me regarda fixement, il ſe jetta enſuite la face contre terre, & la baiſant avec reſpect ; Dieu eſt grand, s'écria-t-il, nous ſommes maintenant à l'ombre du Roy des Rois, humilions-nous devant le Sultan de Damas qui nous honnore de ſa preſence.

A ce nom de Sultan, le pere qui étoit homme d'eſprit conçût tout d'un coup de grandes eſperances de ſa fortune ; quoy le Sultan eſt ici, s'écria-t-il ? Loüange au Prophete, nous ſçaurons bien-

tost si c'est là veritablement notre illustre Monarque, car au moins il m'accordera la grace de ma fille : & quel crime a donc commis ta fille, lui demandai-je tout étonné ? Quel crime, repliqua le Pere ? Elle ose aimer l'auguste Sultan que Dieu conserve, & cependant elle a la force de fuir devant lui ; depuis quelques jours elle a vû dans ces plaines le soutien du monde ; & le cœur de cette jeune audacieuse a eu la hardiesse de s'élever jusqu'à la majesté du Roi des Rois.

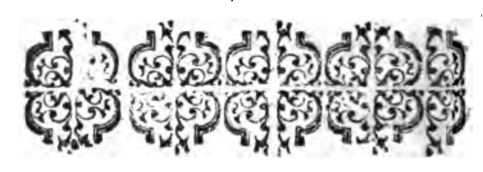
Comme j'avois un fond de clemence pour de pareils crimes, continua Abdal Moal, je me mis à sourire, je lui ordonnai ensuite d'appeller sa femme & sa fille, & je ne les eus pas plûtost vûës de près, que je fus ébloüi par les charmes de la belle Doulzagar, (c'étoit le nom de cette jeune paysanne) Bienheureuses

 es-

esclaves, leur cria ce bon homme, maintenant votre pauvre cabane est devenue le magnifique pavillon du Roy des nations ; la voilà qui est de même élevation que le Ciel, & qui égale aujourd'hui la sublime porte du Seigneur. Que Doulzagar montre les plus secrets (*a*) appartenents du logis à l'appuy des Monarques. La mere & la fille tremblantes, & partagées entre la veneration & la pudeur, se tenoient la tête baissée, la charmante Doulzagar sur tout frappée des grandes idées que son pere lui donnoit, paroissoit éperduë de se voir devant moi ; je m'imaginois lui voir se demander qu'étoit devenuë cette austere vertu des filles de l'Orient, qui perpetuellement detachées du

(*a*) Ce qui suivant nos mœurs paroitroit une infamie, est regardé d'un autre sens dans l'Orient ; ces peuples se croyent très-honnorez de fournir des femmes à leurs Sultans.

commerce des hommes frémiſſent ſeulement quand un particulier les aborde, immobile elle ne ſongeoit pas à retirer ſa belle main que je tenois entre les miennes, & la ſoif me preſſant toûjours, j'entrai avec elle dans un verger de ceriſiers dont le fruit m'offroit de quoi me rafraichir agréablement, pendant que le reſte de ſa famille demeura dans la cour.



XXXVII. SOIRE'E.

Suite des avantures d'Ab dal Moal.

LEs branches des Arbres descédoient si bas que nous n'avions pas besoin de persóne pour nous aider à cueïllir des cerises : ce fut dans ce lieu delicieux que je satisfis aux intentions de ce bon vieillard, & si je me rafraichis en mangeant de ces fruits, j'allumai d'un autre costé dans mon cœur une flamme si vive pour la belle Doulzagar, que je ne pouvois me resoudre à la quitter, quoique j'eusse passé plus de deux heures seul avec elle.

Cependant la nuit approchoit, & entendant le bruit d'une partie des chasseurs qui me cherchoiét, je fis appeller deux de mes plus chers Eunuques à qui je laissai le soin de cette charmáte personne, & après avoir donné à la mere une bourse d'or très-pesante, que je portois ordinairement à l'arçon de mon Cheval: j'écrivis sur mes tablettes un ordre à mon grand Tresorier de compter au pere de ma maitresse cent mille pieces d'or, & je les lui remis entre les mains;ce bon homme comblé de joye se prosterna aussitost devant moi;le jour d'aujourd'hui est notre jour, s'écria-t-il, & mon Roy que le Ciel puisse toûjours maintenir en santé, & victorieux de ses ennemis, l'invincible Sultan de Damas, me laisse assurément un petit fils qui fera un jour la felicité de la nation du Prophete : que le Seigneur de l'Alcoran fortifie & be-

benisse mes esperances! J'embrassai en riant ce bon vieillard, & lui ayant ordonné ainsi qu'à toute sa famille, de tenir cette avanture secrette, afin d'en assurer mieux les suites ; j'ordonnai aux deux Eunuques, seuls depositaires de mon cœur, de faire changer tous les jours de demeure à Doulzagar, afin que la Reine ne s'apperçût pas de mes nouvelles amours.

Tantost cette belle se trouvoit par mes ordres dans quelque cabane de paysan, une autrefois sous un bosquet dont l'ombrage nous cachoit au rayons du Soleil le plus ardent, souvent dans quelques-unes de ces grottes qui sont au pied du Mont Liban, & ce cõmerce dura plus de trois mois, sans que la Reine en eut le moindre soupçon ; je connoissois sa delicatesse & sa sensibilité peu accoûtumée au partage de mon cœur depuis un si long-temps que,

nous étions ensemble : cette decouverte l'auroit fait mourir de douleur, avec d'autant plus de raison que de notre mariage, nous n'avions point d'enfant: cepédant mes chasses trop frequentes l'allarmerent, elle mit des espions en Campagne qui ayant enfin penetré dás mes secrets l'animerent de la plus cruelle jalousie ; j'en voyois tous les mouvements sur son visage sans paroistre m'en appercevoir, & je voulois un jour lui faire quelques caresses, pour éloigner les idées de tristesse qui lui environnoient le cœur, lorsque me repoussant avec un peu de dépit, vous vous trompez, Seigneur, me dit elle, vous croyez apparamment estre auprès de votre nouvelle maistresse, c'est elle aujourd'hui qui vous possede tout entier, & pour vous faire voir que je suis bien instruite de vos demarches, vous devez vous

trou-

trouver demain avec elle dans les Fauxbourgs de Damas ; il n'y a point de femme à ma place qui n'eût gardé le silence pour aller vous surprendre, mais cet éclaircissement m'auroit apprêté trop de supplices ; il vaut mieux que par une maxime toute nouvelle je declare moi-même à mon Roy les parties qu'il fait contre mon repos ; au moins je preparerai peut-être sa prudence à les rompre de bonne heure, & par là je m'épargnerai la douleur que j'aurois à le convaincre d'infidelité. Alors jettant les yeux au Ciel, ô saint Prophete, ô Envoyé de Dieu, poursuivit-elle ; garde le Souverain Sultan de la malice des hommes. Ce n'est peut-être pas lui qui agit maintenant contre la foy qu'il ma donnée, il est au nombre des justes, ce sont de vils esclaves de sa suite qui alterent son cœur, & qui l'animent contre

moi ; mais s'ils sont coupables de cette trahison, l'enfer leur servira de lit, & le feu sera leur couverture.

Je fus vivement touché de ces reproches, continua Abdal Moal, & s'il avoit été en mon pouvoir de rendre la tranquillité à la Reine en quittant Doulzagar, je l'aurois fait, mais cet amour avoit pris trop d'empire sur mon ame, je fis de mon mieux pour rassurer l'esprit de mon épouse, & chágeant le lieu du rendez-vous, j'ordonnai à Azouf l'un des deux Eunuques que j'avois laissé auprès de ma maistresse, de me l'amener le troisieme jour d'après cette conversation dans une grotte assez enfoncée dans la forest des Cedres, je m'étois déja rendu au lieu marqué où j'attendois Doulzagar avec impatience, lorsque la Reine changeant apparament de resolution, & avertie peut-estre

par

par ses espions, resolut de me surprendre; suivie de ses Eunuques elle se trouva à l'endroit de la forest, que j'avois choisi pour le rendez-vous des veneurs & des chiens; mais comme à moitié chemin l'air s'obscurcit extraordinairement, que les éclairs & le tonnerre formerent un orage des plus terribles que l'on eut vû depuis long-temps; cela obligea les Eunuques de conduire la litiere justement sous des arbres épais; à l'entrée de la grotte où j'attendois Goulzagar, & où fatigué de la chasse je m'étois endormi sur un espece de siége que la nature avoit taillé dans le roc, & qu'un de mes Eunuques qui étoit à mes pieds, avoit jonché d'herbes & de feüillages.

Cõme la Reine en ce moment apprit par quelques Eunuques qu'elle avoit detachez, qu'on ne me trouvoit pas, sa douleur redoubla

doubla. En quel endroit croyez-vous que ce ſoit le Sultan ? dit-elle à une de ſes femmes, helas, ſi les ſimples plaiſirs de la chaſſe ont été capables de lui faire mille fois braver le mauvais temps, les plaiſirs qu'il promet avec ma rivale lui feront expoſer aujourd'huy ſa vie ſans ſe reſſouvenir combien elle m'eſt chere ; à l'heure que je parle il eſt peut-être entre les bras de ſa maiſtreſſe, mais un jour viendra que je l'y ſurprendrai ; helas quand viendra-t-il ce jour fortuné ? J'en ſuis encore bien éloignée.

XXXVIII. SOIRE'E.

Suite des Avantures d'Abdal-Moal.

PEndant que la Reine se tourmentoit ainsi, le fidele Azouf autant pour garentir Doulzagat de l'orage que pour soulager mes impatiences, menoit cette belle en croupe, & faisoit diligence pour gagner la grotte où j'étois; mais malheureusemét son cheval s'étant deferré, & blessé au pied, il apperçût à cinq cens pas de la grotte une troupe d'Eunuques de la Reine. Dans la triste situation où il estoit, il ne pouvoit lui rien arriver de plus facheux que d'être trouvé en ces lieux avec une fille inconnuë aussi belle que Doul-

zagar; le parti qu'il prit fut de dire à cette charmante personne de se cacher sous des brossailles, & lui ayant fait sa leçon, en cas que par malheur elle tõbât entre les mains de la Reine, il s'éloigna de ces lieux, où la mauvaise fortune de ma maitresse permit que les Eunuques la trouverent & la conduisirent à leur maîtresse; la Reine étõnée de la beauté extraordinaire de Doulzagar; de la propreté extrême de ses habits, & inquiete de la trouver dans un lieu si suspect, se mit aussitost dans l'esprit mille ombrages, & lui demanda avec hauteur qui elle étoit, & ce qu'elle faisoit ainsi seule dans des lieux aussi écartez; helas, Madame, lui répondit-elle, en feignant de ne la pas connoître, j'allois à Damas implorer la protection de la Reine contre quelques Guebres [a] refugiez

(a) Les Guebres sont les anciens Pers-

dans ces Mõtagnes, chez lesquels j'ai été élevée, quoique je sois de race Musulmane. Ils m'ont enlevée à l'âge de six ans dans un Village à trois lieuës d'ici, sans que j'aye pû jusqu'à present rejoindre mes parents, dont même j'ai oublié le nom ; mais rebutée de leur religion je m'éloignois de la compagnie de ces idolâtres pour rentrer dans la loy du Saint Prophete, puisqu'il n'y a point de Dieu que Dieu : sauvez-moi donc, Madame, de ces adorateurs du feu qui ne manqueront pas de me sacrifier à leur idole, si j'ai le malheur de retomber entre leurs mains, accordez-moi vostre protection auprès de la Reine, & faites que le Prophete m'écrive au nombre de ceux qui ont cherché la veritable lumiere : une voix secrette m'a touché le cœur, elle m'a dit, le Sultan est l'appui de

la

la religion, elle te delivrera des persecutions de tes ravisseurs, & remettra une ame innocente & pure dans la voye du Ciel.

La Reine qui se piquoit de pieté, & qui se vit attaquée par un foible où elle ne s'attendoit point, ne bannit pourtant pas entierement ses soupçons, elle eut même un secret dépit de ce qu'un interest de Religion venoit à la traverse pour donner des liens à sa jalousie, & rien n'étoit encore decidé dans son cœur de favorable ou de sinistre pour Doulzagar, lorsqu'Azouf qui de loin avoit veu enlever cette belle personne, prest à perir s'il le falloit pour mes interests, & pour le salut de ma maitresse, s'approcha des Eunuques de la Reine, & leur cria de loin qu'ils se retirassent, ou se missent dans le respect, parce que l'invincible Sultan de Damas approchoit; à ces mots la

Reine craignant que je ne visse cette nouvelle proselite, ordonna au plus fidele de ses esclaves de la prendre en croupe, & de la conduire dans le vieux serail de Damas, pendant qu'elle alloit au devant de moi; cet ordre qui fit fremir Doulzagar s'executoit lorsqu'en passant devant la grotte où elle sçavoit bien que j'étois, elle se laissa glisser en bas du cheval & feignant de s'être blessée rudemēt à la jambe, elle fit des cris si perçans que l'Eunuque qui étoit à mes pieds y accourut promptement par mon ordre, il fut dans une surprise sans égale de trouver cette belle personne entre les bras d'un autre que d'Azouf; & mettant le sabre à la main sans balancer, il menace cet esclave de lui abbatre la teste, s'il faisoit la moindre resistance; il lui dit que j'étois dans cette grotte, que c'étoit par mon ordre qu'il

qu'il agissoit, & que la moindre resistance qu'il feroit lui coûteroit la vie.

L'Eunuque de la Reine obeït, & après m'avoir amené ma chere maitresse, ils se retirerent l'un & l'autre tenant le cheval par la bride dans un recoin de la grotte pour me laisser en liberté: ravi de posseder l'adorable Doulzagar, je ne m'embarassois guere du reste des mortels, & je me preparois à parler en maitre à la Reine, si elle s'avisoit de paroistre pour troubler mes plaisirs, mais helas, qu'ils durerent peu!

Abdal-Moal, poursuivit le Mandarin, ne put en ce moment retenir ses larmes, il continua cependant ainsi le recit de ses avantures.

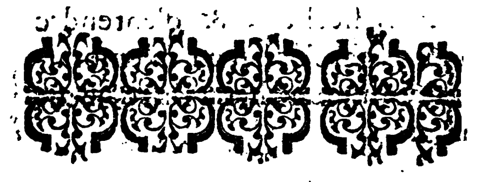
La Reine toute fiere d'avoir en sa puissance la belle Doulzagar, s'applaudissoit de cette bonne fortune, mais pendant que pour

me joindre elle s'éloignoit de la grotte sous la conduite d'Azouf, un nouvel orage qui creva sur sa teste l'obligea de regagner les arbres de dessous lesquels elle sortoit, & comme le tonnerre étoit effroyable, elle se preparoit à entrer dans ma grotte, lorsqu'une de ses femmes la retenant par sa robe lui representa le dãger qu'il y avoit de s'exposer dans un lieu qui pouvoit servir de retraite à quelque beste feroce ; & lui conseilla de faire du moins visiter cette caverne par ses esclaves avãt que d'y entrer ; vous avez raison, lui dit la Reine, mais sans leur donner cette peine, ils n'ont qu'à tirer leurs fleches de toutes parts dans la grotte ; ces ordres furent executez sur le champ, plus de soixante esclaves débanderent leurs arcs en même temps de tous côtez, & je fus dans une surprise extrême de me sentir percer

de

de trois fleches, & d'entendre Doulzagar s'écrier en m'embrassant, ah mon cher Prince, je me meurs!





XXXIX. SOIREE.

Conclusion des avantures d'Ab.dal-Moal.

AUx cris de cette belle Personne mourante, & aux miens, poursuivit Abdal-Moal, la Reine fit promptement retirer ses gens: & son esclave & le mien qui étoient pareillement blessez, ayant crié que le Sultan de Damas étoit dans cette grotte, une pasle froideur s'empara du cœur de cette Princesse, & elle tomba évanoüie en ordonnant que l'on courût promptement à mon secours : helas, bon Derviche, l'on me trouva tout en sang ; mais plût au Ciel que les blessures de

zagar n'eussent pas été plus dangereuses que les miennes ! Cette adorable personne entre plusieurs fleches dont elle avoit été frapée en avoit reçûë une qui lui avoit percé le cœur: je me livrai au desespoir le plus violent en la voïant en cet état; quoique blessé je mis la main à mon Sabre, je fis un massacre horrible de ces malheureux esclaves qui n'étoient criminels que d'avoir executé les ordres de la Reine, & dans ma premiere fureur je fus tenté de lui abatre la teste & de me poignarder ensuite, mais je n'eus pas la force d'executer de si cruels projets, je tombai de foiblesse, & mes Eunuques m'ayant mis dans la Litiere de la Reine on me ramena à Damas: mes Chirurgiens aïant alors arraché les fleches qui me perçoient le corps, & dont les blessures n'étoient pas mortelles, je me laissai panser comme

ils le jugerent à propos sans vouloir employer les remedes infaillibles que je possedois, tant la vie m'étoit devenuë à charge.

La Reine n'osoit se presenter devant moi, elle donna à ma douleur tout le tems qu'elle crut devoir lui donner; mais enfin ayant paru au chevet de mon lit au bout de quinze jours je ne pus soûtenir ses regards sans fremir, ah, Madame, lui dis-je, voilà à quoi m'expose votre funeste jalousie; mais plût au Ciel que j'eusse eu le même sort que Doulzagar, je m'estimerois plus heureux que je ne suis. Si vous m'avez élevé sur le Trône, j'ai rendu votre Royaume si florissant que cela m'a acquité en quelque façon des obligations que je vous ai sur cet article. Vous n'avez pas eu intention, à ce que je crois, de procurer la mort à votre rivale, mais en a-t-elle moins perdu le jour, &

n'eſt-ce pas à vos inquiétudes que je dois attribuer ſa perte ? Il eſt vrai, Seigneur, reprit la Reine fondant en larmes, je merite ces juſtes reproches, accoutumée depuis tant d'années à poſſeder ſeule vôtre cœur, je ne pouvois me reſoudre à le partager avec une autre; mais pourquoi n'avez-vous pas agi en maître ? Pourquoi ne m'avez-vous pas declaré nétemẽt vos intentions ? J'en aurois gemi, mais je me ſerois ſoumiſe à vos volontez, & Doulzagar vivroit encore ; ah, Seigneur, oubliez pourtant que je ſois la cauſe innocente de ſa mort, pardonnez-moi un crime involontaire que j'expierois de tout mon ſang, ſi je pouvois par-là vous rendre une perſonne qui vous étoit ſi chere, & ne me regardez plus avec des yeux irritez qui empoiſonnent toute la douceur de ma vie, je ne repondis à la Reine, continua

Abdal-Moal, que par des larmes que je donnois à la memoire de ma maîtresse à qui je fis dresser un tombeau superbe, foible ressource à ma douleur, & qui n'a jamais pu la diminuer. Livré à la plus noire melancolie, je n'ai pu depuis ce temps goûter aucun plaisir, & la Reine au desespoir de voir mon indifference pour elle s'est abandonnée à une douleur si amere (sans vouloir prolonger ses jours) qu'elle y a succombé. Après tant de pertes la vie me devint odieuse sur le Trone, j'enviai mille fois l'état d'un simple particulier, & après avoir pris une ferme resolution, j'assemblai les grands de Damas, j'abdiquai le Trône en leur presence & les priai de se choisir un Monarque digne d'eux; ils ne voulurent jamais le faire; vous estes notre pere, me dirent-ils en fondant en larmes, pourquoi voulez-vous

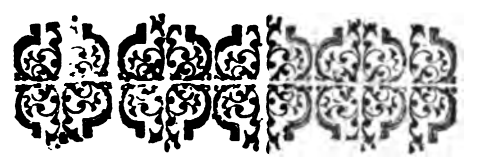
nous

nous quiter? Je ne me laissai point ébranler par leurs prieres & par leurs pleurs, quoique j'y fusse très-sensible ; & tout ce que je pus leur accorder, ce fut de leur nommer un Vice-Roy pendant six années, qui cependant deviendroit leur Monarque legitime, s'ils n'avoient pas de mes nouvelles après ce terme. Helas, il y en a plus de vingt-sept que je les ai quitez, & que je parcours le monde sans fixer ma demeure dans aucun endroit, soutenu par une espece de Philosophie qui m'aide à suporter l'amertume qui est repandue sur mes jours, je méprise les grandeurs & le Trône, mais je n'en suis pas moins foible au fond du cœur. Ainsi, bon Derviche, j'avois raison de vous dire que votre vie tranquile est preferable à celle que j'ai menée jusqu'à present ; & que je ne me sens pas assez de vertu pour l'embrasser,

P 4 puis-

puisque plus de trente ans n'ont pû me guerir de la perte que j'ai faite de ma chere Doulzagar que je regretteray jusqu'au tombeau.

*



Suite des Avantures du Derviche Aßirkan.

A Peine, continua le Mandarin Fum Hoam, Abdal-Moal eut achevé le recit de ses Avantures que nous entendîmes mon Asne braire d'un ton à me faire croire que l'Elixir avoit fait son operation, nous descendîmes promptement à l'écurie, & je fus dans une surprise sans égale de ne plus le reconnoître tant je le trouvai changé; au lieu qu'auparavant sa peau étoit aussi raze que si elle eût déja servi à faire un Tambour, je la vis couverte d'un poil fin comme de la soye, ses yeux qui, quelques heures auparavant paroissoient presque éteints, étoient

 d'une

d'une vivacité surprenante; enfin il n'y avoit aucun lieu de douter que mon Asne ne fût veritablement rajeuni. Hé bien, me dit alors Abdal Moal, cela suffit il, pour satisfaire votre incredulité? Ah, Seigneur, lui repondis-je, je ne suis que trop convaincu de la bonté de vos secrets, je n'avois pas même besoin de cette épreuve pour y ajouter foy, le seul recit de vos Avantures me suffisoit, & elles m'ont paru aussi interessantes que singulieres: cela est très-poli, reprit Abdal Moal, & je sçavois bien que votre phisionomie m'étoit un sçur garand de votre probité, car vous êtes le seul, excepté la Reine de Damas, en qui j'aye eu tant de confiance; l'exemple du Philosophe mon maitre m'a appris à ne me pas fier legerement aux hommes, mais afin que vous soyez encore plus certain des faits que je vous ai

racontés, prenez ce papier dans lequel est la poudre pour faire de l'or, & ces deux petites phiolles; celle-cy rend la santé aux malades les plus desesperez, & l'autre se doit à bon droit appeller immortelle, puisqu'en la menageant sagement elle peut sufire à vivre plus d'un siecle, pourvû que l'on ne soit point surpris par quelqu'un de ces accidents imprévûs contre lesquels il n'y a point de remede.

XXXX. SOIRE'E.

Suite des Avantures du Dervische Assirkan.

ABdal-Moal, après m'avoit fait ces presens si précieux, me quitta malgré les efforts que je fis pour le retenir : je le reconduisis jusqu'à la porte du Couvent, & l'ayant vû se mêler dans la foule du peuple qui étoit assez souvent devant notre maison, je le perdis de vûe pour toujours.

Avec le papier, & les bouteilles que m'avoient laissé Abdal-Moal, je me crus plus riche que le Roi de Candahar. Pour faire l'épreuve de son Elixir de Jouvence, j'en

j'en avalai quelques goutes en me couchant, & le lendemain m'étant levé à la pointe du jour, je me trouvai ne paroiſtre pas plus de vingt ans quoique j'aprochaſſe de cinquante: ſi je fus charmé de cette operation, d'un autre côté l'inquietude me prit que cette nouveauté ne fît parler nos Derviches, qu'on ne me deſtituât de la ſuperiorité que j'avois dans le Couvent, & que cela ne parvint aux oreilles du Roi: j'aurai peut-être le ſort du maître d'Abdal-Moal, me dis-je alors, fuyons de ces lieux. A peine eus-je pris ma reſolution, que me chargeant de quelques pieces d'argent du Couvent, je deſcendis à l'écurie, je montai ſur mon Aſne qui étoit des plus vigoureux, je ſortis avec les clefs que l'on avoit coûtume d'aporter tous les ſoirs dans ma chambre; & je marchai preſque toute la journée m'embaraſ-

sant fort peu de ce que l'on penseroit de mon absence au Couvent: j'entrai dans le premier Caravenserail que je trouvai, j'y achetai de-quoi vivre & de quoi nourrir mon Asne, j'y passai la nuit assez tranquillement, & le lendemain je me remis en route, après avoir quitté l'habit de Derviche.

Il est inutile, Madame, continua le Mandarin, que j'entre dans le detail de mon voyage, je ne vous en rapporterai que les faits principaux: un jour entre autres que j'arrivai à un Chasteau de plaisance du Roy de Zamorin, [a] j'allai me loger dans une des galleries exterieures du Palais; le Roy revenoit de la chasse, il fut surpris de la tranquillité avec laquelle j'établissois ma demeure pour cette nuit dans un lieu qui n'é-

(a) Ce Royaume est dans la presque Isle des Indes vers la pointe, & domine dans les Montagnes jusques vers Goa.

'estoit pas destiné pour servir de logement public, & m'ayant fait appeller: comment avez-vous assez peu de discernement me dit-il, pour ne pas distinguer un Palais tel que le mien, d'avec un Caravenserail? Sire lui repondis-je alors, que votre Majesté daigne souffrir que je lui demande une chose: Qui a logé premierement dans cet édifice quand il a été fini? ce sont mes ancêtres, repondit le Roy; après eux, qui est-ce qui y a habité? c'est mon pere, & après votre pere, repliquai-je, qui est-ce qui en a été le maître? Moi, repondit le Roi, & j'espere qu'après ma mort il passera à mes enfans; ah, Sire, repris-je, une maison qui change si souvent d'habitans est une Hostellerie & non pas un Palais, & c'est la raison pour laquelle les Persans n'ont point de nom pour en faire la difference; ils veulent par là faire compren-

dre aux hômes qu'ils ne sont que des voyageurs sur la terre & qu'ils arrivent les uns plûtost & les autres plus tard au même but qui est la mort.

Le Monarque à qui je tenois ces discours fut frappé de la verité qu'ils contenoient, vous avez raison me dit-il, & c'est avec un juste sujet qu'un de nos Poëtes a comparé fort élegament tous les hommes aux pieces qui servent à joüer aux Echets, les uns y joüent le rosle de Rois, de Reines, de Chevaliers, de Fous, & de simples pions, il y a entre eux une très-grande difference tant qu'ils sont en marche, mais quand la partie est finie, & que l'échiquier est fermé, on les met toutes pesle mesle dans une même boëte sans aucune distinction : la mort fait la même chose ; Rois, Empereurs, Marchands, Esclaves, Guerriers, gens de robe ou de finance, tous se trouvent alors é-

gaux, & ce ne seront que nos bonnes actions, & notre charité envers notre prochain qui nous donnera un jour quelque superiorité sur les autres : faisons donc toujours des actions louables, elles portent avec elles une satisfaction interieure dont les méchans ne jouissent jamais.

Le Roi rentrant alors dans son Palais m'ordonna de rester où j'étois, & m'envoya de quoi faire un très-bon repas, & plusieurs couvertures pour pouvoir y passer la nuit commodément; j'allai le lendemain remercier ce Monarque de ses bontez, & après avoir marché plusieurs jours sur mon Ane, j'arrivai un soir à (a) Negapatan où j'allai loger chez une bonne femme : après avoir mis mon Asne à l'écurie, comme il y avoit encore quelques heures de

(a) Ville de la Province de Coromandel sur le Golphe de Bengale.

jour, je resolus d'aller faire un tour par la Ville ; mais mes reveries m'ayant conduit dans un des Fauxbourgs, je m'éloignai tellement que la nuit me surprit dans la Campagne. Comme je me doutai bien que les portes de la Ville seroient fermées, je cherchai quelque endroit où je pusse me retirer en seureté ; après avoir cherché quelque temps, je parvins au pied d'une petite Montagne où je trouvai une espece de caverne, & y ayant apperçû à l'entrée au clair de la Lune un espece de niche, je montai dedans, & je me disposois à y passer la nuit tranquilement, lorsque je vis arriver une jeune fille d'une beauté achevée qui me parut n'y entrer qu'avec une extrême crainte ; une vieille femme courbée sous le poids des années marchoit derriere elle, &

lui prenant la main l'encourageoit à penetrer plus avant.

XXXXI. SOIRÉE.

Suite des avantures du Dervich Assirkum.

LA vieille qui tenoit à sa main une espéce de Lanterne sourde ne fut pas plûtost arrivée au milieu de la Caverne que tirant de son sein un petit cornet dans lequel elle souffla, elle repandit du côté de l'ouverture de la grotte une fumée ou pour mieux dire un nuage si épais qu'elle en boucha non seulement l'entrée aux yeux des hommes, mais encore à la Lune qui y repandoit une lumiere assez claire: Ce fut alors que la frayeur s'empara de tous mes

sens & que cette jeune fille qui l'accompagnoit se laissa tellemét saisir d'épouvente, qu'elle ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes ; que craignez-vous lui dit la vieille ? Lorsque vaincue par vos prieres j'ai entrepris de vous accorder ce que j'ai refusé à tât d'autres, devez-vous marquer ainsi de la crainte? Montrez-vous aussi hardie, ma chere fille, quand il s'agit d'obtenir ce que vous souhaitez que vous l'avez été à me le demander; bientost l'ingrat qui vous méprise accourera dans ces lieux, & vous l'allez voir à vos pieds vous supplier de lui accorder un regard favorable qui puisse rafraîchir son cœur : il me parut alors qu'à de si agreables promesses la jeune persōne reprit un peu ses esprits ; mais ma bonne mere, lui dit-elle, personne ne sçaura-t'il ce qui se passe ici ; & ne voyez-vous pas, lui dit la vieil-

le, l'obstacle que j'ai mis à cette porte, la terre s'ouvrant devant nous, fera plûtost voir le fond de ses abîmes que qui que ce soit entre ici contre mon gré ; alors se ceignant la teste de verveine & de ruë, elle se baissa à terre, & y forma quelques Caracteres avec un poignard, ensuite liant le poulce de la jeune fille avec du fil rouge, elle lui en tira du sang avec la pointe d'une éguille, & prononçant à haute voix des imprecations qui me faisoient trembler, elle ordonna à son compere de lui venir parler.

Je m'attendois, continua le Mandarin, à voir paroistre quelqu'affreux genie, & ma frayeur redoubloit à chaque conjuration de la vieille, lorsque je vis sortir de terre un monstre à peu près de la figure d'un Ours, il lescha d'abord les pieds de sa maitresse

avec beaucoup de soumission, & ensuite s'étant levé sur ses pattes de derriere, il lui murmura à l'oreille quelques mots mal articulez, & se dissipa aussitost en fumée, ainsi que la vapeur qui bouchoit l'entrée de la grotte. Ah ! je suis trahie, s'écria la vieille, il y a quelqu'un caché dans cette grote, mais il ne portera pas loin la punition de sa curiosité ; alors venant droit à moi, à peine m'eut-elle touché d'une baguete de Coudrier qu'elle tenoit à la main que je me trouvai transformé en Singe. Quel fut mon étonnement à un changement si extraordinaire ! Je me jettai à ses genoux que j'embrassai avec respect, je lui representai par mes gestes, que ma faute étoit involontaire, & voyant que je n'en pouvois rien obtenir, j'entrai dans une telle fureur, que sans faire attention aux suites qu'elle

pou-

pouvoit avoir je lui sautai au visage, je lui arrachai les deux yeux, & je me sauvai dans la Campagne.

Dans mon premier mouvement je me livrai à un si violent desespoir que je fus mille fois tenté de me casser la teste contre une pierre; mais ensuite mettant mon esperance au souverain Prophete, je gagnai l'arbre le plus prochain de la Ville, je me retirai sur ses branches jusqu'à la petite pointe du jour, & à peine l'aurore commença à paroistre, que passant par dessus les murs de Negapatan je parvins sans estre apperçu de qui que ce soit jusqu'à la maison de la vieille où j'avois laissé mon Asne & un espece de petit bissac dans lequel étoient les presents si precieux d'Abdal Moal. Je trouvai moyen par dessus le toit d'entrer dans la chambre qui m'étoit destinée, & m'étant jetté sur le

lit

lit j'attendis que l'on fût éveillé dans cette maison.

Quelques heures après, la bonne femme qui avoit bien voulu me loger, étant entrée dans ma chambre, fut bien étonnée de voir un Singe très-joli dormir aussi tranquillement, elle me fit bien des caresses & après y avoir repondu avec toute la reconnoissance possible, je pris mon bissac en sa presence, je le portai dans une petite Armoire que je fermai à clef, & la lui ayant remise en main je lui marquai, par mes petits gestes, qu'elle devoit en avoir grand soin ; sa surprise augmentoit à chaque instant ; & comme je la conduisis ensuite à l'Ecurie pour lui faire connoître que je lui recommandois mon Asne, elle commença à s'effrayer & à s'imaginer que j'étois un Magicien : mais ayant vû couler mes larmes, elle se douta bien que j'étois son

Hoste, & que j'avois été ainsi transformé par quelque malefice, alors elle me témoigna toute la douleur possible de me voir dans un état si pitoyable.





XXXXII. SOIRE'E.

Suite des Avantures du Derviche Aßirkan.

CEtte bonne femme n'avoit qu'une fille veuve, agée d'environ trente-cinq ans, & qui demeuroit dans une maison attenát de la sienne ; entre plusieurs jeunes enfans qui lui étoient restez de son mari, elle avoit une fille d'une rare beauté, elle me porta chez elle, & me donna à cette belle personne qui n'avoit guere plus de quinze ans, esperant par ce moyen dissiper l'extrême mélancolie dans laquelle j'étois ; mais je fus pendant les premiers jours

jours de ma metamorphose si peu sensible à toutes les attentions de cette bonne femme, que je repondis à peine aux caresses de l'aimable Gehun, c'est ainsi que se nommoit sa petite fille, d'ailleurs j'étois inquiet de mon bissac & étant retourné à quelques jours delà chez la vieille, je lui fis connoistre qu'elle me feroit plaisir de me le rendre, & qu'elle pouvoit vendre mon Asne, j'emportai donc mon bissac à ma nouvelle demeure, & après l'avoir serré dans un Grenier ou personne n'alloit, je me resolus de prendre mon mal en patience & d'attendre de la providence qu'il lui plût de me delivrer d'un état si miserable. Je vous ai deja dit, Madame, poursuivit le Mandarin; que Gehun étoit d'une beauté parfaite: comme elle me faisoit à tous moments mille caresses innocentes, il m'auroit été bien

difficile de ne pas concevoir pour elle une extrême tendresse : je passai plus d'un an dans cet état, & je ne m'apperçûs bien de la violence de mon amour, que lorsque je fus sur le point de perdre pour toûjours cette belle fille, qui tomba très-dangereusement malade, je ressentis une si violente douleur de la voir en proye aux maux les plus cuisants, que je fõdois en larmes au chevet de son lit, je lui tastois à tous moments le poux cõme si j'eusse été un habile Medecin, & voyant que malgré les remedes qu'on lui donnoit, elle empiroit tous les jours, je me ressouvins de mon Elixir, je courus au Grenier, & revenant auprès de mon aimable maîtresse, je pris un gobelet que je remplis d'eau, j'y versai plusieurs goutes de cette liqueur salutaire, & la lui ayant presentée, elle ne fit point de dif-

difficulté de la prendre de ma main. Gehun ressentit bien tost les effets d'un remede si merveilleux, il rétablit les humeurs dans leur équilibre, & répandant dans la masse du sang une onction balzamique, elle se trouva parfaitement guerie au bout de trois jours, & parut encore plus belle & plus fraîche qu'avant qu'elle tombât malade.

On ne peut être plus surprise que le furent la mere & la grande mere de ma charmante maîtresse dont j'éprouvois à tous moments la reconnoissance, elle s'étonnoit cependant quelquefois de la tendresse qu'elle ressentoit pour un Singe, sans en comprendre la cause ni l'origine, & m'ayant un jour consideré les ongles fort attentivement, elle remarqua qu'ils étoient couverts d'une pellicule que mes sẽblables n'ont pas coûtume d'avoir, elle en parla à sa

 mere,

mere, à qui ma vieille Hôtesse n'avoit point appris les soupçons qu'elle avoit de ma metamorphose, & cette femme s'en étant le lendemain entretenuë avec une Negresse qu'elle rencontra au marché, & lui ayant appris la guerison miraculeuse que j'avois procurée à sa fille, la Negresse lui temoigna un extrême desir de me voir : elle ne m'eut pas plûtost examiné avec attention que confirmant Gehun & sa mere dans la pensée que j'étois un homme, qui avoit éprouvé la colere de quelque celebre Magicienne, elle leur promit de me rendre ma premiere forme : c'est après demain le premier jour de la Lune, leur dit-elle, ayez soin de tenir en ces lieux une cuve pleine de lait de Chevres noires, & laissez-moi faire le reste, je vous réponds du succès de cette affaire.

Je

Je remerciai la Negresse par toutes les caresses dont j'étois capable, poursuit le Mandarin : je lui fis entendre que je la payerois bien de ses peines, & j'attendis, ainsi que Gehun, avec beaucoup d'impatience, que la nouvelle Lune voulût paroistre : les ordres de la Negresse furent executez ponctuellement, la cuve & le lait de Chevre se trouverent prêts à l'heure marquée, & cette femme ayant jetté dans le bain des herbes & des poudres qui nous étoient inconnuës, & m'ayant plongé trois fois dans la cuve jusques par dessus la teste, en prononçant des paroles barbares, je repris dans le moment ma nouvelle figure.

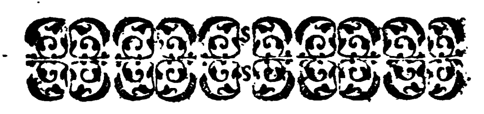
La modestie de Gehun n'avoit pas permis qu'elle fût présente à cette operation, elle avoit eu soin pendant ce tems de me preparer des habits qui avoient servi

à son pere, & m'en étant couvert au sortir du bain je me jettai aux pieds de la Negresse que je priai de revenir dans trois jours, & que j'assurai d'une recompense proportionnée au service qu'elle venoit de me rendre.

Gehun parut quand elle put le faire avec bienseance: quelle joye ne vis-je pas briller dans ses yeux, quand elle connut que je ne paroissois pas avoir plus de vingt-cinq ans, & que j'étois passablement bien fait! Belle Gehun, lui dis-je en presence de sa mere & de sa grande mere, refuserez vous à present l'offre d'un cœur qui vous adore, & puisque vous avez ressenti quelque tendresse pour moi, lorsque j'étois sous la figure d'un Singe, ne voudrez-vous pas bien la confirmer aujourd'hui que je suis en état d'y répondre? Je vous ai rendu la vie par une liqueur merveilleuse que peu de

gens

possedent, & j'ai assez de richesses pour contenter les cœurs les plus ambitieux : mais je serois bien fasché de ne devoir votre cœur qu'à la reconnoissance, ou à l'interest, c'est uniquement à l'amour que je voudrois en avoir l'obligation : Seigneur, me dit la mere de Gehun en m'embrassant, épargnez la pudeur de ma fille, un aveu tel que celui que vous lui demandez coûte trop à une jeune personne ; la noble rougeur qui lui couvre le visage marque assez la tendresse qu'elle ressent pour vous, & son silence vous marie avec elle : mais pour ne pas faire languir davantage deux amants dont l'union m'est si chere, je cours chez le Cady faire dresser le contract, & j'amenerai au plus tard dans une heure l'Iman qui doit vous lier ensemble.



XXXXIII. SOIRE'E.

Conclusion des Avantures du Derviche Assiakan.

JE ne sçavois comment exprimer ma joye & ma reconnoissance à la mere de ma chere Gehun, elle nous quitta, revint au bout du tems marqué avec le Cady, nous signâmes le Contract, l'Iman vint ensuite faire sa charge ; & après avoir fait un bon repas, on me laissa avec ma nouvelle épouse dans les bras de laquelle je trouvai mille douceurs, que je n'avois jamais goûtées étant Derviche ; le lendemain dès le matin, j'allai acheter trente livres de plomb que je con-

convertis en or : je fis present à la Negresse qui m'avoit rendu ma veritable forme, d'un lingot d'or qui pesoit plus de trois livres, j'envoyai vendre le reste à des Juifs, & je mis ma chere Gehun en état de faire comparaison avec les plus riches femmes de Negapatan, je passai avec elle des jours tranquiles dont jamais rien ne troubla la serenité ; nous eumes une nombreuse famille dont j'esperois par le moyen de mon Elixir voir l'établissement, mais il étoit écrit dans le Livre des destinées, que nous peririons tous en un même jour : il survint à Negapatan un tremblement de terre si horrible au moment que nous nous y attendions le moins que nous fûmes tous accablez par les materiaux d'une magnifique Mosquée, au pied de laquelle notre maison étoit située.

Voilà certainement des avantures bien bizarres, dit alors la

Reine de la Chine, & je les ai écoutées avec une extrême satisfaction, mais où passâtes-vous ensuite?





HISTOIRE

Du Prince Kader-Bilah.

J'Entrai, Madame, dit Fum-Hoam, dans le corps d'un jeune enfant au Royaume de Delli. (a) Quoique je fusse né dans une Pauvre Cabane de Laboureur, je n'en étois pas moins sorti d'un sang très-illustre, puisque mon pere qui étoit reduit dans cet état déplorable étoit fils du deffunt Roy de Tigré, (b) mais il faut monter un peu plus haut dans cette Histoire pour vous la rendre intelligible.

Mon ayeul appellé le Sultan Alfumi-Garbachi étant mort subitement

[a] Delli grande Ville sur la riviere de Gemini dans les Indes.

[b] Le principal Royaume des Abissins porte ce nom, il est situé près la Mer rouge.

bitement à l'âge de soixante ans, sans avoir nommé son successeur ainsi qu'il étoit d'usage ; de quarante six garçons & onze filles qu'il eut de differentes femmes, mon pere, appellé Abadaraman, étoit l'aîné, & celui pour lequel il avoit toûjours eu le plus d'affection ; mais comme il étoit allé porter la guerre chez nos ennemis au moment que le Roy mourut, quatre de ses freres se liguerent ensemble, s'emparerent du Trône, remplirent le Royaume de sang & de carnage, massacrerent tous leurs autres freres, & après plusieurs combats contre Abadaraman l'obligerent de se sauver pour éviter un pareil sort.

Ce Prince n'avoit pour lors avec lui que celle de ses femmes pour laquelle il avoit le plus d'affection ; il se retira avec elle au Royaume de Delli, & resolu d'y vivre inconnu & en homme pri-

vé, il acheta pour cet effet une petite terre qui, par le moyen de quelques Esclaves dont il fit emplete, servit à entretenir sa famille.

Je naquis donc de ce Prince qui me nomma Kader-Bilah, & à peine fus-je parvenu à l'âge de dix ans, que je m'adonnai à la Chasse avec une passion extraordinaire; mon corps dans ce violent exercice se fit si bien à la fatigue, qu'à dix-huit ans j'étois devenu si robuste, que j'affrontois les Lions, les Ours, les Tigres & les bêtes les plus feroces.

Un jour que j'étois assoupi auprès du feu, j'entendis mon pere qui me croyoit bien endormi, s'entretenir de ses malheurs avec ma mere, je connus alors avec une surprise extrême que je sortois d'un sang que la noblesse de mes actions n'avoit point dementi,

ti, & j'apris en même temps la cruauté de mes oncles dont mon pere n'avoit évité la fureur que par la fuite ; c'en fut assez pour me déterminer à porter mes pas vers le Royaume de Tigré, je partis sans en rien dire à mon pere, & après avoir traversé les Mers & essuyé mille perils dans ce voyage, j'arrivai à la Cour du Roy de Dafila, que j'appris estre en guerre avec Abgarou le seul de mes quatre oncles qui regnoit alors, & qui avoit empoisonné ses trois autres freres pour ne point avoir de Competiteurs.

M'étant mêlé comme volontaire dans les troupes du Sultan de Dafila un jour de combat, j'y fis de si belles actions, que ce Monarque m'ayant distingué parmi les braves qui avoient contribué à remporter la victoire, il me donna bientôt un Corps de troupes à commander, & ayant

moi,

moi-même formé tous mes soldats par mon exemple à être autant de heros, je me rendis si bien la terreur des ennemis pendant trois ans que dura la guerre, que de quelque costé que je tournasse mes pas, j'étois seur d'entraîner la victoire après moi: je fis plus, je tuai le Prince Abgarou de ma propre main, & ayant par là terminé une guerre qui duroit depuis longtems entre lui & le Sultan de Dafila, je crus que c'étoit le moment de me faire reconnoistre; en effet je n'eus pas plûtost fait assembler les principaux Seigneurs de Tigré, à qui j'appris que j'étois fils du Prince Abadaramã, qu'ils me proclamerent leur Roi sur le champ. Peu fier d'un titre qui m'étoit dû, j'allai aussitost trouver le Sultan de Dafila; & lui ayant appris mon origine, non seulement il approuva que je remontasse sur le Trône de

de mes ayeux, mais encore il m'offrit sa fille unique pour mon épouse. Comme j'avois entendu faire un très-grand recit de la beauté & du merite de la Princesse, j'acceptai ses offres avec bien de la joye; je l'épousai à la teste du Camp, & avec des magnificences proportionées au lieu où nous étions, & m'étant bien affermi dans cet empire, je deputai deux des principaux de mon Royaume à mon pere avec une lettre par laquelle je l'instruisois de toutes mes avantures; il en fut d'autant plus charmé que mon absence lui avoit causé de vives douleurs, & qu'il m'avoit cru devoré par quelques bêtes farouches, & étant de retour dans son Royaume, je l'obligeai à monter sur le Trône malgré sa resistance, & je devins son premier sujet.

Pendant que le Sultan Abada-

raman, mon pere, qui étoit le modele d'un Monarque accompli, donnoit tous ses soins pour l'administration de son Royaume, je parcourois avec mon épouse les principales Villes de l'Abissinie, pour y rétablir la justice qu'Abgarou & ses trois freres en avoient bannie ; un jour que j'étois dans un Château à quelques lieuës de Tigré, j'entrai dans un Cabinet où il y avoit des livres, & en ayant ouvert un, je tombai sur un endroit assez singulier.

XXXXIV. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire du Prince Kader-Bilah.

JE lus dans le livre qu'aux environs d'Ispahan, il y avoit une Tour appellée, suivant la tradition du Pays, la Tour des quarante (*a*) filles, parcequ'il y revenoit des esprits en forme de jeunes filles, à cause de quoi elle n'étoit point habitée. Je ne pus m'empêcher d'abord de rire de cette imagination ridicule; mais ayant continué de lire, j'appris dans

[*a*] Le Chevalier Chardin dans le huitiéme volume de ses voyages en Perse, pag. 148. dit avoir vû des vestiges de cette Tour, & qu'elle s'appelloit la Tour des quarante filles par la raison ci dessus alleguée.

dans ce même livre que depuis plus de cent cinquante ans plusieurs braves Persans ayant voulu y passer la nuit, on n'en avoit jamais entendu parler depuis : voici l'origine vraye ou fausse des discours que l'on faisoit en Perse à ce sujet.

Il y avoit environ deux cens ans que les habitans d'Ispahan ayant eté tourmentez d'une quantité prodigieuse de rats, jusques là qu'il ne leur restoit pas un grain qui ne fût endommagé, & plusieurs d'entre eux cherchant les moiens de se delivrer de ce fleau, il parut tout d'un coup un petit Nain qui n'avoit pas deux pieds de haut, effroyablement laid qui entreprit moyennant une très grosse somme d'argent dont on convint avec lui, de chasser sur l'heure toutes ces pestes immondes. A peine Giouf, (c'est ainsi que s'appelloit le Nain,) eut

conclu son marché, qu'il tira d'une Gibeciere, un tambourin, & un flageolet, dont ayant joué par toutes les ruës d'Ispahan, il n'y eut pas un rat & une souris dans la Ville qui ne sortit de son trou, & ne le suivit jusqu'à la riviere de Zenderon, où étant entrez avec lui, ils se noyerent tous sans qu'il en restât un seul. Comme Giouf avoit disparu avec les rats, on crut que l'on n'en entendroit plus parler, cependant étant revenu le lendemain demander l'argent dont on étoit convenu; on le lui livra en effet, & par une avarice & une mauvaise foy de tous les habitans d'Ispahan, on lui donna de l'argent qui n'étoit pas de poids: il s'en apperçut d'abord, & leur ayant reproché leur ingratitude, il les menaca de se venger s'ils n'executoient pas leurs conventions; l'on s'en mocqua, mais le lendemain

quelle fut la consternation dans toute la Ville, quand on vit tout d'un coup dans la principale place une vieille femme noire qui avoit plus de quinze pieds de haut, tenant un foüet à la main; ingrats habitans d'Ispahan, leur dit-elle, connoissez en moi la Ginne (a) Mergian Banou; vous avez manqué à la parole que vous avez donnée à mon fils, je viens vous en punir, & pour vous faire connoistre ma puissance, regardez ce que je vais faire: à peine la Ginne eut fait claquer son foüet que l'on entendit grôder un tonnerre capable d'éfraïer les plus intrepides, l'air s'obscurcit, & d'épaisses tenebres couvrirent toute la Ville pendant six heures: au bout de ce temps, & lorsque chacun avoit encore peine à revenir de son effroy, Mergian Banou reparut sur la place: habitans

d'If-

(a) Genie femelle.

d'Ispahan, dit elle d'une voix terrible, si vous voulez me flechir, amenez-moi ici quarante de vos plus belles filles au dessous de quinze ans, sinon elles mourront cette nuit : quoique les prodiges que la Ginne & son fils avoient fait paroistre, eussent dû rendre sages ces ingrats, ils ne se presserent pas d'obéir; mais le lendemain, quelle fut la douleur des principaux de la Ville de trouver leurs filles étranglées! on n'entendoit par tout que des gemissemens affreux; & Mergian Banou sans en estre émeuë, ayant fait pendant quatre jours de suite une pareille demande, elle les punit quatre fois de leur désobeissance; enfin le cinquiéme jour on resolut de ne plus resister à ses volontez : on lui amena toutes les filles d'Ispahan au dessous de quinze ans, & elle n'en eut pas plûtost choisi quarante, que

ces malheureuses victimes de la mauvaise foi de leur pere entendant le son d'un gros cornet de cuir, dont elle se mit à jouer, suivirent malgré elles la Ginne jusqu'à cette Tour, que personne n'avoit apperçûë jusqu'alors, & qui apparamment fut construite en un moment par art magique, elles y entrerent avec elle, & ne furent point vûës depuis, mais seulement l'on entendoit toutes les nuits un bruit effroyable dans cette Tour.

Quoique cette Histoire me parût dans ce moment assez singuliere, je n'y fis pas pour l'heure autrement d'attention, & plusieurs années s'écoulerẽt sans que je pensasse à ce Livre, mais par une fatalité inévitable, la Princesse de Dasila mon épouse étant morte en couche sans me laisser aucun enfant, j'en conçus une si vive douleur que je fus six semai-

nes enfermé dans le Palais sans vouloir voir personne ; après ce temps, pour dissiper un peu ma douleur, je me retirai dans le Chasteau où j'avois lû l'Histoire de la Tour des quarante filles, & m'étant fait apporter ce Livre, je trouvai les circonstances de cet évenement singulier attestées par tant d'Autheurs contemporains & dignes de foi, que je commençai à n'estre plus si incredule sur ce fait, je le relus avec beaucoup d'attentiou, & ayant trouvé à la fin du Livre une prophetie, que l'on assuroit ne se lire que depuis vingt ans sur une lame d'or attachée au pied de la Tour, & qui avoit beaucoup de rapport à moi, je resolus de faire le voyage de Perse, & d'aller tenter l'avanture aux risques d'y perir, comme avoient faits tant de braves Persans avant moi.

Voici

Voici, Madame, continua le Mandarin, ce que contenoit la lame d'or.

Le Soleil, à l'ombre, & sous les auspices duquel roule toute la nature, n'est qu'un foible rayon de l'éclat de la ceinture du maistre de ces lieux, si Cordat (*a*) retient dans les entrailles de la terre, quarante filles plus belles que les Houris, [*b*) Isfendiar y conservera leur chasteté jusqu'à l'arrivée d'un Prince descendu de Melilek, (*c*) auquel on ne peut

(*a*) L'Ange de la Terre.

(*b*) L'Ange Gardien de la chasteté.

(*c*) Ce Melilex d'où sont descendus les Rois d'Etiopie étoit suivant la tradition de ce pays, fils de Salomon & de la Reine de Saba, que les uns nomment Balkis, & les autres, Macheda ou Nicaula : ils disent que cette Princesse charmée de la reputation de ce Monarque, partit de Saba pour aller à Mesoa, port de la Mer rouge ; qu'elle passa de là au Mont Sinaï, & ensuite

peut pas appliquer ces paroles qu'un de nos Poëtes met dans la bouche d'un pere mécontent. *Mon cœur est sur mon fils, le cœur de mon fils est sur une pierre* :
Prince qui reconnois le grand Sa-
„ lomó pour le chef de ta famille,
„ entre sans crainte dans cette
„ Tour, tu y trouveras un objet
„ charmant qui remplacera dans
„ ton cœur la Princesse que tu
„ pleures : qui veut des perles
„ doit se jetter dans la Mer.

Cette prédiction me surprit d'autant plus qu'il sembloit que ce fut à moi seul qu'elle fût adressée, je descendois du Sultan Salomon & de la Reiue de Saba, je venois de mettre mon pere sur le Trône, & je me trouvois inconsolable de la perte que j'avois

faire

faite en huit jours qu'elle arriva à Jerusalem, qu'elle y eut un fils de Salomon qui se nomma Melilek, & qui fut la tige de tous les Rois qui regnerent par la suite dans l'Etiopie & dans l'Abissinie.

faite de la Princesse de Dafila. Toutes ces raisons me fortifierent dans ma resolution d'aller tenter l'avanture de la Tour des quarante filles ; j'en parlai au Roy mon pere, & malgré ses remontrances, je me mis en chemin & j'arrivai en Perse sans qu'il me fût survenu le moindre accident.



XXXXV. SOIRE'E

Suite de l'Histoire du Prince Kader-Bilah.

APrés m'estre reposé quelques jours à Ispahan de la fatigue du voyage ; je laissai mes Officiers dans la maison que j'avois loüée pour moi, & m'étant transporté seul au pied de la Tour où je lus sur la lame d'or les mêmes discours que j'avois trouvez dans mon Livre, je n'hesitai point d'entrer dans un vestibule qui ne tiroit du jour que par une fenestre très-élevée; on n'y voyoit qu'une porte ouverte qui paroissoit conduire dans un souterain, & j'apprehendois d'entrer dans un lieu

où je ne fusse surpris dans l'obscurité, lorsqu'ayant jetté la vûë contre la muraille de ce vestibule, je vis dans une niche un épée & un bouclier ausquels étoit attaché un roulleau de parchemin où je lus ces parolles : le lieu dans lequel tu vas descendre est si dangereux, que de frayeur, un Lion masle en deviendroit femelle ; mais cet épée & ce bouclier de Gian (*a*) Ben-Gian, qui ont déja passé par les mains de tes ancestres te serviront à executer des Exploits aussi merveilleux que ceux

(*a*) Le bouclier de Gian Ben-Gian est très-fameux chez les Orientaux : suivant leur tradition, il a été dans les mains de trois Salomons consecutifs qui passent chez eux pour les Monarques universels de toute la terre, & même des genies & Ginnes : il étoit fort misterieux & fabriqué par art talismanique, en sorte qu'il détruisoit tous les charmes & enchantemens que les demons ou les esprits élementaires pouvoient former.

ceux qui les ont rendu recommandables par toute la terre : descends donc sans crainte dans ces lieux sombres & mets toute ta confiance en celui qui, avec ces seules paroles il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, a renversé Lat (a) & Hohzy.

Il n'en falloit pas davantage pour m'encourager à poursuivre mon entreprise, je me saisis aussitost de l'Epée & du Bouclier enchantez, & je ne l'eus pas plûtost passé dans mon bras qu'entrant dans l'escalier qui devoit me conduire à la délivrance des quarante filles, je vis qu'il jettoit une lumiere éclatante qui dissipoit l'obscurité de ces lieux; après avoir descendu plus de mille marches, je me trouvai dans une grāde salle de marbre voutée incrustée de diamants d'une grosseur

(a) Mahomet avec ces mots renversa deux Idoles de ce nom que l'on adoroit à la Mecque avant sa mission.

feur prodigieuſe. La principale porte de cette ſalle donnoit dans un jardin délicieux, mais dans lequel on ne pouvoit paſſer que par deſſus un pont qui n'avoit point de garde corps: un geant monſtrueux qui tenoit en leſſe deux crocodilles en deffendoit l'éntrée, & je vis bien qu'il falloit me preparer à les combattre, j'avançai donc avec intrepidité, & ſi je n'avois pas oppoſé le bouclier de Gian-Ben-Gian à un coup de maſſuë que me porta le geant, j'étois briſé en mille piéces, mais l'ayant heureuſement paré, je lui donnai un ſi furieux revers de mon Epée enchantée, que je lui coupai les deux jambes, ſon corps en tombant dans l'eau qui paſſoit ſous le Pont, entraîna avec lui un des Crocodiles & n'aiant plus que l'autre à combattre je l'attaquai avec beaucoup de courage, ſa peau étoit plus
 dure

dure qu'un diamant, & ce ne fut qu'après l'avoir touché plusieurs fois de mon Bouclier que je parvins à l'envoyer tenir compagnie à son camarade. Quand je me vis le passage libre, j'entrai sans perdre de temps dans le jardin par un parterre orné de Statuës de marbre blanc qui étoient sur leurs pieds d'Estaux, je remarquai seulement qu'il y en avoit un qui n'étoit pas rempli: aprés avoir parcouru ce jardin pendát prés de douze heures que j'employai à combattre & à vaincre de nouveaux monstres, & à détruire tous les enchantements qui se presenterent devant moi, je parvins à une petite mosquée dans laquelle j'entrai, je fus saisi d'un extrême respect à la vûë d'un Persan qui lisoit tout haut dans l'Alcoran, & qui après l'avoir refermé, s'écria, ô grand Prophete ami de Dieu, l'éloge de

ta gloire est parfaite dans le verset Toulak, (a) & celui de ta bonté dans le chapitre Faha & Jesim; Prince cheri de Mahomet, louez le souverain Createur du monde, me dit alors ce venerable personnage en se retournant de mon côté, c'est lui qui vous a ouvert un chemin inconnu au reste des hommes, vous voyez devant vos yeux Mohamed Mehdi (b) douzieme & dernier Iman

(a) Dans le Verset Toulak, & le chapitre Faha & Jesim de l'Alcoran, Dieu est introduit loüant Mahomet.

(b) La tradition des Persans porte que cet Iman reparoistra vers la fin du monde à Messala en Arabie où ils croyent qu'il fut enlevé, c'est pourquoi l'on y entretient jour & nuit dans une Ecurie consacrée, des Chevaux qu'on ne monte jamais, dont il y en a un toûjours scellé & bridé avec des armes attachées à la Scelle, & que l'on promméne le vendredi & aux grandes festes; la même chose se pratique à Ispahan dans une des Ecuries du Sultan, laquelle s'appelle *Tavillé-Sahed el Zaman*, c'est-à-dire, l'E-

man du grand Prophete ; c'est en vain que ses ennemis ont fait courir le bruit de ma mort, rien n'est plus vrai que dans la bataille que je donnai contre le Caliphe de Babilonne pour y soutenir la vraye religion, Dieu m'enleva du milieu du combat, & me fit transporter dans ces lieux enchantez où je dois demeurer jusqu'à ce que dans le temps prescrit je revienne sur la terre, autant pour

l'Ecurie du Roy des temps, pour marquer que cet Iman n'est pas mort, & qu'il doit venir combattre le Dejal ou Daggial, c'est-à dire, l'Imposteur ou l'anti-Mahomet : il y a apparence que les Persans ont forgé cette fable sur la prédiction de l'ante-Christ, & sur l'enlevement d'Elie.

Il y a differents sentiments en Perse sur cet Iman, quelques-uns disent qu'à l'âge de neuf ans il fut enfermé dans une cave par sa mere qui le garde soigneusement jusqu'à la fin du monde, d'autres qu'il n'y resta que jusqu'à l'âge de soixante-quatorze ans, qu'ensuite ayant été enlevé dans le combat contre le Caliphe de Babilonne, il ne paroistra que dans le temps que Dieu a marqué pour sa manifestation.

pour y rétablir la race des Imans ſur le Trône Imperial, que pour y tuer le Dejal qui par ſes impoſtures voudra détruire les ſages preceptes du Livre que Dieu a dicté par un Ange à ſon envoyé: eſt-il poſſible, m'écriai je en ce moment tranſporté de joye, que je voye devant mes yeux l'ornement des ſerviteurs de Dieu? Cet illuſtre Iman qui doit à la fin des ſiecles faire paroitre dans tout leur jour les veritez que ſon plus cruel ennemi tâchera vainement d'obſcurcir? Oui, me dit l'Iman, n'en doutez point, c'eſt moi qui ſuis reſervé pour de ſi grandes merveilles, & depuis pluſieurs ſiecles j'attends ce grand jour où Dieu doit eſtre glorifié par mon moyen; mais quand arrivera ce jour de conſolation pour les vrais Muzulmans, & de confuſion pour leurs ennemis, dis-je alors à l'Iman? Je vais vous faire voir,

me

me repondit-il, combien nous en sommes encore éloignez; alors me prenant par la main, il me fit entrer dans une tour quarrée du haut de laquelle il me fit voir une Ville qu'il m'assura avoir douze mille Parazanges (a) de tour, dans laquelle il y avoit douze mille portiques sous lesquels étoient autant de grands Magasins remplis de grains de Moutarde (b) destinez pour la nourriture d'un seul oiseau qui n'en doit prendre par jour qu'un grain. Le monde ne finira, mon cher enfant, me dit-il, que lorsque cette graine sera entierement consumée, mais ce jour n'est connu que de Dieu seul: & comment se nomme cette superbe Ville lui demandai-je?

Elle

(a) La Parazange contient quatre mille pas Géometriques.

(b) Ceci est une tradition que Vaheb-Ben-Monnabbeh, dit avoir reçûë de Mahomet lui même.

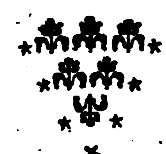
Elle s'appelle , me repondit-il , Giauher-Abad (*a*) & ce n'est pas sans raison qu'elle porte ce nom , puisqu'elle renferme dans son sein des tresors immenses , tous nos Historiens Persans en parlent avec éloge , mais peu de gens ont eu le bonheur de la voir seulement de loin comme vous , & personne n'y entrera qu'aprés avoir passé le Poul-Serrha, (*b*) & avoir rendu compte de

(*a*) C'est-à-dire , la Ville des pierreries. Cette Ville fabuleuse est celebrée dans les Romans Persiens , ils la disent estre la capitale de Schadoukiâm ; il y a apparence par leur relation que c'est de là que nous avons imaginé notre pays de Cocagne.

(*b*) Poul-Serrha signifie Pont sur le milieu du chemin suivant la tradition des Mahometans , lorsque le jugement dernier arrivera , & aprés un examen à la balance , les corps iront passer sur un Pont au dessous duquel sera le feu eternel destiné pour les mechans ; c'est là que se fera la separation des bons & des mauvais , & les Persans sur tout sont tellement infatuez de ce Pont

de ses bonnes actions.

Pont appellé Poul-Serrha, que lorsque quelqu'un d'eux souffre une injure dont il ne peut avoir raison, sa consolation est de dire : Hé bien de par le Dieu vivant tu me le payeras au double au dernier jour, tu ne passeras pas le Poul-Serrha, que que tu ne m'ayes satisfait auparavant, je m'attacherai au bord de ta Veste, & je me jetterai à tes jambes.



XXXXVI

XXXXVI ET DERNIERE Soirée.

Conclusion de l'Histoire du Prince Kader-Bilah.

C'Est dans cette Ville magnifique, continua Mohammed-Mehdy, qu'après leur mort les vrais Muzulmans iront choisir ces filles (*a*) toûjours Vierges, que leur promet notre saint Prophete, c'est dans ce lieu qu'ils les prendront pour les conduire dans le Jardin (*b*) d'Eden. Quād on est biē persuadé de cette vérité, peut on s'attacher au monde? O hōme, si tu t'y arrêtes, tu connoîtras que ce n'est que le phantôme d'un songe, & puisqu'il n'est capable

(*a*) Les Houris.
(*b*) Le Paradis de Mahomet.

ble de te fournir que douleur & qu'affliction, pourquoi marques-tu tant d'empressement pour des biens perissables, pendant que tu en abandõnes d'éternels? Que ton sort est deplorable quand tu t'écartes de la voix de la justice & de la loy du saint Prophete! Ne dresse point sur la terre, (nous dit-il,) des tentes qui y soient attachées avec des piquets, & ne te charge point inutilement d'un bagage qu'il faut toûjours tenir emballé ; & tout prêt à partir?

J'écoutois, poursuivit le Mandarin, les sublimes discours de l'Iman avec un ravissement extrême, lorsque nous entendimes au pied de la tour une musique charmante, voilà le dernier combat que vous aurez à essuier, me dit-il c'est la Gine-Mergian-Banou, c'est cette même vieille qui, pour plaire à son fils, a conduit dans les Jardins de ces lieux quarante filles.

les des principaux Seigneurs d'Ispahan qu'elles y a petrifiées ; oh Ciel m'écriai-je, quoy ces figures que j'ai crû de marbre, au travers desquelles j'ai passé, seroient ces belles personnes d'Ispahan. Oüi, me repondit Mohammed Mehdy, & celles qui representét des Cavaliers sont ces braves Persans qui avoiét tenté de tirer de la tour ces aimables personnes, mais pourquoi, lui demãdai je, y a-t-il un pied d'Estal qui n'est pas rempli de sa Statuë ? Il est destiné pour vous, me dit-il, si, à l'exemple de ces heros vous vous laissez seduire par les charmes imposteurs de la Ginne, alors & vous & tous ceux dont vous tenrez la delivrance resterez dãs cet état d'insensibilité jusqu'à la fin des siecles ; ne croyez pourtant pas que vous en vinsiez à bout sans le puissant bouclier de Gian-Ben-Gian, il vous montre-

ra la Ginne telle qu'elle est, c'est-à-dire effroyable & sous la même figure qu'elle parut à Ispahan ; au lieu que vos sens enchantez vous la feroient voir comme un modele de toute perfection: n'hesitez donc pas à frapper la Ginne de vôtre Epée & de vôtre Bouclier, poursuivez-la jusqu'au puits de l'abîme, & quand elle s'y sera retirée avec Giouf & toute sa suite, couvrez-en l'ouverture avec le Bouclier merveilleux que le grand Prophete vous a envoyé, & laissez-le en cet endroit comme le trophée de vôtre victoire ; toutes les puissances élementaires ne viendront jamais à bout de l'en ôter sans la permission de celui qui d'un souffle a créé le monde, & qui d'un autre souffle peut le detruire.

J'executai promptement les ordres de l'Iman, continua le Mandarin, je descendis au bas de

la tour, & j'apperçûs de loin la plus belle personne que j'eusse vûë de ma vie, mais quand je ne fus plus qu'à dix pas d'elle, & que je lui eus opposé mon bouclier, elle me parut si affreuse, ainsi que toute sa Cour, que sans balancer j'allai sur elle l'épée à la main : comme Mergian-Banou s'apperçût en ce moment que ses ruses étoient inutiles, elle poussa des cris affreux, & se sauva avec sa suite, je la poursuivis sans relâche, nous passâmes à travers les Statues de marbre blanc, & après avoir vainemēt tâché de m'échaper, elle fut obligée de se precipiter avec tous ses genies dans un espece de puits, dont je couvris aussitost l'ouverture avec mon bouclier.

Ce fut alors que le fonds de l'abîme retentit de gemissemens affreux, les violents mouvements de ces malheureux genies ébran-

lerent la terre, je sentis que je ne pouvois plus me soutenir sur mes jambes, je tõbai sans quitter mon épée, & aprés un leger assoupissement je me trouvai en plaine campagne aux portes d'Ispahan, environné de quarante filles plus belles que des pleines Lunes & de trente-neuf Cavaliers des mieux faits qui se prosternerent tous à mes pieds, pour me remercier de la liberté que je venois de leur procurer: Seigneur, me dit un de ces braves Persans, l'une de ces charmantes filles vous est destinée pour épouser quand vous aurez daigné jetter les yeux sur celle que vous voudrez bien honorer de vos faveurs, nous prierons les autres de choisir parmi nous celui qui lui plaira le plus, & chacun de nous sera content.

Comme je sçavois que c'étoit l'intention du Prophete que je me consolasse de la perte de la Princesse de Dafila, j'examinai

avec attention toutes ces belles personnes, & je donnai la main à une d'entre elles dont la phisionomie douce, & la beauté éclatante étoit comparable à celle de notre premiere mere l'épouse du Sultan Adam, après quoi chacune s'étant choisie un mari, nous nous disposions à entrer dans Ispahan, lorsqu'une foule incroyable de peuple qui en sortoit, nous annonça que le Sultan de Perse & toute sa Cour venoit admirer un évenement aussi extraordinaire que celui qui venoit d'arriver à la porte de son Palais : le violent tremblement de terre, & la chute d'une partie de la tour des quarante filles avoit fait trop de bruit dans le voisinage pour qu'on ne lui en eût pas été aussi-tost porter la nouvelle, je me mis à la teste de ma petite troupe, & j'allai au devant d'un Monarque dont le merite personnel étoit répandu dans

dans tout l'Orient. Après lui avoir rendu les civilitez que je lui devois & que nos Persans & leurs nouvelles épouses se fussent prosternez à ses pieds, je lui appris qui j'étois, & de quelle maniere j'avois mis fin à une avanture aussi extraordinaire. Ce Prince écoûta mon recit avec admiration & me comblant de caresse il voulut que je logeasse dans son Palais avec toute ma suite.

Ce ne furent que festes & que jeux pendant plus d'un mois, pendāt lequel il combla de biens les trente-neuf Persans à qui j'avois rēdu la liberté! A mon égard, comme je ne doutois point que mon absence ne fût très-sensible à mon pere, je me disposai à retourner dans ses Etats, aprés avoir accepté toutes les commoditez que je pouvois recevoir du Roi de perse pendant que je serois sur ses terres, je me dispo-
sai

ſai à partir, & après un voyage très-heureux j'arrivai au Royaume de Tigré. Abadaraman charmé de me revoir après avoir été ſi long-tems éloigné de lui, mais plus ſatisfait encore de ce que je lui amenois une épouſe digne d'être Reine de toute la terre, me conjura de ne le plus abandonner, je lui obéis, & après ſa mort étant monté ſur le Trône, je gouvernai le peuple avec tant d'équité, que je ne doute point qu'il n'ait regreté ma perte lorſque je payay le tribut commun à la nature dans une extrême vieilleſſe, & qu'il n'ait conſervé pour mes enfans la tendreſſe qu'il m'avoit toujours marquée de mon vivant.

Voilà des évenemens bien particuliers, dit la Reine de la Chine : la Morale qu'ils renferment me plaît infiniment, & vous ne ſçauriez m'obliger davantage que

de continuer : très-volontiers, Madame, repondit le Mandarin, mais ces Avantures approchent fort du dénouement, puisqu'au sortir du corps de Kader-Bilah, j'entrai dans celui d'un jeune enfant qui prit naissance à Gannan dans la maison d'un Mandarin de lettres ou de la Loy, & que l'on m'y dõna le nom de Fum-Hoam que je porte actuellement : mon pere qui étoit très-habile dans toutes les sciences n'épargna rien pour mon avancement, il me rendit si capable dans l'étude de nos Loix & de notre Religion, qu'à vingt ans au plus, le Sultan qui regnoit avant notre auguste Monarque que Dieu conserve, me nomma Mandarin du premier ordre, & par un privilege assez rare j'exerçai la Justice à Gannan (a) même où j'étois né. Appli-

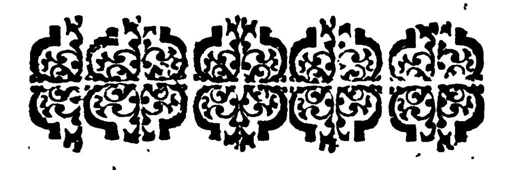
qu

[a] C'est que le gouvernement des Mandarins est toujours fort éloigné du lieu de leur naissance.

qué sans relâche aux Sciences les plus sublimes, j'ai eu le bonheur de faire connoissance avec un Philosophe de l'érudition la plus profonde, il m'a communiqué le pouvoir qu'il a sur les genies, & c'est par leur moyen, que j'ai remis le Sultan Malek-al-salem sur le Trône de Georgie. Je me souviendrai éternellement de ce service, dit alors Gulchenraz, mais je vous conjure, Fum Hoam, de vouloir continuer à mon Pere une protection aussi necessaire que la vôtre pour retourner à Teflis, & de ne pas manquer de vous rendre demain ici à la même heure, je veux raisonner avec vous sur les differens évenemens de vôtre vie: loin de me persuader que vôtre Religion soit meilleure que la mienne, ils n'ont fait que m'afermir de plus en plus dás la Loy de Mahomet. C'est, Madame, ce que nous verrons de-
 main,

main, reprit le Mandarin, en souriant; jespere pourtant que le Sultan de Georgie, celui de la Chine, votre Majesté & moi nous serons tous d'accord sur ce point: j'en doute fort, repliqua la Reine, & moi j'en suis certain, repondit le Mandarin en se retirant.

Sui



Suite de l'Histoire de Tongluk, & de Gulchenraz Gundogdi.

LEs deux Monarques, & Gulchenraz raisonnerent assez long-temps sur les differentes avantures de Fum-Hoam. Après le souper ils se retirerent chacun dans leur appartement où ils passerent la nuit avec assez de tranquilité; mais le jour commençoit à peine à paroistre que Malek-al-salem entrant dans la châbre du Sultan de la Chine qui n'étoit separée de la sienne que par un riche cabinet dont les volets & les rideaux étoient fermez: dormez-vous, Seigneur? lui dit-il:

 non

non, repliqua Disalem: Gulchenraz l'esprit rempli des Histoires de Fum-Hoam vient de me reveiller par le recit d'un plaisant rêve, elle me racontoit qu'elle s'imaginoit que nous avions tous trois été transportez en Georgie pendant cette nuit, & que nos Visirs accompagnez du Mandarin attendoient avec impatience qu'il fut jour pour vous témoigner la joye qu'ils avoient de vôtre heureux retour : cela est des plus singuliers, dit alors le Sultan de Georgie, j'ai fait précisément le même rêve, & c'est ce qui m'a reveillé en sursaut, je vous avoüerai même une chose assez étonnante, c'est que je trouve du changement dans ce Palais, ma chambre en m'éveillant m'a paru être la même que celle où je couchois à Teflis, le cabinet qui nous separe m'a semblé dans l'obscurité d'une autre forme qu'il n'a

n'a coûtume d'être, & je trouve beaucoup à redire à l'arrengement du lieu où nous sommes : il est aisé de vous convaincre d'erreur, s'écria Disalem en riant & en courant à la fenêtre qu'il ouvrit ; mais quelle fut sa surprise, de se trouver dans un lieu qui lui étoit tout-à-fait inconnu, & quelle fut la joye de Malekal salem, & de sa fille de reconnoître qu'ils étoient dans leur Palais de Teflis ! Ils avoient peine à en croire leurs yeux: Gulchenraz qui s'étoit levée avec precipitation, passa avec son pere & son époux dans l'antichambre qui communiquoit à la salle des Gardes, & y entendant un bruit sourd, elle n'en eut pas plûtôt ouvert la porte que Fum-Hoam y parut à la tête de tous les Visirs de Georgie, qui se prosternerent aux pieds de leur Sultan ; leurs larmes furent plus é-
 lo-

loquentes que leurs discours, Malek-al-salem en fut attendri : il les embrassa tous, & leur ordonna de distribuer au peuple cent mille pieces d'or. Le retour d'un si bon Monarque repandit en peu d'heures une allegresse extrême dans Teflis, on n'y entendit que des cris de joye, & le peuple qui doutoit d'un si grand bonheur supplia le Sultan de se montrer en public ; il étoit trop charmé de son zele pour lui refuser cette legere marque de sa complaisance, il se fit voir pendant plus d'une heure sur une grãde terrasse qui donnoit dans la place, & leur montra en même temps la Princesse Gulchenraz, & le digne époux que le Ciel lui avoit choisi.

Après que les premiers mouvements de joye furent passez, & que ces deux Monarques furent en liberté, ils embrasserent cent

fois

fois le Mandarin : tout ce que nous voyons, est-il bien réel lui dit Malek-al-salem ; Est-il possible que nous soyons à Teflis ? N'est-ce point une illusion, & la suite du songe que ma fille & moi nous avons fait cette nuit ? Non, Seigneur, repliqua Fum-Hoam, vous êtes veritablement en Georgie, les genies qui me sont soûmis ont executé mes ordres avec ponctualité ; il nous ont apportez en ce pays en moins de trois heures, & je croy que vous n'avez pas été fatiguez de la voiture : non assurement, dit Gulchenraz : je n'ai jamais si bien dormi, & j'ai été amusée par des songes si flateurs que j'aprehendois fort de me reveiller ; vous ne les avez pas racontez tous au Roy votre époux, ajoûta le Mandarin ; cela est vrai, poursuivit la Reine en rougissant, mais puisque vous penetrez dans le fonds des pen-

fées, je vais les lui apprendre : je me suis imaginée, dit elle au Sultan de la Chine, être enceinte & donner le jour à un Prince d'une beauté parfaite ; à peine a-t-il vû la lumiere que Vôtre Majesté a voulu le faire porter dans le Pagode Royal pour remercier les Dieux de lui avoir donné un successeur. Je ressentois une extrême douleur de voir que vous refusiez à mes larmes de le laisser élever dans la Religion du Souverain Prophete, lorsque, je ne sçai par quelle raison, le Mandarin Fum-Hoam s'est trouvé dans ma chambre : Puissant Monarque, vous a-t-il dit, nos Dieux ne sont que des monstres ausquels la frayeur & la credulité des Chinois a dressé des Temples : il n'y a qu'un seul Dieu dans l'Univers, il en est le premier mobile, & Mahomet est son grand Prophete : vous avez regardé alors le

Man-

Mandarin avec un étonnement ſans égal ; eſt-ce bien vous qui me tenez ces diſcours, lui avez-vous dit ? Vous qui avez toûjours été le ſoûtien de la Religion de mes peres ? Vous que nos Dieux reconnoiſſent pour l'un de leurs principaux Sacrificateurs, vous enfin qui vous êtes promis d'engager la Reine mon épouſe à vivre avec moi dans une même foi? Je vous tiendrai auſſi parole, a repliqué Fum-Hoam, mais auparavant, Seigneur, il faut me faire connoître à vous tel que je ſuis, & ôter le maſque derriere lequel eſt caché le veritable ami du grand Prophete.

Alors par une ſuite des imaginations extraordinaires, que le ſommeil produit, cet illuſtre Philoſophe s'eſt trouvé en un moment dépoüillé de ſa vieille peau, les rides qui étoient gravées ſur ſon viſage, & qui le rendoient ſi reſ-

respectable se sont applanies, je n'ai vû à sa place qu'un jeune homme d'environ vingt deux ans vêtu à la Persienne, je l'ai embrassé avec un extrême tendresse sans sçavoir pourquoi, & mon pere & vous Seigneur avez fait la même chose : il est temps de partir pour Teflis, nous a-t-il dit, & nous donnant à tenir sa ceinture, nous avons fendu les airs avec une vitesse incroyable, & nous sommes arrivez dans le Palais. Voilà, Seigneur, quel a été mon rêve, c'est à Fum-Hoam à nous en donner l'explication. Je vais vous satisfaire, Madame, dit alors le Mandarin, & j'espere que bientost vous serez tous contents : mais il faut que je commence par demander excuse à Disalem, de mon imposture, je n'ay jamais été réellement, & je ne suis point encore le Mandarin Fum-Hoam, il est actuelle-

ment

ment à Gannan, j'ai pris seulement sa figure toutes les fois que j'en ay eu besoin. Vous n'estes point Fum-Hoam, s'écria le Roy de la Chine ! & qui estes-vous donc? Je suis Persan, Seigneur, je suis né à Teflis, & c'est dans ce Palais, & dans cette chambre même que j'ay vû la lumiere pour la premiere fois: dans cette chambre, reprit Malek al-salem ? Eh comment cela est-il possible ? Cela est aisé à concevoir, Seigneur, puisque je suis le Prince Alroamat votre fils qui à l'âge de deux ans vous fut enlevé par des Corsaires ; mais pour vous en convaincre, je vais paroître à vos yeux tel que je suis naturellement: alors une partie du rêve de Gulchenraz s'accomplissant, le Vieillard disparut, il fit place au jeune homme qu'elle avoit vû pendant la nuit ; & ils ne virent plus devant leurs yeux qu'un Persan

ſan d'une phiſionomie charmante, & dans le viſage duquel on reconnoiſſoit tous les traits du Roy de Georgie.

Ces merveilles jetterent les deux Monarques & Gulchenraz dans un étonnement difficile à exprimer : quoi s'écria Malekalſalem en embraſſant le jeune Perſan, je révois mon cher Alroamat, ce cher fils dont la perte m'avoit coûté tant de larmes ? & c'eſt lui qui me rétablit ſur le Trône ? c'eſt lui dont la vie eſt un enchaînement de prodiges ? Ah Seigneur, continua-t-il en adreſſant la parole à Diſalem, c'eſt Alroamat : j'en ſuis convaincu par les mouvemens que la nature produit en moi, mes entrailles me le diſent, & ſon extrême reſſemblance avec la Reine vôtre épouſe confirmerent en moi la voix de la nature : il me fut volé ſur les côtes de Guriel, je fis vainement

toutes les perquisitions necessaires pour savoir de ses nouvelles, je n'en pus rien apprendre, je le croyois englouti dans les flots : helas, je le retrouve plus puissant que tous les Rois de la terre ensemble ; quelle consolation pour ma vieillesse ! quel excès de joye! En ce moment ce bon pere renouvella ses embrassemens ; Disalem & son illustre épouse penserent étouffer de caresses Alroamat, & après qu'il y eut repondu avec beaucoup de tendresse ; il faut à present, Seigneurs, leur dit il, que je vous raconte sans aucun déguisement la verité de mes avantures.

Histoire d'Alroamat ; & Conclusion de l'Histoire de Tongluk, & de Gulchenraz Gandoglé.

L'On m'élevoit dans un Chasteau sur le bord de la Mer aux environs de Gurfel, où le Sultan mon pére faisoit en ce temps là sa residence lorsqu'il prit un jour fantaisie à ma nourrice de se promener, il faisoit si beau temps qu'insensiblement elle s'éloigna d'une demie lieuë, & elle se disposoit à revenir au Chasteau quād elle fut arrêtée par six Corsaires, ses cris attirerēt les esclaves qui nous suivoient, mais comme ils n'étoient point armez, ils furent bientost mis en fuite, & l'on nous conduisit, Sady [c'est ainsi

que

que se nommoit ma nourrice] & moi, dans une legere barque qui joignit en peu de temps un Vaisseau qui cingla aussitost en pleine Mer: le vent qui d'abord étoit favorable, changea bientost, il s'éleva une tempeste furieuse, nous pensâmes mille fois perir, cependant après avoir essuyé les coups de Mer les plus violents, l'orage cessa & nous arrivâmes à Kafa (a) où demeuroient ordinairement les Corsaires qui m'avoient enlevé; on m'y vendit avec les autres prises & j'échus à un riche Marchand Joüaillier appellé (b) Naddhan, qui me destina à tenir compagnie à un fils unique qu'il avoit du même âge que moi. Comme la richesse de mes veste-

[a] Presqu'Isle de la Mer Noire appartenante au Sultan d'Azak qui est Roi de la petite Tartarie.

[b] Ce nom signifie enfileur de Perles.

ments lui faisoit croire que j'étois d'une condition relevée, ce que ma nourice lui confirmoit sans lui dire de quel sang je sortois, il eut pour moi toutes les attentions imaginables, & le petit Alazizi son fils ne fut pas traité avec plus de distinction que je l'étois. Sady étoit au desespoir de ne trouver aucune occasion de faire sçavoir au Sultan mon pere le lieu où j'étois : elle en tomba malade de chagrin, & mourut au bout de six mois, me laissant seul, abandonné & sans sçavoir ma naissance. Nous commencions Alazizi & moi à devenir raisonnables, & ce jeune homme étoit d'une humeur si charmante que je l'aimai avec une extrême tendresse à laquelle il repondit parfaitement. Cette amitié augmenta avec l'âge, & nous devinmes inseparables : malheureusement pour Alazizy, il devint amou-

reux

reux de la fille d'un autre Joüaillier de Kafa nommé Zehir, & apprit avec une violente douleur qu'elle étoit promise au fils du Cady, pour qui elle avoit une repugnance invincible : outre qu'Okilan, (a) c'étoit le fils du Cady, étoit fort laid & fort insolent, il étoit d'une brutalité achevée, & seur de l'agréement du pere de Zehir, il s'embarassoit peu d'avoir le consentement de cette belle personne qui le haïssoit à la mort. Alazizy informé des sentimens de Zehir, & ayant trouvé le moyen de gagner une de ses esclaves, s'introduisit dans la maison & lui ayant declaré sa passion dans les termes les plus tendres, elle fut tellement charmée de son merite, qu'elle le conjura de la délivrer de la tirannie d'Okilan, & d'engager son pere à rompre ce mariage. Ala-

[a] Ce nom signifie Serpent volant ou Scorpion.

zizy me parla de son amour ; nous le decouvrîmes à Naddham, & ce bon Jouaillier qui aimoit son fils avec la derniere tendresse alla aussitôt trouver son confrere, mon cher ami, lui dit il, j'aprens que vous destinez votre fille au fils du Cady, y pensez-vous bien? Independamment des mauvaises qualitez de ce jeune homme, faites-vous attention à l'engagemét que vous allez prendre? Le Cady vous meprisera, son fils qui est un débauché sera bientôt las de Zehir ; il la repudiera, & vous en serez au desespoir, je sçai un moyen de vous éviter tous ces chagrins, vous connoissez Alazizy, il ne convient pas que je vous rappelle son merite, je n'ai que lui d'enfans, il adore votre fille, j'ai plus de cinquante mille pièces d'or, je possede au moins encore autant en pierreries, ma maison est à moi, j'ai nombre

d'es-

d'esclaves des mieux faits, je vous offre tout cela, si vous voulez rompre les engagemens que vous avez avec le Cady ; faites y reflexion.

Le pere de Zehir fut bien surpris de cette proposition, il s'en falloit de beaucoup qu'il trouvât autant d'avantages dans l'alliance d'Okilan, il accepta les offres de Naddhan, & le pria de tenir secret l'engagement qu'il prenoit avec lui, jusqu'à ce qu'il eut trouvé le moyen de se debarasser du fils du Cady : cela ne fut pas difficile, ce jeune homme n'ouvroit la bouche que pour dire quelque brusquerie, dès le soir même il lui en échapa plusieurs; Zehir suivant les ordres de son pere les repoussa vivement, la querelle s'échauffa, & le Jouaillier étant entré sur les entrefaites prit le parti de sa fille avec assez de

de hauteur, & pria Okilan de se retirer chez lui ; ce jeune brutal étoit fier de la qualité de son pere, il le prit sur un ton fort meprisant, & sortit de la maison en se repandant en injures.

Le Joüaillier aussitost vint trouver Naddhan, comme ils étoient convenus de leurs faits le jour fut pris au surlendemain pour faire la nôce d'Alazizy & de Zehir. Okilan apprit cette nouvelle avec fureur ; il resolut de s'en venger & mit peu d'intervalle entre sa resolution, & l'executiō de sa vengeance. Nous revenions Alazizy & moi de chez sa maistresse, lorsque nous fumes attaquez par le fils du Cady, à la teste de huit scelerats, nous eumes heureusement le tems de nous mettre en deffense, nous en tuâmes trois avant que de recevoir la moindre blessure ; mais comme mon jeune maitre n'étoit

pas

pas fort adroit dans ses exercices, il reçut un coup de sabre de la main d'Okilan qui lui fendit la teste; je réstois seul contre ces six assassins, je devins furieux à la vûë de la mort d'Alaziry, & resolu de perir ou de le venger, je me fis jour à travers les traîtres qui vouloient servir de rempart à Okilan, & je lui perçai le cœur d'un poignard que je tenois de la main gauche, pendant que de la droite je deffendois ma vie avec mon sabre; je ne me battis plus alors qu'en retraite, j'étois blessé à cinq ou six endroits, & j'eus toutes les peines du monde à regagner la maison de Naddhan : il y apprit avec une douleur mortelle l'assassinat de son fils, & un Chirurgien qu'il envoya promptement chercher mettoit le premier appareil à mes blessures, lorsque la porte de sa maison fut enfoncée par plus de

quarante Archers commãdez par le Cady lui-même, on m'arracha des bras de ce pere infortuné ; on me roua de coups, & l'on me traîna dans un affreux cachot, où l'on me fit craindre les supplices les plus infames : j'eus beau protester de mon innocence & recuser le Cadi qui ne pouvoit estre juge & partie, j'allois estre condamné à la mort la plus cruelle, si Naddhan malgré son affliction n'avoit pas couru au Gouverneur de Kafa ; il lui raconta en fondant en larmes le meurtre de son fils, & la vengeance que j'en avois prise, mais il avoit beau étaler devant lui une éloquence naturelle que la douleur lui dictoit, ce n'étoit pas des paroles qu'il falloit pour toucher cet indigne Gouverneur, il n'avoit des yeux que pour regarder avec avidité un très-beau diamant que le Jouaillier avoit au doigt, il s'en

apperceut & le lui offrit pourvû qu'il voulut me ſauver la vie.

J'accepte votre preſent pour l'amour de vous, lui dit-il, vous ſçavez que je vous ay toûjours aimé, mais je ne puis decider cette affaire, preſentez-moi votre requeſte par laquelle vous en appellerez au Sultan d'Azak. *(a)* Je ferai alors transferer votre eſclave dans les priſons de ce Chaſteau, mais je ne puis me diſpenſer de le faire mettre dans les cachots; je reponds de ſa vie juſqu'à votre retour d'Azak; où je vous conſeille d'aller vous-même, ſi vous voulez avoir raiſon de la violence du Cadi, voilà mon cher ami tout ce que je puis faire pour vous. Naddhan fit ce que le Gouverneur lui avoit conſeillé, je fus transferé en vertu de ſa Re-

[a] Ville Capitale de la petite Tartarie, frontiere de la Circaſſie & la reſidence du Sultan.

Requeste, il se transporta à Azak, & ce ne fut qu'après de vives sollicitations, & un present de deux mille pieces d'or au premier Vizir, qu'il obtint ma liberté & la revocation du Cadi. Après plus de quatre mois d'absence, pendant lesquels je languissois dans mon cachot, Naddhan revint à Kafa avec un nouveau Cady qui fit executer les ordres du Sultan à mon égard; on me tira de prison, mais dans quel état mon maître me trouva-t-il? On avoit eu si peu de soin de mes blessures que quelques nerfs que j'avois eu offensez s'étoient retirez, j'étois courbé le visage contre terre, & la fraicheur du cachot m'avoit causé un rumatisme qui m'entreprenoit tout le corps. Je fus porté en cet état chez Naddhan, il ne put retenir ses larmes à ma vûë, & les Medecins les plus habiles

ayant employé vainement leurs remedes sur moi, je restai dans cette situation déplorable bien par de là la mort de Naddhan qui arriva trois ans après, & au moment de laquelle il me fit une donation de tous ses biens : je commençai par donner la liberté à tous les esclaves qui avoient servi avec moi, j'en achetai de nouveaux, & comme en l'état déplorable où j'étois, la vie que je menois étoit très-languissante, je la passois à la lecture des bons livres, & m'en étant tombé un entre autres qui traitoit de l'excellence du grand Salomon par le moyen de l'anneau duquel rien ne lui étoit impossible, j'y lus avec une extrême avidité les principes d'une science noble, qui par une route inconnue à presque tous les hommes ordinaires, conduit à la connois-

sance des veritez les plus sublimes.

Je soupirois amerement de ne pouvoir pas penetrer le sens qui me paroissoit caché sous une écorce misterieuse : j'y voyois avec admiration qu'en pronoçant certains mots d'une certaine maniere, l'on avoit le pouvoir de faire remuer les cieux & la terre à mesure que l'on remuoit les levres ; qu'à la prononciation de ces mots, les genies bien ou malfaisans se demandoient avec frayeur pourquoi le monde étoit ainsi ébranlé ; que d'autres mots les obligeoient de se ranger autour de celui qui les proferoit, comme des Soldats autour de leur General ; & que par la valeur, & la combinaison de certaines lettres, on lioit les puissances de l'air & de la terre ; de maniere qu'elles étoient soumises aux volontez du sage qui étoit assez

chcri

cheri du Ciel pour parvenir à cette haute connoiſſance.

Plus je liſois ce livre & plus je me perdois dans les meditations les plus profondes. Un jour qu'enſeveli dans mes reflexions je prononçois de toutes les manieres, les differents noms dont le Sultan Salomon ſe ſervoit pour commander aux genies, je fus dans une ſurpriſe extrême de voir tout d'un coup devant moi un jeune homme qui ne paroiſſoit pas plus de quinze ans, & d'une beauté ſurnaturelle : une partie de tes vœux eſt exaucée, me dit-il, je ſuis un des genies de l'air que tu viens d'appeller en des termes dont tu ne connois pas encore la force; mais comme tu as toutes les qualitez requiſes pour eſtre initié dans des miſteres au deſſus de la portée des hommes vulgaires, fais-toi porter (quelque choſe qu'il t'en coûte)

té) dans la Province de Kistag (*a*) dans un petit Village appellé Sargulizar, parce qu'il y croît des roses en abondance, tu y trouveras un fameux Medecin nommé Koda-Bendé (*b*) ; abordes-le par ces paroles qui font fremir les mauvaises intelligences dans leurs cavernes les plus profondes ; *Alla Illa Ebu*, (*c*) *Akebar Alla* ; c'est de cette maniere que les sages se saluent : & dis lui qu'Aralim le prie de te remplir le crâne d'une rosée blanche & claire comme le cristal. A peine Aralim eut prononcé ce peu de paroles qu'il disparut.

Vous ne sçauriez vous imaginer, ma chere sœur, pour-

sui-

[*a*] Kistag est une Province située au Septentrion des Indes, laquelle fut conquise par le Sultan Magmoud Sabekteghin avec tous les autres pays des Indes qu'il reduisit sous sa puissance.

[*b*] Serviteur de Dieu.

[*c*] Dieu est grand, Dieu est grand.

suivit Alroamat en se tournant vers la Reine de la Chine, quelle satisfaction je ressentis à l'apparition de ce genie, je ne perdis pas une seule de ses paroles, je les écrivis même de peur de les oublier, je mis ordre à mon depart, & ayant fait faire un Palanquin, j'achetai deux Chevaux pour me conduire à Sargultzar où j'arrivai après un voyage de très-long cours; mon premier soin fut de m'informer où logeoit Koda-Bendé, on me dit que c'étoit auprés d'une fontaine qui faisoit tous les jours des guerisons surnaturelles, en effet j'apris que de toutes les parties du monde on y venoit chercher la santé; que les paralitiques y retrouvoient l'usage de leurs membres; que l'estomac de ceux qui ne digeroient qu'avec peine, y recouvroit la chaleur necessaire à la coction des aliments; que les vieilles gens paroissoient

y rajeunir ; que les femmes y faisoient emplette d'embonpoint & de beauté, en un mot qu'il n'y avoit point de maladie si vieille & si opiniâtre qu'elle put étre, qui ne se noyât dans cette fontaine, & que Koda-Bendé qui avoit la direction de ces eaux, les faisoit prende de differente maniere, suivant l'âge & le temperament bes malades.

Sitost que je me fus un peu reposé, je me fis porter chez ce fameux Medecin, je le saluai ainsi que le genie me l'avoit commandé, & il n'eut pas plûtost entendu ces divines paroles, que les repetant avec un transport merveilleux, loüez Dieu, me dit il, jeune homme, de ce qu'il veut bien vous choisir pour estre instruit dans une science aussi relevée que celle que possedoit le grand Salomon, & de ce qu'il vous tire de la misere où l'hom-

me ordinaire est sujet, pour vous faire commander à toutes les intelligences; en effet qu'est-ce que l'homme, & de quelle maniere entre-t-il sur la scene de la vie? ne diroit-on pas que c'est un miserable Matelot que la Mer a rejetté sur ses bords, après l'avoir fait servir de joüet à la fureur de ses flots? la nature ne le delivre des liés qui le retenoient dans le sein de sa mere, que pour l'exposer sur la terre denué de tout les secours qu'elle acorde souvent aux autres animaux: il ne peut se soutenir, il est nud, il remplit de ses cris le lieu de sa naissance, & c'est la plus juste & la plus naturelle de ses actions: peut-il trop pleurer la suite presque inevitable des malheurs qui l'attendent?

Voilà l'homme vulgaire, mais le vrai Philosophe, le sage est bien d'une autre nature, ses connoissances l'élevent autant au de-

sus du commun des hommes, que le Ciel l'est au dessus de la terre : il ne se laisse point dominer par ses passions, il est audessus des Rois & des Princes, il commande aux élemens, toute la nature lui est soumise, les genies lui obéissent, & rien ne lui est impossible que ce qui est injuste : c'est ainsi que vous allez devenir ; votre patience dans vos maux ; votre application continuelle à l'étude de la vertu, & votre inclination portée constamment vers le bien, ont merité cette faveur accordée à si peu de vos pareils, mais prenez bien garde de vous enorgueillir de tant de bienfaits que le Ciel vous envoye: cachez toute la science que je vais vous communiquer, sous un exterieur simple, modeste, & qui ne vous attire point l'envie des méchants. C'est la route que j'ai prise pour être parfaitement heureux : il est peu de malades qui

viennent en ces lieux qui ne s'en retournent en santé; croyez-vous que ce soient ces eaux qu'ils boivent ou dans lesquels ils se baignent, qui fassent cette operation? Non, mon cher ami, c'est moi seul qui apporte un souverain remede à leurs maux; & pour vous le faire connoistre, flairez seulement l'Elixir qui est dans cette petite phiole: je la debouchai, poursuivit Alroamat, je la portai à mes narines, & à peine eus-je respiré la vapeur qui en sortoit, que je sentis un derangement extraordinaire dans toutes les parties de mon corps, & de courbé que j'étois, je me levai aussi droit que je pouvois l'être; j'en pourrois faire autant à tous ceux qui viennent à Sargaltaar, continua Koda-Bendé, mais ces prodiges m'attireroient bientost la haine des Medecins, je gueris mes malades peu à peu, & je leur fais

croire qu'ils en ont l'obligation aux eaux de cette fontaine : je vous prie même de ne vous point montrer de quelques jours d'ici pendant lesquels je vous instruirai à fonds de nos mistéres ; pour cet effet remettez-vous dans la posture où vous étiez il n'y a qu'un moment ; faites entrer vos esclaves ; & donnez-leur ordre de se retirer à l'endroit où vous estes d'abord descendu, jusqu'à ce que vous les envoyiez chercher. J'executai les ordres de Koda-Bendé, & pendant quinze jours que je feignis de boire des eaux de Sargultzar, cet illustre Philosophe ne me cacha rien des secrets de la nature ; & je devins aussi capable que lui dans une science que l'on peut appeller divine : je le quittai au bout de ce temps ; mes esclaves furent dans un étonnement extrême de me voir aussi droit que si je n'avois jamais été

incommodé, & je retournai à Kafa dont tous les habitans regarderent ma guerison comme un prodige.

Je ne fus pas plûtost de retour chez moi que je fis venir à mes ordres le genie Aralim. Suivant les instructions de Koda Bendé, je le consultai sur ma naissance, & j'appris avec une surprise bien agreable, que j'étois fils de Malek al salem, & que je m'appellois Alroamat; je fus aussi instruit de quelle maniere les Corsaires m'avoient enlevé, de la mort de ma nourrice, & ce ne fut pas sans une douleur inconcevable que je sçûs que le Sultan de Georgie chassé de ses Etats par l'usurpateur Dil-Senghin, étoit reduit, après avoir erré dans tout l'Orient, à vivre sous la protection d'un des sujets du Roy de la Chine: je me transportai en peu de temps dans les

Etats de Disalem ; j'y vis Malek-kalsalem & Gulchenraz sans estre connu d'eux, je pris la figure de Fum-Hoam que je fis transporter pendant son sommeil dans ma maison de Kafa, où il a esté rendormi pendant tout le temps que j'ai joüé son personnage ; vous sçavez le reste, Seigneur, c'est par mon secours qu'Holonja a averti Disalem qu'il avoit chez lui une Georgienne dont la beauté surpassoit celle des Houris ; que ce Monarque s'est resolu de la voir sous un nom emprunté, qu'il en est devenu amoureux, qu'il a coupé la teste au traistre Dil-Senghin, & qu'enfin il est uni avec ma chere sœur par des liens qui leur seront très-chers jusqu'au tombeau : au reste, Seigneur, continüa Alroamsat en adressant la parole au Sultan de la Chine, si j'ai feint d'être zelé Sectateur de la Religion de vos ancêtres,

ce n'a été que pour vous engager par un serment irrevocable à vivre avec la Reine votre épouse dans une même Religion, & j'espere qu'un peu de reflexion vous y determinera sans peine. En effet y a-t-il rien de plus contraire au bon sens que la transmigration des ames d'un corps dans un autre? Pour me prêter aux contes extravagants de vos Mandarins de la loy, je vous ai raconté des histoires dans le goût de celles qu'ils recitent à tous momens, & dont quelques-unes sont arrivées, mais non pas à moi qui n'ai jamais cessé d'être ce que je suis, que lorsque par la vertu des paroles cabalistiques qui me sont connuës, j'ai bien voulu paroistre à vos yeux sous une autre figure. Comment suivant leurs principes veulent-ils pouvoir se ressouvenir dans un corps de ce qui s'est passé dans

dans un autre ? si cela étoit, & que l'ame passât ainsi de corps en corps, elle seroit bien malheureuse d'être assujettie aux inclinations dominantes de celui où elle reside; car enfin les bêtes feroces cõservent toujours la triste & cruelle semence de leur espece : la ruse & la malice sont hereditaires aux Renards & aux Singes; la fuite & la timidité est le partage des Daims & des Cerfs, & c'est bien avilir l'ame que de dire qu'elle ne puisse pas changer les habitudes du corps où elle se trouve. Selon quelques Histoires de vos Mandarins, les hommes sont irraisonnables pendant que la farouche espece des bestes, ainsi que je vous l'ay fait voir, est doüée d'un raisonnement trés-sensé, ah, Seigneur, vous avez trop d'esprit pour croire de pareilles puerilités; mais entraîné par les prejugez de l'éducation

vous

vous n'avez jamas voulu raison-ner sur la Religion de vos Peres; est il possible que vous soyez persuadé avec le peuple, que la nature immortelle des ames soit soumise à un corps qui est la nourriture des vers, & que parmi la multitude innombrable des Ames il naisse une émulation precipitée pour la preference de s'induire dans un corps qui vient d'être formé, à moins que par un accord fait entre elles, il ne soit convenu que la premiere arrivée ait le droit d'être la premiere reçûë dans un corps qui en a besoin. La mort suivant ce raisonnemét ne seroit qu'un nom redoutable, & toutes ses attaques seroient indifferentes, il seroit égal à l'hôme de faire de bonnes ou de mauvaises actions (ce qui repugne à la nature) Vous me direz, suivant le sistême de vos Mandarins, & des Brakmanes

Indiens, que les ames passent dans des corps plus vils ou plus élevez selon leur merite ou leur demerite, mais quels corps vos docteurs, ainsi que les Brakmanes chez les Indiens, estiment-ils superieurs aux autres? Celui d'une Vache. Cette beste, disent ils, a quelque chose de divin, l'ame qui y reside espere estre bientost purifiée des pechez dont elle étoit soüillée dans ce monde, pour être presentée à leurs Dieux qui ne sont que des monstres ou des êtres imaginaires inventez par la friponnerie de vos premiers sacrificateurs, & soutenus par le libertinage & l'independance de ceux qui occupent aujourd'hui leurs places. Une Vache! L'animal le plus sale que l'on puisse trouver après le porc dont vous faites votre mets le plus exquis, & que nous avons en abomination! Et vous croyez

sincerement de pareils discours? Non, Seigneur, non je suis persuadé du contraire, & que ma sœur vous a déja fait connoistre la difference qu'il y a entre une Religion aussi ridicule, & celle de Mahomet, dont les grandes veritez comprises dans son Alcoran sont dignes d'admiration; cet ouvrage si respectable tiré du grand Livre des decrets divins en fut détaché dès la creation du monde, pour estre mis comme en depost dans l'un des sept Cieux qui sont sous le firmament, c'est de là qu'il fut apporté à notre souverain Prophete, verset par verset, des propres mains d'un (a) Ange de la premiere Hierarchie, pendant l'espace de vingt-trois ans, suivant le besoin des hom-

(a) Mahomet pretend que ce fut l'Ange Gabriel qui lui apporta son Alcoran: & que l'original est écrit sur une table qui est gardée au Ciel.

hommes ; aussi n'y a-t il que les cœurs purs qui osent toucher ce livre qui lui a esté envoyé de la part du Roi des siecles, c'est ce Dieu qui d'un seul souffle a créé le Ciel, la Terre, & toutes les creatures vivantes : les Anges, & les hommes sçavants sont fermes dans cette verité, qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui, & que Mahomet est son envoyé : ce livre precieux contient toutes les Histoires du passé, des predictions infaillibles pour l'avenir, & des loix justes & équitables pour le present, il nous ordonne de faire de bonnes actions, de ne pas manquer aux cinq prieres du jour, & de faire regulierement l'ablution legale. Quoy de plus beau que le verset du chapitre à Araf ? *pardonnez aisément, dit il : faites du bien à tous, & ne contestez jamais avec les ignorants* : quoi de plus éloquent que ce qui est cou-

ché

ché au chapitre Houd ? où Dieu pour faire cesser le deluge dit ces paroles si sublimes ; *terre englou-tis tes eaux ; Ciel puise celles que tu as versées*, l'eau s'écoula aussi-tost, l'Arche s'arresta sur la montagne & l'on entendit ces paroles, *malheur aux mechants* : voilà, Seigneur, la Religion que nous professons ; voilà les loix qu'elle nous impose, elle ne consiste point comme la votre dans l'adoration des monstres & des Anges rebelles, nous n'adorons qu'un seul Dieu dont le pouvoir n'est pas borné, & qui suivant les instructions de notre Prophete n'a besoin que d'un peu de poussiere pour renverser ses ennemis: il punit les impies par les châtimens les plus terribles ; n'est-ce pas lui qui pour châtier l'orgueil de Caïcaous, (*a*) ordonna au moucheron de penetrer jusqu'aux

[*a*] C'est suivant l'Histoire Orientale Nembrod.

membranes de son cerveau, & de lui causer une douleur si insupportable qu'il étoit obligé de se faire battre la teste avec un maillet: n'est-ce pas lui qui fit floter sur la mer le corps de Farraoun (a) avec sa cuirasse de fer, pour faire connoistre à son peuple qu'il l'avoit delivré d'un ennemi si terrible dont il ignoroit la mort? (b) n'est-ce pas en faveur de Mahomet & pour le preserver de la fureur des Coraischites, que lorsqu'il reposoit dans la grotte de la Montagne Thour, un Acacia crut en une seule nuit à l'entrée de la grotte? qu'une paire de Pigeons ramiers y firent leur nid, & que ce qui restoit d'ouverture à la caverne se trouva fermé d'une

[a] Suivant la même tradition: c'est Pharaon. Les Orientaux ont defiguré presque tout l'Ancien Testament, soit dans les noms, soit dans les faits.

[b] L'Alcoran est rempli de semblables miracles ausquels les Muzulmans ajoutent foy avec beaucoup de soumission.

une toile d'Araignée qui fit croire à ceux qui le poursuivoient, que personne ne pouvoit y être entré nouvellement? Ne vous dit-il pas encore dans le chapitre *des Elephants*, que Dieu envoya contre ses ennemis des troupes volantes qui leur jetterent des pierres sur lesquelles leurs noms étoient imprimez, & qu'il les rendit semblables aux grains semez dans un champ, & mangez par les oiseaux? Ne faites donc pas, Seigneur, de comparaison de notre Religion avec la vôtre: vous avez promis à Gulchenraz, si je ne venois pas à bout de lui faire embrasser le culte de vos divinitez, que vous fouleriez aux pieds les idoles que vous aviez la foiblesse d'adorer. Ce momēt est venu, & je sens une satisfaction incroyable de m'appercevoir que mes discours vous ont touché. Oüi, Seigneur, vous êtes déja Muzulman dās le cœur; tous vos sujets, à votre exemple

vont embrasser la Religion de Mahomet, ils ne mangeront pas du fruit de l'arbre Zacon (a) qui ne croît que dans l'enfer; vous & votre posterité dans ce grand jour qui fera trembler les plus intrepides, tiendrez le Livre de compte de vos actions de la main droite, vous serez auprès d'un pomier frais, vous vous rafraichirez avec les fruits de l'arbre de (b) Muze; & les Vierges du Paradis de notre Prophete chercheront à vous plaire à l'envie l'une de l'autre.

Oüy, mon cher Alraomar; je suis Muzulman s'écria en ce moment

[a] Selon la tradition fabuleuse des Muzulmans, les fruits de cet arbre seront des têtes de demons; mais il y a aussi un veritable arbre épineux qui porte ce nom, dont les fruits sont très-amers; ce qui a donné lieu à cette Fable.

[b] Voyez le Chapitre de l'Alcoran intitulé le Jugement.

ment le Sultan de la Chine, je ne puis trop tôt en faire les exercices de Religion, & je vous aurai une obligation infinie de la faire connoître à tous mes sujets; je vous reponds du succès de cette entreprise, reprit Alroamat, & des benedictions que notre Prophete repandra sur le digne enfant, dont Gulchenraz est enceinte: il sera dans son tems aussi illustre dans les sciences cabalistiques que nos plus renommez Philosophes, & sera toute votre consolation sur la fin de vos jours.

Disalem tint parole à Alroamat; il fit abjuration de ses erreurs, devint un très-zelé Muzulman, & retourna avec Gulchenraz à la Chine par les secours merveilleux d'Alroamat, qui sous la même figure de Fum-Hoam, detruisit l'empire des Idoles pour y établir la religion de Mahomet; la Reine de la Chine y donna le jour à un

Prince qui remplit toutes les predictions de son Oncle dont il fut le digne successeur. Pour Alroamat il regna après son pere dans la Georgie avec tant de sagesse que sa memoire y est encore respectée à l'égal de celle des premiers heros de la Perse; & il y fit des choses si fort au dessus de la nature qu'elles passeront toûjours pour incroyables dans l'esprit de ceux qui ne sont pas instruits de la puissance de la caballe.

FIN.

TABLE

Du second Volume des Avantures merveilleuses du Mandarin Fum-Hoam.

XXVI. SOIRE'E.

XXVII. SOIRE'E.

XXVIII. SOIRE'E.

XXIX. SOIRE'E.

XXX. SOIRE'E.

XXXI. SOIRE'E.

XXXII. SOIRE'E.

XXXIII. SOIRE'E.

s d ij

XXXIV. SOIRE'E.

XXXV. SOIRE'E.

XXXVI. SOIRE'E.

XXXVII. SOIRE'E.

XXXVIII. SOIRE'E.

XXXIX. SOIRE'E.

XXXX. SOIRE'E.

XXXXI. SOIRE'E.

XXXXII. SOIRE'E.

XXXXIII. SOIRE'E.

XXXXIV. SOIRE'E.

XXXXV. SOIRE'E.

XXXXVI. ET DERNIERE Soirée.

Fin de la Table du second Tome.

